

B
819
.C49
1842z
SMRS

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE.

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROŸ,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, ETC.

J'ai lu, par ordre de S. A. Em. Monseigneur le Cardinal Prince DE CROY, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, le livre intitulé : *Le Trésor des Voyages*, par M. J.-B. Champagnac (4e édition, revue et corrigée), et je n'y ai rien trouvé de contraire à la religion et à la morale catholique.

Rouen, 16 Mars 1842.

Lejeune,

Professeur à la Faculté de théologie.



Cette scène d'adieux fut touchante.

LE TRÉSOR

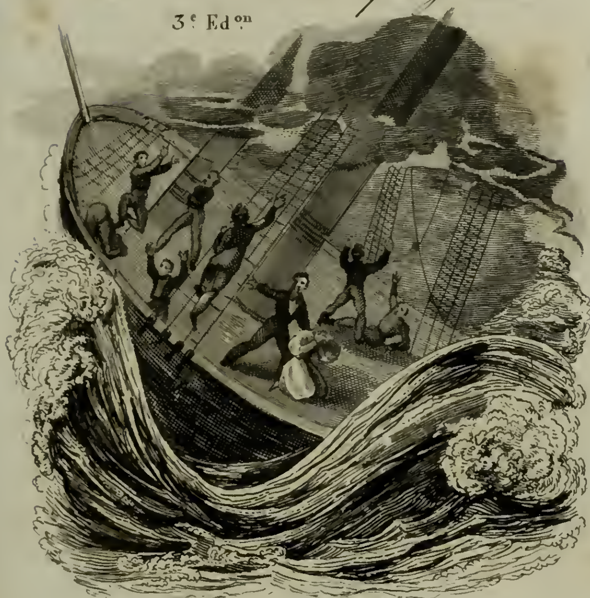
DES

Voyages

PAR

J. B. Champagnac

3e Edon



PARIS

Librairie de l'enfance et de la Jeunesse

P.C.LEHUBY

Rue de Seine No. 53

Rouen FLEURY, Fils aîné Libre de S. A. E. Mgr l'Archevêque

INTRODUCTION.

Avant de mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs l'intéressante correspondance qui forme la substance de ce petit ouvrage, nous allons d'abord leur dire quelque chose de nos petits correspondants.

Les enfants qui ont déjà lu la *Petite société savante* ns seront pas fâchés de retrouver ici George et Lucie, Gustave et Cécile, Amédée et Pauline. Ceux qui, au contraire, ne connaissent pas cet ingénieux ouvrage de madame Mallès de Beaulieu, feront volontiers connaissance avec ces différents personnages. Il est d'ailleurs indispensable de remplir, dans l'exposé des faits qui les concernent, une lacune qui n'est pas sans intérêt

Les six enfants dont on vient de lire les noms appartenaient à trois familles différentes, mais liées par les nœuds de la plus étroite amitié. Dès l'âge le plus tendre, alors même qu'ils savaient à peine lire et griffonner quelques mots, le désir de devenir savants leur avait inspiré l'idée de prendre part aux instructions que recevaient leurs ainés, en se glissant furtivement dans la salle où se donnaient les leçons. Un petit complot, complot infiniment louable sans doute, fut tramé entre eux six, avec le plus grand mystère. Chaque jour de séance, deux des associés devaient s'arranger de manière à s'introduire dans le lieu des

leçons, y prêter la plus grande attention, y prendre quelques notes à la dérobée, enfin user de tous les moyens qui seraient à leur disposition pour être en état de rapporter à la communauté un assez ample butin de connaissances, ainsi acquises furtivement.

Les parents de ces aimables enfants ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur innocent stratagème. On doit bien penser qu'ils en furent ravis, émerveillés. Aussi, loin de contrarier leurs intentions studieuses, ils s'ingénièrent pour favoriser leur intéressante supercherie. Ils suivirent avec joie leurs progrès, ils les servirent de tout leur pouvoir, sans avoir l'air d'y prendre garde, en laissant sous leurs mains, comme par hasard, les livres et les cartes dont ils pouvaient avoir besoin.

Nos six enfants parvinrent, de cette manière, à acquérir des notions élémentaires sur plusieurs sciences importantes. Les diverses branches de l'histoire naturelle, l'histoire de l'homme, celle des quadrupèdes; celle des oiseaux, des poissons et des reptiles, la botanique et la minéralogie, furent successivement effleurés par nos jeunes écoliers. Puis, vinrent à leur tour, et sans confusion, la géographie, l'histoire, la physique élémentaire, et quelques détails sommaires sur l'anatomie.

Les travaux de cette académie enfantine avaient eu lieu pendant la belle saison, à la campagne; mais il avait fallu se séparer, au commencement de l'automne, pour retourner à Paris. Là, Gustave, George et Amédée avaient été placés chacun dans une école du quartier habité par leurs parents. Ces trois familles quoique liés par la plus intime amitié, demeuraient fort loin l'une de l'autre dans Paris. Elles

ne se réunissaient que deux ou trois fois l'année jusqu'au moment où l'on abandonnait la ville pour la campagne, qui devenait alors le rendez-vous général.

Dès la première année qu'ils étaient allés en classe Gustave, George et Amédée, quoique beaucoup plus jeunes que leurs camarades, avaient remporté tous les premiers prix de leur école, et étaient retournés à la campagne, tous chargés de couronnes, qui faisaient l'orgueil de leurs mères. Quant aux petites demoiselles, Lucie, Cécile et Pauline, sans avoir été mises en pension, elles avaient suivi en tout les exemples de leurs frères, et les leçons de leurs mamans n'avaient pas été perdues pour elles : non-seulement elles avaient acquis de nouvelles connaissances, mais encore elles s'exerçaient avec succès au dessin, à la broderie, à la couture et à plusieurs autres talents agréables et utiles.

Dès lors, les six enfants n'avaient plus été forcés de se cacher pour s'instruire; ils avaient fait suffisamment leurs preuves d'intelligence et de capacité; l'année suivante, ils en furent récompensés par leur admission à toutes les conférences studieuses qui d'abord n'avaient lieu que pour les aînés.

Pendant l'intervalle qui s'écoulait entre la rentrée des classes et les vacances, nos petits amis avaient soin, en s'écrivant toutes les fois que s'en présentait l'occasion, de se tenir mutuellement au courant des progrès de leurs études et des évènements qui pouvaient les intéresser. Cette correspondance, surveillée et corrigée par les parents, forma insensiblement leur style épistolaire. A un âge où généralement les enfants savent à peine lire et écrire passablement, ceux-ci non seulement possédaient parfaitement les

règles de la grammaire française, mais encore se servaient de leur langue, soit pour parler, soit pour écrire, avec correction, élégance et facilité.

Les diverses sciences qu'ils n'avaient pu d'abord qu'effleurer très difficilement, leur devinrent presque familières, à force d'application et de constance dans le travail ; de plus, ils avaient une disposition toute particulière, un tour d'esprit bien précieux qui ne pouvait manquer d'être favorable à leur progrès. Tout leur était matière à réflexions ; ils faisaient des questions sur tout, et désiraient qu'on leur rendît raison de toutes choses. Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des choses qui se rapportent à l'éducation : les questions qui seraient sortis de ce cercle n'auraient été que pure curiosité, que vaine indiscrétion. Les six enfants dont nous parlons appartenaient à des parents qui les avaient trop bien élevés pour qu'ils se crussent permis d'interroger à tort et à travers. Ils avaient appris à se taire, lorsque les grandes personnes parlaient, en leur présence, de matières qui paraissaient n'être d'aucun intérêt pour leur éducation.

Les évènements politiques avaient écarté, de la carrière des emplois publics, les parents de nos petits personnages ; d'autres évènements politiques les y rappelèrent. Sous l'Empire, les chefs des trois familles avaient occupé de brillants emplois dans la diplomatie ; ils avaient passé une grande partie des années de leur vie dans les ambassades ou dans les consulats, l'un comme drogman ou interprète, les deux autres comme employés supérieurs. Leurs talents et leur probité était connus, et leur conduite avait toujours été sans reproche ; néanmoins, il n'a-

vaient pu se mettre à l'abri des changements qu'entraine toujours à sa suite une réaction gouvernementale. Le jour des réparations arriva pour eux ; ces trois hommes estimables firent de légitimes reclamations qui furent accueillies. Aussitôt ils se virent réintégrés dans le service des affaires étrangères, et deux mois ne s'étaient pas encore écoulés, qu'ils avaient déjà reçu chacun, dans sa spécialité, une destination aussi honorable qu'avantageuse. Le père de Gustave et de Cécile fut pourvu d'une commission de drogman pour l'Orient ; celui de George et de Lucie fut attaché à l'ambassade de Russie, et celui d'Amédée et de Pauline se vit honoré d'une mission particulière et de longue durée pour le royaume de Naples.

Il fallut alors que nos petits amis songeassent à se préparer à une séparation bien pénible, peut-être éternelle. Leurs parents, par suite de la situation de leurs affaires, étaient obligés de les emmener dans leurs lointaines résidences. Ce voyage, d'ailleurs, quelque fatigant, quelque chanceux qu'il dût être, pouvait ne pas être inutile à leur éducation. On sait combien salutaire est l'influence qu'exercent sur l'homme des voyages bien dirigés, accompagnés d'instructions sages et faites à propos. C'est un moyen d'acquérir, comme en courant et par rencontre, une foule de notions positives qui, sans cela, ne nous parviennent que vaguement et d'une manière souvent incomplète. Les voyages, outre qu'ils façonnent le corps à la fatigue, au changement d'air et de lieu, outre qu'ils l'affranchissent du despotisme des habitudes, forment encore le jugement, apprennent à connaître les mœurs et les usages des différents peuples que l'on visite, développent les facultés de l'esprit par un contact plus fréquent avec les hom-

mes, enrichissent l'imagination de couleurs neuves, vives et variés, par la contemplation des sites diversifiés qu'offrent toutes les régions du globe, et par la vue des monuments des arts chez les différentes nations.

Tels étaient les avantages que les parents de nos petits savants se proposaient de retirer du voyage qu'ils allaient faire entreprendre à leurs familles. Les six enfants, portés par leur goût naturel à tout ce qui se rattachait à l'étude, ne s'en promettaient pas de moins brillants succès. Mais , comme on le pense bien, il leur en coûtait beaucoup de se séparer les uns des autres.

Pendant que l'on s'occupait, chacun de son côté, des préparatifs de départ, les trois familles se réunirent plusieurs fois, afin de profiter des moments qui leur restaient encore. Ce fut dans ces petites conférences amicales, où les regrets occupèrent beaucoup de place, que l'on convint, d'un commun accord, de s'écrire le plus assidûment possible, en se conformant toujours au système précédemment adopté, qui avait pour objet la plus grande instruction pour chacun d'eux. Aucune des lettres de cette correspondance projetée ne devait être envoyée sans avoir été préalablement révisée et corrigée par le père de l'enfant qui l'aurait écrite ; ce qui devait être une puissante garantie de l'exactitude et de l'excellence des documents qui y seraient contenus. D'après leur plan, les enfants devaient noter tout ce qu'ils verraient de curieux et de monumental, tout ce qu'ils entendraient d'instructif et d'intéressant, toutes les observations que leur suggérerait la vue d'objets de tout genre, absolument nouveaux pour eux.

Enfin, le jour de la séparation arriva, et les larmes d'adieux coulèrent en abondance. George et Lucie allaient partir en poste pour la Russie. Amédée et Pauline étaient sur le point d'en faire autant pour se rendre à Marseille, puis à Nice, et de là en Italie en longeant la Méditerranée. Gustave et Cécile devaient encore passer quelques jours à Paris avant de se mettre en route pour Toulon, où ils étaient assurés de trouver place sur un bâtiment de l'État chargé de les conduire à Smyrne.

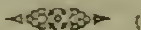
Nous passons sur cette scène d'adieux qui fut bien touchante. C'était une véritable amitié que celle que s'étaient vouée ces aimables enfants. Laissez-les donc monter en voiture et partir pour des contrées éloignées, que nos petits lecteurs n'ont jamais vues, et qu'il n'est donné généralement qu'à bien peu d'hommes de pouvoir visiter. On verra, dans ce petit recueil, que nos petits amis, bien différents des amis du jour, avaient tous fortement à cœur de tenir leurs promesses, et de prouver qu'elles n'avaient pas été emportées par le vent, comme trop souvent il arrive.

Leur commerce épistolaire commença du moment même où ils rencontrèrent, dans leur voyage, quelque chose digne d'attention. On déposait d'abord les notes et les remarques dans les cahiers destinés à cet usage; puis, à la première station de plusieurs jours que l'on faisait dans une ville ou dans quelque autre lieu commode, on s'empressait d'écrire à ses amis absents. Les lettres ne partaient pas immédiatement, parce que, pour cela, il eût fallu de trop fréquentes occasions. Mais on avait le soin de les réunir en paquet et de les expédier par la voie la plus sûre. C'est pourquoi l'on trouvera souvent,

dans le cours de cette correspondance, plusieurs lettres du même personnage à la suite les unes des autres, et d'autres qui passent de beaucoup la longueur d'une lettre ordinaire.

On sent d'avance tout ce que doivent offrir d'instructif et d'attrayant des relations de ce genre. Les jeunes lecteurs y trouveront, en plusieurs points, des modèles dignes d'être suivis.

Ces détails étaient indispensables pour l'intelligence des particularités relatives à chacun de nos petits voyageurs. Maintenant qu'on les connaît, nous allons leur laisser prendre la plume ; convaincu que nous sommes qu'ils obtiendront l'approbation de tous leurs lecteurs.



LE TRÉSOR
DES VOYAGES.

LETTRE PREMIÈRE.

AMÉDÉE ET PAULINE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

La fontaine de Vaucluse : vers du poëme des *Jardins* à ce sujet. — Le port de Toulon. — Beau site de la ville de Nice; production de son sol ; effet merveilleux de la salubrité de son climat. — La principauté de Monaco. — Magnificence de Gênes-la-Superbe.

Avignon, le 5 mai 183...

Où êtes-vous maintenant, nos bons amis ? Dans quelle ville vous atteindra cette lettre, qui doit commencer la correspondance projetée entre nous ? Etes-vous partis ? êtes-vous bientôt sur votre départ ? Quant à George et à sa sœur Lucie, roulant en poste vers les régions glacées du Nord, chaque instant qui s'écoule doit les éloigner avec une effrayante ra-

pidité. Il est terrible de penser que ces pauvres amis vont confiner leur existence au milieu des neiges et des glaçons, eux qui sont encore si chétifs, si délicats.

Ah ! que nous sommes bien plus heureusement partagés ! Déjà nous commençons à pressentir ce que c'est que le beau ciel de l'Italie.

Nous sommes depuis deux jours à Avignon, et nous avons profité de notre séjour dans cette ville pour aller visiter la célèbre fontaine de Vaucluse, illustrée par le poëte Pétrarque. Vous vous souvenez, chers bons amis, qu'il en a été question à l'occasion du département de Vaucluse, lors de nos premières études sur la géographie.

Nous allons vous peindre cette fameuse fontaine avec le plus d'exactitude qu'il nous sera possible. Nous sommes sortis dès le matin, afin d'avoir tout le temps nécessaire pour contempler les sites charmants que présente le comtat Venaissin, dont Avignon est le centre, et en quelque sorte la capitale.

Nos premiers empressements ont été pour la fontaine de Vaucluse. Figurez-vous une rivière qui, s'échappant du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, monte, s'élève et se déborde tout à coup avec des flots d'écume et un fracas qui ressemble aux roulements du tonnerre. C'est la fontaine de Vaucluse. Un ins-

tant après, cette rivière, d'abord si agitée, se calme et roule paisiblement ses flots azurés sur l'émail verdoyant d'une délicieuse prairie; puis bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. A la sortie de ce vallon, ces ruisseaux se réunissent et partent de nouveau tous ensemble par cent routes diverses, formant des milliers de méandres ou détours, pour aller sous le nom de la Sorgue, arroser et embellir le sol enchanteur du comtat d'Avignon.

Notre papa nous faisait remarquer successivement tout ce qui était vraiment digne d'admiration, expliquant les divers phénomènes dont nous étions témoins. Vaucluse offre à la fois le tableau le plus attrayant, et le coup d'œil le plus singulier. On y voit des roches noirâtres formant un contraste étonnant avec la blanche écume des flots qui viennent s'y briser.

Tout le paysage est animé par le souvenir de l'illustre Pétrarque ; à chaque pas sur chaque rocher on retrouve des souvenirs de cet intéressant personnage. Pétrarque, comme vous le savez, chers bons amis, fut un des plus célèbres poëtes de l'Italie, et ce fut la belle Laure qui lui inspira ses plus beaux vers.

A peine avons-nous été de retour à notre auberge,

que notre père nous a lu un fragment admirable du poëme des *Jardins*, par Delille, qui contient une peinture pleine d'exactitude de la fontaine de Vaucluse. Nous avons été frappés de la vérité avec laquelle tous les détails y sont exprimés; vous pourrez en juger par vous-mêmes en comparant ces vers à notre récit. Voici comme le poëte apostrophe la source de Vaucluse :

Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voutée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin, renferme ses trésors
Tantôt en bouillonant s'élève, et de ses bord
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissante,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde.
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.

Vous voyez, chers bons amis, que nous avons à cœur de tenir nos engagements, et que nous sommes jaloux de vous faire jouir, autant qu'il est en nous, des plaisirs et des connaissances que nous récoltons

en chemin. C'est la meilleure manière de vous prouver notre amitié ; et la suite de notre correspondance ne montrera jamais notre zèle en défaut.

Adieu, Gustave, adieu, Cécile ; rappelez-nous au souvenir de vos chers parents, et embrassez pour nous vos frères et sœurs. Nous partons cette nuit même pour Toulon.

Nice, le 7 mai 183...

Nous n'avons fait que passer à Toulon, chers bons amis ; c'est pourquoi nous n'aurons que fort peu de chose, *de visu*, à vous dire de cette ville, c'est-à-dire que nous n'y avons presque rien vu. Néanmoins, pendant le peu d'instants que nous nous y sommes arrêtés, nous avons pu jouir du magnifique coup d'œil que présente le port, qui est un des meilleurs et l'un des plus grands de l'Europe. C'est un spectacle bien étonnant, surtout pour de pauvres Parisiens comme nous, que cette forêt de mâts de diverses grandeurs qui s'élèvent dans les airs, où ils étalent et déroulent des pavillons qui, par la variété de leurs couleurs, égaient et captivent les regards.

Il y aurait eu beaucoup d'autres établissements remarquables à visiter ; mais le temps nous manquait ;

sans cela nous aurions vu l'arsenal de la marine, l'école navale, et des fabriques de draperies, d'étoffe de soie, de savon et de verrerie. On nous a parlé aussi du parc d'artillerie, d'une fonderie de canon, de chantiers de construction.

Nous avons passé dans le voisinage du bagne, où sont renfermés les galériens ; mais papa n'a pas voulu nous attrister par le spectacle de la misère de ces criminels, dont la plupart, condamnés à vie, sont retranchés pour jamais de la société.

La ville de Toulon, ancienne, forte et riche, sur la Méditérranée, est assise dans une situation admirable, étant flanquée du côté du nord par des montagnes fort élevées.

Le comté de Nice, où nous sommes arrêtés pour plusieurs jours, est peut-être encore plus favorisé de la nature. La ville s'élève sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer; elle est entourée d'une ceinture de montagnes qui descendent insensiblement, et semblent offrir à tous les voyageurs qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toute espèce, et surtout de citronniers, de limoniers et d'orangers; c'est la plus grande richesse du sol.

Un des magistrats de la ville, à qui nous sommes

allés faire visite, disait à notre papa, qu'à Nice il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois milliers d'oranges, plus de cent cinquante milliers de citrons. On donne à ces fruits, dans ce pays, le nom d'*aigrure*, à cause de leur acidité. C'est, ce nous a semblé, un nom bien barbare pour désigner les belles pommes d'or du jardin des Hespérides, dont il est question dans la Mythologie.

Les environs de Nice sont remplis de jolies maisons de campagne peuplées d'étrangers, et principalement d'Anglais; c'est là que tous les riches malades de diverses parties de l'Europe viennent chercher un refuge contre les rigueurs de l'hiver. Il paraît que, durant toute cette saison, Nice, par la douceur de sa température, est une espèce de serre pour les santés délicates. Son climat convient particulièrement aux affections de poitrine, et opère même des miracles de guérison. Nous y avons vu plusieurs Anglaises toutes brillantes de fraîcheur et de santé, qui étaient arrivées presque mourantes.

Quand on songe à ces précieux avantages, au site enchanteur de la ville de Nice, à l'agrément des sociétés, on ne saurait s'empêcher de former le désir de s'y fixer. Il est dur de faire cette réflexion

au moment même où l'on est sur le point de quitter ce beau pays pour se remettre en route.

Nous serons bientôt à même, j'imagine, de vous donner des nouvelles fraîches de la ville de Gênes, qui porte le surnom de *la Superbe*.

Gênes, le 9 mai 183...

Nous avons été bien malades, chers bons amis, depuis deux jours que nous avons eu le plaisir de vous consacrer quelques lignes d'observations ; c'est que nous avons voyagé sur mer, c'est-à-dire que nous avons cotoyé les monts et les rochers qui, de ce côté, forment la ceinture de l'Italie. Il nous a donc fallu payer le tribut ordinaire : nous avons eu le mal de mer, qui est véritablement une torture cruelle tant qu'il dure. De nous deux, c'est Pauline qui a été le plus incommodée.

Nous avons vu, en passant, la ville et toute la principauté de Monaco. La ville, qui est ancienne et qui nous a paru assez jolie, est située sur un rocher qui s'étend dans la mer ; elle a un château, une citadelle et un assez bon port. Son territoire, qui est de très-peu d'étendue, produit des oranges, du blé et des citrons.

Enfin, après avoir eu bien des nausées et un grand mal de cœur, nous sommes arrivés à Gênes ;

et du moment que nous avons touché terre, nous avons été guéris.

Figurez-vous bien, chers bons amis, que ce que disent les géographies de la magnificence de la ville de Gênes n'en donne qu'une idée très-imparfaite, et reste beaucoup au-dessous de la réalité; ici, l'on compte presque autant de palais que de maisons, et quels palais! l'or, le marbre, le cristal, le porphyre, l'albâtre semblent s'y disputer l'honneur de les orner. De quelque côté que l'on tourne ses regards, on a à admirer des colonnes, des pilastres, des chapiteaux, des ornements de toute espèce. Ici figure l'ordre ionique, là l'ordre dorique; plus loin brille, dans toute sa majesté, l'ordre corinthien.

C'est à Gênes que l'on voit, dit-on la plus belle rue qui soit dans le monde entier, celle que l'on appelle la rue Neuve. Aucune des rues de Paris ne saurait lui être comparée. Représentez-vous, sur deux lignes très-prolongées et sur un pavé de lave, une foule de palais rivalisant entre eux d'éclat, d'élévation et d'étendue. Leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillants d'un stuc blanc, noir, de mille couleurs, étonnent dès l'abord les regards du voyageur. L'intérieur de ces palais est parfaitement en harmonie avec la magnificence qu'ils étalent en dehors. Nous venons de visiter plusieurs de

ces palais splendides, et nous y avons admiré un grand nombre de tableaux dus aux pinceaux des meilleurs maîtres d'Italie.

L'ancien palais du doge, où le sénat tenait ses séances lorsque Gênes était une république, remplit l'œil d'étonnement dès qu'on entre dans la cour. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil, c'est l'architecture la plus élégante; on passe dans la salle du grand conseil, c'est l'architecture la plus magnifique: de distance en distance, au milieu d'une forêt de colonnes, apparaissent, comme de glorieux souvenirs, les statues des grands hommes de la république.

Cette ancienne république, après des vicissitudes malheureuses, a entièrement disparu. Gênes, aujourd'hui, est réunie avec son territoire aux États du roi de Sardaigne. Cette ville fait un commerce très-actif avec l'Italie, l'Espagne et les Échelles du Levant; elle est bâtie en amphithéâtre, dans une situation charmante, et possède un bon port.

Il nous serait bien impossible, chers bons amis, de vous dire le nom de tous les palais que nous avons vus à Gênes, de vous donner des détails sur tous les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture que nous avons admirés. Outre que cela nous mè-

nerait beaucoup trop loin dans une lettre, notre mémoire, fatiguée par tant d'objets divers, pourrait facilement se trouver au dépourvu, et confondre tel nom avec tel autre. Nous nous bornerons donc à vous apprendre que les plus beaux et les plus riches palais de Gênes, après celui du doge, dont nous avons déjà parlé, sont le palais Sera, le palais Durazzo, le palais Doria et le palais Brignolet.

Notre papa vient de nous annoncer qu'un courrier allait partir sur-le-champ du consulat de Gênes pour Paris, et qu'il fallait bien vite apprêter nos paquets de lettres, si nous voulions profiter de cette occasion. Nous allons donc nous hâter de terminer cette longue épître, qui est faite de pièces et de morceaux, comme vous voyez, mais qui n'en contient pas moins un narré fidèle de ce que nous avons vu jusqu'ici.

Nous gardons par devers nous, jusqu'à nouvel ordre, une copie de cette lettre, que nous enverrons, suivant nos conventions, à George et à Lucie, dès que nous en trouverons la facilité.

Adieu, chers amis, nous vous embrassons mille et mille fois; nous regrettons bien vivement de ne pas vous avoir pour compagnons de voyage. Que de plaisir nous aurions à parcourir ensemble cette

belle Italie! que d'observations piquantes nous ferions à l'envi les uns des autres! Chers bons amis, dédommagez-nous au moins de cette absence, en nous donnant de vos nouvelles; vous pouvez être sûrs que le jour où nous en recevrons sera un jour de fête pour nous. Adieu, nous l'attendons, ce jour là, avec toute l'impatience de notre amitié.



LETTRE II.

GEORGE A AMÉDÉE ET A PAULINE.

L'Alsace: Strasbourg, sa cathédrale, le tombeau du maréchal de Saxe. — Le pont de Kell. — Guttemberg, inventeur de l'imprimerie.

Strasbourg, le 8 mai 183...

Mes chers amis, il n'y a guère que quarante-huit heures que j'étais encore dans vos bras, et il nous semble, à ma sœur et à moi, qu'il y a déjà un siècle que nous sommes séparés de vous.

Nous sommes venus ici tout d'une traite, aussi la fatigue et la fraîcheur des nuits ont-elles rendu Lucie un peu malade. Elle garde le lit aujourd'hui,

parce qu'elle a de la fièvre; c'est ce qui l'empêche de se joindre à moi pour vous écrire.

Je n'ai pas encore grand chose à vous dire, car un voyage en poste n'a rien de bien instructif. Je puis du moins vous communiquer les petites observations que j'ai pu faire en courant.

Nous sommes encore sur les terres de France, car nous nous trouvons actuellement dans l'ancienne capitale de l'Alsace, aujourd'hui département du Bas-Rhin; et pourtant déjà nous nous croirions facilement au cœur de l'Allemagne, si toutefois nous ne voyions pas flotter le drapeau français sur tous les édifices qui nous environnent. Tout le monde parle allemand ici, ce qui ne laisse pas que d'être fort ennuyeux pour ceux qui, comme nous, ne connaissent que leur langue et un peu de latin, encore, le tout très faiblement. Dans toute cette contrée française, longtemps sous la domination autrichienne, il n'y a que les personnes qui ont voyagé, ou qui ont reçu une éducation très soignée, qui soient capables de parler français d'une manière satisfaisante. Les aubergistes aussi s'en tirent assez bien; en voilà déjà plusieurs que nous voyons qui s'énoncent avec facilité: cela est sans doute essentiel pour leur état; et puis, il n'y a là rien d'étonnant, ils se trouvent constamment en

rapport avec des habitants de nos diverses provinces de France qui voyagent pour leurs affaires.

Je puis vous dire quelques mots sur la ville de Strasbourg. Depuis hier que nous y sommes arrivés, je suis allé avec mes deux frères aînés visiter les principales curiosités. La ville est grande et belle; elle est dans une agréable situation, sur une rivière que l'on nomme l'Ill, qui la traverse à peu de distance du Rhin. Sur ce fleuve il y a un grand pont. Strasbourg, ville frontière, est défendue par de formidables fortifications. Nous sommes allés sur les remparts; nous avons vu les glacis, les redoutes, les fossés, les ponts-levis et une foule d'autres travaux dont les noms m'échappent, parce qu'ils n'ont fait que frapper mon oreille.

L'édifice qui a fixé le plus vivement notre attention, c'est la cathédrale, l'une des plus belles églises de l'Europe. La tour de cette cathédrale, à laquelle on travailla pendant 162 ans, a 574 pieds de hauteur. Il n'y a, dit-on, au monde, parmi les ouvrages façonnés par la main des hommes, que la grande pyramide d'Égypte qui la surpasse en élévation. Elle est percée à jour, et découpée comme de la dentelle; on y monte par 635 marches. C'est cette tour que l'on appelle la flèche de Strasbourg, à cause de sa forme et de la hardiesse avec

laquelle elle s'élance dans les nues. Nous avons admiré dans cette même église, à côté du chœur, une horloge qui passe pour un chef-d'œuvre de mécanique et d'astronomie. C'est dans un temple luthérien de cette ville qu'est le mausolée du célèbre maréchal de Saxe, le plus bel ouvrage du statuaire Pigalle, qui était né à Paris comme nous.

J'aurais bien du plaisir, mes bons amis, à causer plus longtemps avec vous, mais on m'appelle pour une nouvelle excursion. Je ne veux pas perdre cette occasion de vous donner de nouveaux détails, s'il y a lieu. Adieu donc pour aujourd'hui; demain matin je reprendrai la plume.

9 mai 183...

Nous avons fait hier une tournée dans les environs de Strasbourg. Les abords de cette ville attestent qu'elle est très commerçante: des voitures de roulage y arrivent et en partent à chaque instant, et dans toutes les directions. Les routes de Colmar, Bâle, Mayence, Spire, Landau, Nancy, y aboutissent.

Il y a entre Strasbourg et Kell une forteresse très importante, qui appartient aujourd'hui à la confédération germanique, et un pont de bois, sur lequel nous nous sommes promenés, qui a près de

600 pieds de long et 36 pieds de large; le plancher de ce pont a 16 pieds d'élévation au-dessus des plus hautes eaux. Il est construit de manière à pouvoir être démonté en quarante-huit heures en cas de besoin. La moitié de ce pont appartient au grand-duc de Bade.

Étourdi que je suis! j'allais oublier de vous rappeler un des plus beaux titres de Strasbourg, celui dont peut-être cette ville se montre la plus jalouse. Nous avons vu, si je ne me trompe, dans nos premières leçons de géographie, que Stasbourg était le berceau de l'imprimerie. Mayence et Harlem lui disputent cet honneur; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'inventeur de cet art, le célèbre Guttemberg, naquit dans ses murs.

Adieu, mes bons amis; demain matin nous franchissons la frontière, et nous serons en Allemagne. C'est de ce pays que sera datée la première lettre que je vous écrirai. Vous dire de quelle ville, cela me serait impossible. Je sais toutefois que mon papa voulant profiter, dans l'intérêt de notre instruction, du large délai qu'il a obtenu pour se rendre à son poste, se propose de nous faire voir les principales villes de la Prusse, de l'Autriche et de l'Allemagne proprement dite, avant de pénétrer en Russie. Nous attendons de vos nouvelles avec

impatience : j'aime à croire que votre retard provient uniquement de la lenteur des courriers. Adieu, mes bons amis. Je vous embrasse tous, comme disait le bon roi Henri IV, *à tort à travers*.



LETTRE III.

GEORGE ET LUCIE A AMÉDÉE ET A PAULINE.

Passage du Rhin. — L'Allemagne. — Caractère général de ses habitants, leurs mœurs, leurs usages. — La Saxe. — Dresde. — Exemple de la bonne foi des Allemands. — Weimar. — Le poëte Goëte. — Iéna ; grande victoire des Français sur les Prussiens.

Weimar, le 25 mai 183...

Nous avons franchi le Rhin, chers bons amis, nous l'avons franchi, mais non pas comme ce brave chevalier de Nantouillet dont parle madame de Sévigné en racontant le fameux passage du Rhin par l'armée de Louis XIV : ce gentilhomme, tout français, reçut deux coups de feu dans son chapeau, et revint gaillard. Nous n'avons même pas couru les dangers de la navigation, en passant à l'autre rive sur une barque, comme on est forcé de le faire

en certains endroits. Nous avons fait notre traversée sur le pont de Kell.

Vous ne nous blâmerez pas, nous l'espérons, de vous faire part des impressions que nous avons éprouvées en ce moment, et qu'à coup sûr vous auriez partagées. Il y a quelque chose de triste, d'imposant, de solennel dans cette barrière du Rhin ; on craint, en la franchissant, de s'entendre prononcer ce mot terrible : *Vous êtes hors de France.* Terrible, s'entend pour des Français. Il est toujours pénible de s'éloigner du pays où l'on a reçu le jour; car, dans aucun cas, quelque bonheur qui nous advienne, nos affections ne peuvent entièrement s'en détacher; et la plus intime espérance qui nous préoccupe sans cesse est celle de le revoir un jour.

Nous sommes maintenant dans un autre monde, chers bons amis. Nous avons traversé des campagnes désertes, nous avons vu des maisons noircies par la fumée, et des églises gothiques qui semblent préparées pour les contes de sorciers ou de revenants.

Ce qui nous a frappés, surtout, c'est le flegme et la lenteur méthodique et compassée de tous les Allemands que nous avons vus jusqu'ici. Oh ! comme Amédée, avec la vivacité et la pétulance

qui lui sont naturelles, ferait du mauvais sang au milieu de tous ces braves gens qui ne se hâtent pas plus dans un temps que dans un autre !

Il y a de quoi observer sur la route, tant les usages de ces peuples sont différents des nôtres ! Dans les villages, la plupart des maisons sont percées de petites fenêtres d'où nous voyions sortir les têtes de quelques habitants que le bruit de notre voiture arrachait à leurs monotones occupations.

Nous parcourons en ce moment la Saxe. Il y a beaucoup de science et d'instruction dans ce pays, cela tient au caractère et à l'humeur studieuse et méditative de ses habitants. On n'y connaît guère les plaisirs de la société. Les Allemands se donnent tellement tout entiers à ce qu'ils font, qu'ils ne cherchent plus dans la société qu'un loisir jovial, qu'un *laisser-aller* complet qui les délasse; aussi, dans la plupart des petites villes du nord de l'Allemagne, n'y a-t-il point de réunion ; et suivant les expressions d'une femme de beaucoup d'esprit, qui ont été citées devant nous, à la table d'hôte, « le temps y tombe goutte à goutte, et n'interrompt par aucun bruit la réflexion solitaire. »

La ville de Dresde, où nous avons passé, est une grande et belle ville de Saxe ; on y voit un château magnifique qui est la résidence royale. C'est une

cité manufacturière et industrieuse. La nature, dans ses environs, est très pittoresque.

On cultive généralement la musique en Saxe. Il y a à Drede une galerie de tableaux qui rassemble des chefs-d'œuvre capables d'inspirer et de stimuler les artistes.

Ce qui pourra vous donner quelque idée du caractère studieux et réfléchi des Allemands, c'est la quantité de livres qui se vendent chaque année à la foire de Leipsick ; elle est presque incroyable[1], à ce que disent les voyageurs dont nous tenons le fait, et va toujours dans une progression croissante. Les ouvriers de toutes les classes, les tailleurs de pierre même, se reposent de leurs travaux un livre à la main. Nous voyons chaque jour des aubergistes, des commis de barrières qui connaissent la littérature française. On trouve jusque dans les villages des professeurs de grec et de latin. Il n'y a pas, dit-on, une petite ville qui n'ait une bonne bibliothèque à son service.

On rapporte des choses merveilleuses de la manière d'étudier des Allemands : quinze heures par jour de solitude et de travail, pendant des années entières, leur paraissent une manière d'exister toute naturelle ; l'ennui même de la société leur fait aimer l'isolement.

Quant aux mœurs, elles sont généralement douces, honnêtes, pleines de franchise et de bonhomie. On vient de nous raconter un fait qui donne une idée bien avantageuse de la bonne foi des Allemands. A Leipsick, un propriétaire ayant mis sur un pommier qu'il avait planté au bord de la promenade publique un écriteau pour demander qu'on ne lui en prît pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. Heureux pays que celui où les hommes n'ont pas besoin de la sévérité des lois pour respecter le bien d'autrui !

La ville d'où nous vous écrivons, quoique très petite, présente un aspect tout particulier, en ce qu'elle est véritablement la capitale littéraire de l'Allemagne: Weimar a été, durant longtemps, le séjour privilégié des hommes de lettres les plus distingués. Herder, Wiéland, Schiller et Goëte en ont fait l'ornement et la gloire. Ce dernier si connu en France par son roman de *Werther*, dont notre papa trouve la lecture très dangereuse à cause de l'exaltation des idées et du suicide qui y est comme donné en exemple, est mort dans cette ville depuis peu de temps; son génie a exercé une influence marquée sur les esprits de son siècle, et on le regarde généralement comme le plus grand poëte de l'Allemagne.

Le seul luxe du prince de Saxe-Weimar, c'est un jardin ravissant; et on lui sait gré de cette jouissance populaire qu'il partage sans morgue avec tous les habitants de la ville.

Dans la même principauté, à côté de la première réunion littéraire de l'Allemagne, se trouve la ville d'Iéna dont l'université célèbre est un des foyers de sciences les plus remarquables. C'est près d'Iéna que les Français remportèrent en 1806, une célèbre victoire sur les Prussiens. Le pont qui est situé à Paris presque en face de l'École Militaire, et qui porte le nom d'Iéna, est un monument de ce triomphe des armées françaises. Nous avons vu et parcouru le terrain qu'occupaient les deux armées; et un bon bourgeois de Weimar, homme instruit et lettré, qui nous servait de guide, ou de *cicérone*, comme on dit en Italie, a eu la complaisance de nous indiquer les divers mouvements qui furent exécutés durant la bataille, et ceux qui déterminèrent la victoire. C'était plaisir d'entendre ce bon Allemand raconter avec candeur et bonne foi les exploits des vainqueurs de son pays. Notre papa nous faisait observer, à ce sujet, qu'en France, où l'on est si vain par caractère, on n'est pas si noblement disposé à rendre justice aux étrangers, surtout en fait de valeur militaire.

Très prochainement chers bons amis, nous allons nous mettre en route pour continuer notre tour d'Allemagne. Nous sommes sur la lisière de la Prusse. On ne peut voyager dans le nord de l'Europe sans être curieux de voir de près cette monarchie, qui est, pour ainsi dire, la création de Frédéric-le-Grand.

La Prusse sera donc le sujet de notre première lettre. Adieu, chers bons amis; adieu. Nous ne pouvons nous empêcher de soupirer quand nous pensons que nous nous éloignons sans cesse les uns des autres. Permettez-nous d'envier aussi votre sort : vous voyagez sous le beau ciel de l'Italie, vous marchez d'enchantements en enchantements. Vous avec commencé votre route de compagnie avec le printemps; nous, nous sommes encore en l'attendant.

Avez-vous reçu des nouvelles de Gustave et de Cécile ! S'il en est ainsi, vous avez été plus favorisés que nous; et vous nous obligerez beaucoup de nous faire part de la lettre que vous en avez reçue. Adieu.

LETTRE IV.

GUSTAVE ET CÉCILE A LEURS AMIS GEORGE ET LUCIE.

Départ de Paris. — Passage à Lyon : le musée et l'église Saint-Jean de cette ville. — Vienne en Dauphiné. — La Provence. — Le fameux pont d'Avignon. — Marseille. — La maison du célèbre statuaire Pujet. — Détails de mœurs.

Marseille, le 30 mai 183...

Mes bons amis, c'est votre Cécile bien dévouée qui vous écrit aujourd'hui, tant en son propre nom qu'en celui de son frère Gustave, qui, de son côté, se charge de notre correspondance avec nos chers associés, Pauline et Amédée.

Je vous dirai qu'après une série presque interminable de lenteurs, de retards, de tribulations et d'ennuis de toute espèce, parmi lesquels je compte pour beaucoup celui d'être privée du plaisir de vous voir, nous avons pu enfin nous déraciner de Paris, et que, pour le moment, nous voilà transplantés à Marseille jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce que le vaisseau de l'État qui doit nous conduire

sur d'autres rivages soit prêt à mettre à la voile ; ce qui arrivera quand il plaira à Dieu, car il faut sa permission expresse pour cela. Il n'y a que Dieu, souverain maître de la nature, qui puisse nous donner le bon vent que le capitaine du vaisseau attend pour se lancer en mer : et je puis vous assurer qu'en cet instant l'air est si calme, que l'on ne sent pas le plus petit zéphir, pas même ce qu'il faudrait de souffle pour enlever le plus léger duvet.

Du reste, mes chers amis, je ne suis pas excessivement pressée de partir. Je ne vous le cache pas, cette mer que j'ai actuellement sous les yeux est si grande, si grande que je ne puis m'empêcher d'avoir quelques alarmes sur le voyage que nous allons entreprendre. Et puis ce vilain mal de mer dont on ne peut se garantir! rien qu'en y pensant, ma bouche se remplit d'eau et le cœur me manque. Gustave se moque de moi à la journée, et traité mes appréhensions de faiblesse et d'enfantillages ; il est bien heureux, lui, de voir les choses si gaîment... Moi, j'ai beau me raisonner, comme on dit, cette traversée me glace d'épouvante.

Mais en attendant, mes bons amis, je vais rappeler tout mon courage pour bannir un instant ces vilaines idées de mon imagination, et me mettre en état de vous rendre compte des choses les plus inté-

ressantes que nous avons vues depuis Paris jusqu'ici.

D'abord je vous parlerai du musée de Lyon, que nous avons visité à notre passage dans cette ville. On y remarque quelques tableaux de Rubens, beaucoup d'antiquités en bronze, des momies, et, par-dessus tout, des mosaïques superbes trouvées dans les fouilles qui ont été faites à Lyon. Ces mosaïques représentent des courses de chars, qui sont exécutées dans la perfection, du moins au jugement de personnes qui s'y connaissent mieux que moi. L'Église Saint-Jean est ornée de sculptures antiques dans lesquelles on découvre des délicatesses de travail qui font plaisir à voir. De plus, des vitraux magnifiques de dessin, de couleur et d'ancienneté, donnent à cette église une teinte mélancolique qui dispose au recueillement et à la prière. Au total, les sculptures de ce vaisseau gothique se font remarquer par leur élégance et leur simplicité.

Le quai du Rhône est admirable, le quartier Bellecourt superbe; mais l'intérieur de la ville offre un aspect peu flatteur: les rues sont étroites, obscures et mal pavées. Du côté de la Saône, il y a, tout le long du quai, des rochers sur lesquels s'élevaient jadis des châteaux-forts qui aujourd'hui sont convertis en maisons dont la situation est surtout très pittoresque.

Nous avons, en quittant Lyon, traversé la ville de Vienne, où résident quelques-uns des amis de mon père. Comme nous voyagions en poste, il n'a eu que le temps de les presser dans ses bras. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pu faire une pause dans cette ville, où l'on nous a dit qu'il se trouve beaucoup de curiosités à voir. De plus, cette petite ville serait fort de mon goût; le Rhône la courtise d'une manière qui ne contribue pas peu à l'embellir.

Je croyais, d'après tous les récits qu'on en fait, que la Provence m'offrirait, dès les premiers pas des sites enchanteurs. Jugez de mon désappointement, mes bons amis: je n'ai rencontré, depuis Vienne jusqu'aux limites du comtat Venaissin, que des chaînes de rochers dépouillés, sur lesquels on voit fréquemment des vestiges de forteresses, d'anciens châteaux et de monastères gothiques actuellement en ruines. Ajoutez à cela l'effet qui doit résulter de l'usage où l'on est dans ce pays de dépouiller de leur feuillage les arbres dont la route est bordée de loin en loin. Aussi toute cette campagne, où mes yeux comptaient se reposer si agréablement, m'a semblé d'un triste à faire mourir.

Nous avons été dédommagés par la délicieuse vue de la ville d'Avignon. Le peu de temps dont il nous

était permis de disposer nous a privés du plaisir d'aller contempler la célèbre fontaine de Vaucluse. Nons n'avons pas non plus visité l'ancien palais du pape ; néanmoins j'ai aperçu de loin l'ancien pont, vous savez, celui *sur lequel on danse tout en rond.* Mais je vous dirai, mes bons amis, qu'il manque une arche à ce fameux pont dont il est si souvent question dans les rondes joyeuses de la première enfance. Un autre pont en bois sert au passage de de la Durance, qui est extrêmement large en cet endroit.

Je ne vous dis rien de plusieurs villes, ou fort peu remarquables, ou que nous n'avons pas eu le temps de remarquer.

Quant à Marseille, il paraît que nous aurons tout le temps nécessaire pour l'examiner. C'est une ville pleine de mouvement et d'activité ; la partie moderne en est jolie. Mais, de même que tous les lieux dont le commerce est l'âme, Marseille n'offre pas beaucoup de raretés aux voyageurs. Nous y avons cependant remarqué une église qui porte le nom de *la Majore*. Sa fondation remonte, dit-on, au temps du paganisme. C'est là que l'on voit le tombeau de l'évêque Belzunce, qu'on vit se dévouer si courageusement lors de la peste qui ravagea cette ville en 1720. L'architecture de cette

église est simple et sévère, et son buffet d'orgue est très beau. Le port de Marseille contient près de 1,500 bâtiments; il entre assez avant dans la ville, de sorte que les navires y sont comme encaissés, et par conséquent en sureté.

Nous avons vu hier la maison du célèbre Puget, que l'on a surnommé le Michel-Ange français, et qui était natif de Marseille. On a gâté cette maison par des réparations qui nuisent au style distingué avec lequel elle avait été décorée. Au devant de cet édifice, qui date de 170 ans, s'élève une colonne sur laquelle est placé le buste de Puget.

Il paraît que nous sommes menacés de rester ici quelques jours de plus qu'on ne le croyait; ce qui contrarie beaucoup plus mon papa que moi, car je ne puis me familiariser avec l'idée de voyager sur cette immense étendue d'eau qui se déroule à mes regards.

Le bâtiment sur lequel nous devions nous embarquer a reçu une autre mission; il vient d'être expédié à Bone en Afrique, où il porte des troupes. Nous attendons qu'un autre navire nous soit signalé. Mais comme il ne part point de vaisseau pour Smyrne directement, notre papa a pris le parti de faire charger ici la plupart de nos ballots sur un navire marchand qui les portera à destina-

tion, sans qu'il soit nécessaire d'exposer tous ces effets aux fatigues ruineuses que leur occasionnerait le changement de deux ou trois vaisseaux. Car pour nous rendre à Smyrne, nous devons changer de bâtiment à Navarin et à Nauplie.

Au reste, je vous le répète, et vous n'aurez pas de peine à m'en croire, je suis toute disposée à attendre avec la plus grande patience le moment où nous devons quitter la terre. Je ne ressemble à cet égard ni à papa ni à Gustave.

Cependant nous n'avons pas le temps de nous ennuyer; car, depuis que nous sommes arrivés ici, papa est tellement connu des négociants et des Levantins qui se trouvent à Marseille, que notre sonnette ne cesse d'être en mouvement. Nous sommes accablés de visites, de dîners et de soirées; car les gens du Levant, et généralement les naturels de la Provence, se distinguent par leur prévenance, leur politesse et leurs mœurs hospitalières.

Papa doit profiter de notre séjour forcé à Marseille pour tâcher de m'aguerrir avec l'élément liquide qui m'inspire une si grande frayeur. Nous devons nous embarquer dans un canot pour aller dîner en mer à une demi-lieue de la ville.

Adieu, mes bons amis; recevez, avec votre cordialité ordinaire, les amitiés de Gustave et les

miennes, et n'oubliez pas de tenir l'engagement que vous avez pris avec nous. Adieu.



LETTRE V.

AMÉDÉE ET PAULINE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

Les églises de Gênes. — Lucques; ses curiosités. — Pise; la tour qui va tomber et qui ne tombe pas. — Le *Campo-Santo*. — Florence: ses grands hommes, ses galeries de tableaux, son cabinet d'histoire naturelle. — Le Baptistère — La maison de Michel-Ange. — Le palais Pitti. — Richesse du territoire florentin.

Florence, le 26 mai 183...

Nous ignorons où vous êtes à présent, chers bons amis; êtes-vous lancés sur la mer, ou bien attendez-vous encore le navire qui doit vous emporter? Dans tous les cas, nous aimons à penser que cette lettre, que nous écrivons avec tant de plaisir, se croisera en route avec quelqu'une des vôtres.

Nous vous dirons d'abord, afin de vous donner une juste idée du riche butin d'observations qui doit être le résultat de notre voyage, que nous

prenons à peu près tout le temps qu'il nous faut pour examiner convenablement et le plus en détail possible les curiosités de chaque ville que nous visitons. Comme notre papa est obligé, par sa mission, de faire quelque séjour dans chacune d'elles, alors nous ne manquons pas, dès que nous avons goûté un peu de repos, de prendre notre volée vers les lieux que l'on nous signale comme les plus dignes d'être vus.

Nous aurons encore quelque chose à vous dire sur Gênes; puis nous vous parlerons des villes de Lucques et de Pise, où nous avons passé depuis que nous vous avons écrit.

A Gênes, une singularité qui nous a beaucoup frappés, c'est le genre de construction des églises ; elles ressemblent à des salles de spectacle. Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peintures, plus de marbre.

Il faut cependant excepter la cathédrale, qui a quelque majesté, et l'église de Carignan, où l'on admire la statue de saint Sébastien, qui est due au ciseau du célèbre Puget. Cette statue est d'un touchant effet; il y a une douleur vraie, mais courageuse et résignée, dans l'expression du visage de ce martyr. On dirait que le marbre souffre.

La principauté de Lucques, qui était autrefois

une république, a fixé aussi notre attention. Ce petit pays, qui n'a que dix lieues de long sur huit de large, est situé au milieu d'une plaine environnée de côteaux agréables. Il produit des mûriers, des olives, des citrons; on y voit de belles prairies; de beaux troupeaux, de fertiles vallées, et l'industrie y exploite des carrières de marbre. Il se fait à Lucques un commerce assez considérable de soie, de vins et d'huiles.

Cette ville est entourée de murailles superbes; les églises y sont très-belles. Nous avons eu la faculté de visiter plusieurs galeries de tableaux. Les peintures qui nous ont fait le plus de plaisir sont une esquisse de la belle Cène de Paul Véronèse, et un tableau du Corrège, représentant un petit enfant qui caresse un agneau. Ce dernier tableau est plein de grâce.

En quittant Lucques, nous avons pris la direction de Pise, qui était la capitale d'une des anciennes républiques italiennes. Cette ville est bien déchue, depuis que les Florentins ont détruit cette république au commencement du quinzième siècle. Aussi, une population qui s'élevait alors à cent vingt mille citoyens s'est réduite insensiblement à quinze mille habitants. Il est vrai que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie; on dit que ce chan-

gement a été funeste aux relations commerciales de la ville de Pise.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. C'est un édifice gothique, orné de bas-reliefs, soutenu par deux rangs de colonnes antiques, et fermé par trois superbes portes de bronze. Sa tour, qui a une certaine célébrité, fixe d'abord les regards et les effraie. Elle est tellement inclinée qu'on croit qu'elle tombe ; mais ce qui doit complétement rassurer, c'est qu'elle tombe comme cela depuis plusieurs siècles.

Nous nous sommes posé plusieurs questions à l'occasion de ce singulier phénomène. Est-ce un accident du sol ou bien la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour ? Mais personne n'a pu résoudre ce problème d'une manière satisfaisante.

A peu de distance de la cathédrale de Pise, nous avons été saisis, je dirai même frappés, en entrant dans le *Campo-Santo*, autrefois le cimetière des Pisans, superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbre, dont plusieurs sont admirables. Le milieu de ce cloître est un jardin dont le sol passe pour être de la terre sainte que les Pisans rapportèrent du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on,

une propriété remarquable: elle dévore un cadavre en une heure: d'où nous avons conclu, nous autres, avec nos connaissances en physique et en minéralogie, que cette terre devait être mêlée de chaux vive; ce qui explique sa propriété corrosive. Avant de quitter Pise, nous croirions manquer essentiellement d'exactitude, si nous ne vous signalions cette ville comme étant la patrie du célèbre Galilée, de celui qui le premier démontra que la terre tourne autour du soleil.

Maintenant nous allons vous entretenir de Florence, où, Dieu merci, nous sommes encore, et que nous choisirions bien volontier pour notre séjour de plaisance.

Cette belle et ancienne ville, capitale du grand-duché de Toscane, est de forme circulaire; ses rues sont larges et droites. On y voit un grand nombre de belles églises, de palais magnifiques, et d'autres édifices très remarquables. Florence est toujours en Italie le centre des arts et des sciences, comme elle en fut le berceau lors de la fameuse renaissance du quinzième siècle. Là sont nés le Dante, Machiavel, Alberti, Lulli, Servandoni, Guicciardini ou Guichardin, et Améric Vespuce, qui a dérobé au célèbre génois Christophe Colomb l'honneur de donner son nom à la quatrième partie du monde connu.

Nous allons vous conduire dans la célèbre galerie de tableaux dont Florence est fière à bien juste titre. Regardez dans le vestibule les portraits de tous les Médicis, qui ont rassemblé cette foule de chefs-d'œuvre. Les Médicis semblent se tenir tous ensemble dans ce vestibule, pour faire tous ensemble aux étrangers les honneurs de leur palais et du reste de leur puissance. On voit, dans la galerie, une suite merveilleuse de statues antiques, de bustes et de groupes; quant aux tableaux, il y en a de tous les maîtres italiens, depuis Michel-Ange jusqu'aux peintres les plus médiocres. Faut-il vous parler de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère, dont nous avons vu des copies au musée du Louvre? Ah! chers bons amis, comme les copies sont inférieures aux originaux! l'Apollon est admirable; quelles belles formes! il y a quelque chose de divin dans son regard: une sorte d'inspiration respire dans sa physionomie. La Vénus n'a pas moins vivement excité notre admiration.

Le cabinet d'histoire naturelle nous a présenté des beautés d'un autre genre. Des galeries sans fin contiennent les trésors de cette riche collection. Il est impossible de décrire l'élégance des appartements, l'ordre et la distribution qui y règnent; non-seulement tout est admirablement placé pour

être bien vu, mais encore tout se montre, tout vous appelle. Quoique nous connussions déjà le cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes de Paris, nous n'avons pas laissé d'être frappés de l'étonnante variété des choses rares qui se présentaient à nos regards. Nous ne pouvions nous lasser de parcourir ces chambres, toutes remplies des merveilles de la nature, d'errer de règne en règne, c'est-à-dire du règne végétal au règne animal, et du règne animal au règne minéral. Nous prenions plaisir à passer de surprise en surprise. Ici des herbiers enrichis des fleurs et des plantes les plus curieuses des cinq parties du monde connu; là, des oiseaux dont le plumage semble avoir mis à contribution la palette du plus habile peintre et les écrins des plus riches joailliers; plus loin des variétés de papillons, qui montrent sur leurs ailes étendues des richesses éblouissantes. Dans d'autres salles, nous avions à nous extasier devant la grandeur monstrueuse de quelques poissons de mer, ou devant quelques quadrupèdes que nous n'avions jamais vus.

La vue de tant d'objets si divers, si intéressants, nous occupait tellement, absorbait notre attention à un tel point, que nous ne nous apercevions aucunement de la fatigue qui nous gagnait à notre insu.

Ce n'est que lorsque nous avons eu quitté ce panorama de la nature morte, qui conserve cependant, au mouvement près, toutes les apparences de la vie, que nous avons commencé à nous apercevoir de notre lassitude. Vous vous souvenez, chers bons amis, des promenades que nous avons faites quelquefois ensemble au salon du Louvre à Paris : comme nous étions moulus au sortir du Musée ! il semblait que nous eussions tous le torticolis, tant nous nous étions fatigués à hausser le cou pour mieux voir : nous ne pouvions presque plus ployer les genoux à force d'avoir tendu nos jarrets pour nous mettre à la hauteur de quelques tableaux ou trop élevés ou de trop petites dimensions pour être vus de loin. Eh bien ! le cabinet d'histoire naturelle de Florence nous a valu à tous une courbature, à cause de notre application et de la longueur de la séance, qui pourtant nous avait paru encore trop courte.

Nous allons, maintenant que nous sommes tout-à-fait remis de notre fatigue, vous conduire dans quelques-uns des édifices de Florence. Voyons d'abord la cathédrale. Regardez ! quelle masse ! quelle élévation ! on dirait une montagne de marbre que l'on a taillée. Il est fâcheux que ce majestueux édifice soit porté par des colonnes gothiques qui semblent plier sous ce poids énorme.

Il n'en est pas de même du Baptistère, ou église de Saint-Jean, qui s'élève à péu de distance de la cathédrale. Chaque face est porté sur deux superbes colonnes; l'église entière s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle qui se répand dans le temple. Cette belle église est fermée par des portes d'airain sculptées avec un art admirable, tel que Michel-Ange disait qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel.

Puisque nous venons de prononcer le nom de Michel-Ange, nous vous ferons remarquer qu'il passa une partie de sa vie à Florence, et que sa main d'artiste a contribué à l'embellisement de cette brillante capitale de la Toscane. Son génie est empreint sur une foule de palais, de temples et d'autres monuments. On voit à Florence la maison de ce grand homme ; on pourrait la regarder, pour ainsi dire, comme un sanctuaire : en y entrant nous avons été saisis d'un respect presque religieux. Les plus fameux peintres se sont plû à rendre hommage à cet artiste créateur : ils ont retracé, sur les murs de cette maison, les plus belles actions de sa vie.

Le palais Corsini est d'une grande magnificence;

il est très riche en tableaux. Le palais Pitti, la résidence habituelle du grand-duc de Toscane, est un édifice colossal, très élevé, très étendu, où l'œil ne rencontre aucun ornement, et l'on croirait n'être qu'une seule pierre. C'est là surtout que l'on voit des tableaux en grand nombre ; il faudrait un mois entier pour les démêler et en rendre compte. Le palais Ricciardi mérite d'être vu : il fut la demeure du premier des Médicis. La galerie de ce palais est vraiment admirable ; la voûte a été peinte par le célèbre Jordano.

Parmi les autres monuments qui appellent l'attention des voyageurs, et que nous n'avons pas manqué d'aller visiter, nous pouvons signaler les églises de Sainte-Croix, de Saint-Laurent, Sainte-Marie-Nouvelle, l'Annunziata et la fameuse méridienne de Toscanelli.

Florence est située sur l'Arno, dans une plaine délicieuse, entourée de coteaux agréables. Le sol de son territoire est très fertile ; il abonde en vins, en grains, en oranges, citrons et autres fruits. On y voit de florissantes manufactures de soie, de taffetas, de galons, de chapeaux de paille, etc.

Nous ne tarderons pas à partir pour Rome. Dans cette vieille dominatrice de l'univers, dans cette capitale du monde chrétien, nous admirons d'au-

tres merveilles, d'autres chefs-d'œuvre des arts; et, soyez persuadés, chers bons amis, que nous vous mettrons à même, autant qu'il sera en nous, de partager notre admiration.

Adieu, chers amis; ne négligez aucune occasion de nous écrire : elles sont déjà si rares, qu'il faut les saisir au passage. Il y a quelque temps que nous n'avons reçu des nouvelles de George et de Luçie, qui, comme vous le savez sans doute aussi bien que nous, sont dans ce moment au cœur de l'Allemagne. Nous avons cependant l'espoir que l'un des premiers courriers nous apportera quelques lettres de Berlin ou de Vienne.

Adieu de nouveau, cher Gustave et aimable Cécile; nous ne vous recommandons point de nous aimer toujours, nous sommes assurés que vous nous payez d'un sincère retour. Il n'est pas de distances qui puissent empêcher nos cœurs de s'entendre.

LETTRE VI.

GEORGE ET LUCIE A LEURS AMIS AMÉDÉE ET PAULINE.

Berlin. — Le grand Frédéric. — Aspect général de la Prusse. — Le château de Potzdam. — Le meunier de Sans-Souci. — Célébrité des universités allemandes.

Berlin le 12 juin 183...

C'est de la capitale du royaume du grand Frédéric, chers bons amis, que nous vous expédions cette lettre. Vous seréz peut-être surpris que nous donnions cette dénomination à la Prusse ; vous verrez bientôt que ce n'est pas sans fondement. Nous allons vous faire part des réflexions de notre papa sur ce sujet important. En effet, c'est Frédéric qui a créé cet empire que la nature n'avait pas favorisé, et qui n'est devenu une des puissances de

l'Europe que parce que ce prince guerrier en a été le maître.

Frédéric, que l'on a surnommé le Grand, et qui mérite sur ce nom à plus d'un égard, ne fut pas exempt de défauts ni de vices. Son plus grand tort fut de s'être infatué de la philosophie du dix-huitième siècle, philosophie sceptique, moqueuse et décourageante, qui, dit-on, a fait beaucoup de mal aux nations, parce qu'elle a désséché en elles la source de l'enthousiasme de la religion et de la vertu. Mais Frédéric avait de grandes qualités : il établit dans l'administration un ordre et une économie qui ont fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi qui se soit montré aussi simple que lui dans sa vie privée, et même dans sa cour ; il se croyait chargé de ménager, autant qu'il était possible, l'argent de ses sujets ; il avait en toutes choses un sentiment de justice que les malheurs de sa jeunesse avaient gravé dans son cœur. Il avait rendu les tribunaux si indépendants, que, sous son règne et après lui, on les a vus souvent décider en faveur des sujets contre le roi lui-même, dans des procès qui tenaient à des intérêts politiques.

Quelques conversations intéressantes, qui ont eu

lieu en notre présence, nous ont mis à même de saisir quelques uns de ces détails que nous a d'ailleurs expliqués à loisir notre frère aîné, qui s'occupe avec plaisir de toutes ces matières, et dont vous connaissez la complaisance inépuisable. Nos phrases peuvent vous paraitre quelquefois bien fortes pour nous, mais, pour ne pas vous induire en erreur, nous croyons devoir vous prévenir que nous ne faisons que répéter ce que nous entendons dire par les personnes dont l'instruction et l'expérience nous inspirent de la confiance.

La Prusse, dont la population est à peu près de dix millions d'habitants, n'est pas, à beaucoup près, un pays aussi attrayant que celui qui nous enchante en ce moment. En général, on n'y voit que des contrées sablonneuses, où la terre ne produit que des sapins et des bruyères.

La capitale de la Prusse, Berlin, que nous habitons en ce moment, est une grande ville dont les rues sont très larges, parfaitement bien alignées, les maisons belles et l'ensemble régulier; mais, comme il n'y a pas longtemps qu'elle est rebâtie, on n'y voit aucun monument qui puisse rappeler le souvenir des temps antérieurs: aucun édifice gothique ne paraît au milieu des habitations modernes; les siècles anciens semblent y avoir laissé

aucune trace de leur passage. Cette régularité, cette symétrie, cet air de jeunesse plaisent sans doute à l'œil, mais on regrette au fond de l'âme de ne rencontrer nulle part de ces ruines sur lesquelles soient conservées pour ainsi dire quelques pages de l'histoire du passé. Aussi Berlin, cette ville toute moderne, quelque belle qu'elle soit, ne fait pas une impression assez sérieuse; et ses magnifiques demeures, nouvellement construites, ne semblent destinées qu'aux rassemblements commodes des plaisirs et de l'industrie. La Prusse, sous ce rapport, comme sous quelques autres, contraste d'une manière frappante avec le reste de l'Allemagne.

Berlin est en quelque sorte composé de cinq villes, administrées chacune par un magistrat. Le palais du roi est un édifice magnifique. La bibliothèque est belle; il y a un riche cabinet de raretés et de médailles, un musée, un observatoire, un arsenal superbe. La religion réformée est la religion dominante; les autres y sont tolérées. Parmi un grand nombre de temples luthériens et calvinistes, il ne se trouve qu'une seule église catholique. Les plus beaux batiments de Berlin sont bâtis en briques; on trouverait à peine une pierre de taille dans les arcs de triomphe. Le théâtre de Berlin est le plus brillant de l'Allemagne. Cette ville étant

au centre du nord de la Germanie, peut-être aussi considérée comme le centre de ses lumières. On y cultive les sciences et les lettres.

Berlin est situé sur une rivière qu'on nomme la Sprée, qui tombe dans l'Elbe et communique à l'Oder par un canal. La ville est très peuplée : on y compte près de deux cent mille individus ; il y a toujours une forte garnison : aussi ne pouvons-nous pas faire un pas dans les rues sans rencontrer un uniforme prussien. On y remarque un assez grand mouvement industriel. Des manufactures de draps, de porcelaine, d'étoffes de soie, de velours de coton, de laines, de toiles, de tapisseries, de bonneteries et autres y attirent une grande affluence de commerçants des provinces voisines.

Nous vous avons signalé plus haut la régularité des rues de Berlin ; mais nous n'avions pas encore vu Potzdam ; qui nous a bien plus étonnés sous le même rapport. Potzdam est une ville située à huit lieues sud-ouest de Berlin, dans une île de quatre lieues de tour, formée par la Havel et la Sprée. Le roi de Prusse y a une maison de plaisance. Le château de Potzdam qu'il nous a été permis de visiter en détail, est d'une grande beauté. Quant à la ville, on n'en connaît pas de plus régulière dans son ensemble ; les dehors des maisons figurent des palais.

Toutes ces constructions datent du règne de Frédéric. On y voit aussi une belle maison des orphelins militaires, établissement dont l'importance avait dû se faire sentir pendant les nombreuses expéditions militaires de ce souverain.

A une lieue de Potzdam, est Sans-Souci, autre demeure royale, au sujet de laquelle nous allons vous raconter un fait qui vous donnera une idée du caractère de Frédéric et de la puissance de la loi sous son gouvenement. Ce monarque, voulant faire bâtir le château de Sans-Souci, fut arrêté dans l'exécution de son plan par une difficulté qui n'aurait pas empêché de passer outre un prince moins pénétré du respect dû à la propriété. Il se trouvait, dans l'enceinte du terrain désigné pour cette construction royale, un moulin qu'il voulait faire disparaître. Il fit venir le meunier et lui fit des offres pour l'amener à consentir à la cession de ses droits sur ce moulin; mais celui-ci ne voulut jamais lui sacrifier l'héritage de ses pères, malgré les propositions avantageuses qui lui étaient faites. « Sais-tu bien, lui dit alors Frédéric impatienté, que je puis te prendre ton moulin sans te donner un denier? — Oui, lui répondit le meunier, si ce n'était la chambre de justice de Berlin. — Je suis flatté de ta réponse, reprit le monarque; je vois que tu me

juges incapable de faire une injustice. Reste tranquille; tu garderas ton moulin et je changerai mon plan. »

En racontant ce trait du grand Frédéric, notre frère aîné nous a rappelé une charmante pièce de vers du spirituel Andrieux sur ce sujet, et nous en a récité plusieurs fragments qu'il a retenus. Voici le trait final qui nous a frappés par la manière exacte dont le poëte a reproduit le dialogue du roi et du meunier.

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin c'est bien être entêté ;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?
Je suis le maître. — Vous ! de prendre mon moulin !
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.

Il y a dans cette contrée septentrionale de l'Allemagne une chose qui nous a étonnés, malgré notre ignorance: c'est la masse de connaissances profonde, disséminées dans tous les rangs de la nation; c'est là que l'on voit les universités qui passent pour les plus savantes de l'Europe.

Les bornes si restreintes de notre savoir à nous, chers bons amis, nous obligent de terminer là notre digression sur la Prusse. Toutefois, dans le cas où nous recueillerons de nouveaux faits, de nouvelles observations, nous nous promettons bien de vous les transmettre fidèlement. Donnez-nous, en grâce, des nouvelles de Gustave et de Cécile, il y a un siècle que nous n'en avons reçues.

Adieu, chers amis; nous sommes au moment de quitter le Prusse, et il est probable que la première lettre que nous vous écrirons sera datée de Vienne en Autriche.

LETTRE VII.

GUSTAVE ET CÉCILE A GEORGE ET A LUCIE.

Navarin. — Voyage à Nauplie; récit d'une tempête, naufrage. — Smyrne; son site charmant, son commerce, ses rues étroites et sales. — Territoire de la Grèce. — Costume des femmes grecques. — Les moustiques. — Autres détails sur Smyrne; peuples divers qui l'habitent. — Visites chez de riches Turcs.

Smyrne, 30 juillet 183...

Très chers amis, c'est encore Cécile qui fait aujourd'hui les fonctions de secrétaire; mais du moins actuellement je ne suis plus cette poltronne qui tremblait à l'aspect d'une mare d'eau. Vous pouvez vous moquer de moi tant que vous voudrez, pour ce qui regarde le passé; à présent, j'ai fait mes preuves, et je suis en terre ferme. Vous me comprenez.

Nous sommes arrivés ici depuis six jours. Notre voyage de mer de Toulon à Navarin a été très rapide; et c'est dans cet espace de temps, que j'ai fait mon apprentissage et qu'il m'a fallu payer mon

tribut à la mer. J'ai été très malade du roulis du vaisseau, et, je le pense aussi, de la frayeur que j'éprouvais. Au reste, dans le premier moment, tous nos gens ont été pareillement incommodés, un peu plus, un peu moins, selon la force de tempéraments. Nous avancions rapidement, car, suivant le langage des marins, nous filions dix à douze nœuds par heure, ce qui est le degré de la plus grande vitesse d'un navire bon voilier; enfin on a jeté l'ancre à Navarin. Cette ville, qui est aujourd'hui une grande et très forte place de la Grèce, dans la Morée, n'est autre que l'ancienne Pylos, où régnait le sage Nestor, dont il est tant parlé dans Télémaque. C'est un vaste et excellent port sur la côte du golfe de Zanchio; la ville est assise sur une colline. Pendant les trois jours que nous sommes restés en rade, nous avons fait quelques excursions dans les environs, et nous avons poussé jusqu'à Modon, ancienne capitale de la Morée, qui est située sur un promontoire.

Puis notre bâtiment a mis à la voile pour Nauplie, avec l'espoir d'y arriver dans trois ou quatre jours de navigation; mais la Providence en avait ordonné bien autrement, car nous en mîmes treize, et nous courûmes les plus grands périls sans qu'il nous fût possible de relâcher. Rien que d'y penser

mes chers amis, j'en suis toute tremblante comme la feuille qu'agite le vent glacé du nord; et, cette fois ce n'était point une terreur panique, je vous le proteste.

D'abord, nous fûmes assaillis tout à coup par une tempête qui nous mit à deux doigts d'être brisés contre les rochers. Quelques jours après, nous eûmes à supporter, en pleine nuit, un orage épouvantable; le tonnerre tomba sur notre bord, sans pourtant qu'il en résultât d'autre accident que d'électriser un aspirant de marine qui était de quart en ce moment, c'est-à-dire qui surveillait la manœuvre du bâtiment. En outre, le baromètre du vaisseau fut totalement détraqué par suite de la secousse; notre mât de perroquet fut brisé, et le pont couvert en un instant de dix pouces d'une grêle énorme. Jugez de mon épouvante, à la vue de tous ces désastres! d'ailleurs, à vous parler franchement, ce spectacle était assez horrible pour que nous nous crussions tous à notre dernier moment; il n'en fallait pas tant qu'une pareille crainte pour absorber le peu d'énergie dont le ciel m'a douée. Du reste, ce même coup de vent a perdu dix-huit bâtiments dans l'Archipel; l'un de ces malheureux navires était celui sur lequel nous devions d'abord nous embarquer s'il ne fût pas allé de Toulon à

Oran avant de se diriger sur Nauplie. Aussi rendons-nous grâce à Dieu de n'avoir pas permis que nous puissions le monter !

Par trois fois nous avons été repoussés du golfe de Nauplie par l'ouragan; nous avons été forcés d'errer sur la mer, essuyant sa fureur, en proie à un *tangage* qui rendait malades les marins eux-mêmes. On appelle tangage, en langue marine, le balancement d'un vaisseau de l'arrière à l'avant, et de l'avant à l'arrière. Mon frère Gustave est le seul peut-être de tous les passagers dont le cœur n'ait pas failli un seul instant; il s'efforçait de nous rassurer. Mais, malgré toute sa compatissante obligeance, comment, en présence d'un danger si menaçant, aurait-il pu me faire partager son intrépide confiance ?

Pendant l'une de ces nuits affreuses, nous avons heurté, au milieu des ténèbres, un autre bâtiment, balloté comme le nôtre, et sombré par suite de ce choc. A notre arrivée à Nauplie, nous apprîmes qu'un bâtiment était parti la veille pour Smyrne, et qu'il fallait songer à nous procurer un logement pour un mois au moins. Papa reçut en même temps la nouvelle qu'un navire, qui portait deux de nos caisses, avait fait naufrage près d'Egine.

Ce double contre-temps donna de l'humeur à notre père ; quand à nous, sans être insensibles à la perte que nous venions d'essuyer, cependant, comme nous étions extrêmement fatigués, nous n'aurions pas été fâchés d'avoir quelques jours de repos. Déjà, de concert avec le consul français, papa avait retenu plusieurs chambres à Nauplie pour nous y caser tous provisoirement, lorsque, grâce au mauvais temps, *le Dragon*, ce bâtiment qui était parti la veille de notre arrivée, fut obligé de rentrer en rade pour ne pas risquer de se perdre. L'amiral nous en fit prévenir, et cet avis changea nos premières dispositions. Alors nous quittâmes *la Perle* (c'est le nom du bâtiment sur lequel nous avions couru de si grands dangers) pour monter à bord du *Dragon* et partir immédiatement pour Smyrne.

Cette fois, nous fûmes indemnisés par une traversée douce et tranquille ; nous ne filions que deux, trois ou quatre nœuds, et quelquefois qu'un seul. Enfin, nous avons touché le sol, et maintenant nous n'avons rien à redouter de la tempête.

Avant d'entrer dans les détails particuliers, je veux vous dire un mot de Smyrne, ancienne ville de la Turquie asiatique, capitale de l'Anatolie. On

dit qu'elles est une des plus belles, des plus grandes et des plus florissantes du Levant, dont elle est la première Echelle. On y voit un concours prodigieux de marchands de toutes les nations, par mer et par caravanes. Elle est dans une situation admirable, au fond d'une grande baie, sur l'Archipel.

La maison que nous habitons est charmante, elle me plait infiniment; sa situation est délicieuse; c'est une des plus jolies du pays. Le vice-consul de cette ville, que mon papa avait chargé de la louer et de la meubler convenablement, avait fait sa commission avec autant de goût que d'empressement. Enfin, nous avons trouvé une maison beaucoup mieux montée que nous ne l'espérions: de superbes tapis, des divans, sorte de canapés bas et sans dossiers, auxquels il ne manquait que l'étoffe de dessus, qui avait été laissée au choix de nos parents. Une cuisine presque garnie, un buffet assez bien fourni, des armoires toutes disposées pour recevoir nos effets, des magasins approvisionnés de vin, de bois, de charbon, d'huile, de légumes secs, de riz, de fruits de toute espèce.

Maman a déjà installé un commencement de basse-cour, avec des poules et des dindons: dans peu, nous aurons le plaisir de voir tous ces nou-

vaux colons prospérer. Au reste, nous avons ici nos coudées franches; et tout irait pour le mieux, si nous connaissions le grec moderne; car, sans cela, nous ne pouvons nous faire entendre de nos domestiques : mais patience! il n'y a encore que quelques jours que nous sommes arrivés; avec un peu d'application, nous espérons bien, en quelques mois, nous rendre cette langue assez familière pour n'être plus embarrassés de rien; et comme la nécessité est le meilleur des maîtres, je sais déjà une foule de mots qui servent à demander les choses dont le besoin se fait sentir le plus communément.

Notre maison, depuis notre arrivée, est le rendez-vous de tous les Francs qui se trouvent à Smyrne. On appelle Francs tous les Européens qui habitent les échelles du Levant. Il paraît qu'il faut se borner presque exclusivement à ces relations de société, car on dit que les gens du pays ne sont pas supportables.

Nons ne sommes encore sortis que fort peu : il a fallu s'organiser, se caser, établir l'ordre dans la maison. Il a fait d'ailleurs mauvais temps, et Smyrne, avec la pluie, nous paraît impraticable, tant le pavé y est mauvais. Ajoutez à cela que les plus belles rues y sont à peu près larges comme celles de *l'Homme-Armé*, à Paris, c'est-à-dire que,

quand une voiture s'y engage, il n'y reste plus de place pour les piétons.

Comme nous ne savons pas au juste quand il nous sera possible de vous expédier cette lettre, nous la gardons en réserve dans l'espoir d'y joindre, dans un autre moment, des détails plus circonstanciés et plus instructifs sur notre nouveau séjour. Vous verrez toujours bien, par la différence des dates de tous ces fragments, que ce n'est qu'un courrier qui nous a manqué pour vous envoyer de nos nouvelles en temps convenable ; en attendant, nous vous embrassons tous de bien bon cœur, et nous vous prions de croire que, bien que lancés au milieu des Infidèles, nous ne cesserons pas un seul instant d'être fidèles au culte de l'amitié.

Smyrne, 25 août 183...

Aujourd'hui, mes bons amis, nous sommes bien plus en fonds pour nous entretenir de ce pays ; notre première relation se sentait un peu de la tempête que nous venions d'essuyer, du désordre qui résultait tout naturellement de notre installation. Maintenant, que nous avons pris position, que nous avons fait quelques excursions, nous al-

lons causer avec vous d'une manière plus positive et plus abondante.

Je commencerai donc par vous dire que la vue du sol de la Grèce n'a produit sur nous qu'une bien faible impression ; il n'y a que la puissance des souvenirs héroïques dont ce pays est rempli qui puisse exalter l'imagination ; quant au territoire de la Grèce, il est nu, aride, inculte ; les rochers y sont tout-à-fait dépouillés de verdure, et d'un aspect sauvage et triste. Nous sommes allés de Navarin à Modon, avant que les troupes françaises occupassent cette forteresse ; il est à présumer que jusque-là ce chemin n'avait porté que des hommes à pied ou à cheval ; mais comme rien n'est impossible aux gens de notre nation, le général français, au moyen de quelques travaux, est parvenu à franchir cet espace sur un petit char-à-bancs d'Allemagne qui, quoique non suspendu et fort bas, serait fracassé à chaque pas, s'il n'était traîné par de vigoureux chevaux d'artillerie. Rien de plus horrible, rien de plus effrayant que ce trajet de deux lieues qui ne peut se faire qu'en risquant cent fois d'avoir le cou rompu, tant les fréquentes montées qu'on y rencontre sont à pic. Gustave, Gustave lui-même, malgré sa hardiesse naturelle, ne pouvait regarder devant ou derrière lui sans frémir. Sans des che-

vaux du train qui sont accoutumés à gravir avec ardeur, et à descendre sans perdre pied, nul doute que nous n'eussions fait quelque culbute, qui peut-être aurait été la dernière.

Modon était occupé par les Turcs avant le combat de Navarin; ainsi on n'y voit rien de remarquable que les restes de la forteresse qui a du être très belle. Nous y avons vu pourtant aussi une majestueuse colonne antique. Pour ce qui est de Navarin, on y bâtit tous les jours, c'est à dire dans la nouvelle ville de ce nom; car l'ancienne a été totalement détruite par les canons des puissances; il n'y reste plus que des ruines et la citadelle que l'on a réparée pour y mettre nos troupes.

Depuis Navarin jusqu'à Nauplie, la tempête, les bourrasques et les coups de vent ne nous ont permis, le plus souvent, que d'avoir peur; de sorte que notre curiosité était, pour ainsi dire à zéro. Pourtant, nous nous sommes hasardés quelquefois à monter sur le pont du vaisseau, lorsque nous savions que nous allions avoir en vue quelque île célèbre, mais toujours des vilains rochers nus, quelques bicoques et rien de plus.

A présent que nous sommes remis de nos fatigues, nous ne sortons pas des visites, des dîners et des soirées. Il nous a fallu accepter des invitations

chez les consuls des diverses nations; nous avons dû aussi rendre toutes les politesses que nous avons reçues.

Quant à notre habitation, elle s'embellit de jour en jour. C'est un Éden, surtout pour ma petite maman et pour moi, qui aimons la vie champêtre et le calme de la solitude. De notre terrasse, nous découvrons plusieurs jolis villages que nous nous proposons de visiter quelque jour. Nous apercevons aussi la ville turque bâtie en amphithéâtre; elle est d'un aspect très agréable, à cause des cyprès qui la traversent et qui ornent les cimetières ottomans. On découvre aussi le Mélèse; nous avons sous les yeux des bois d'orangers qui embaument ces parages de leurs parfums, et y attirent les promeneurs. Nous sentons bien tout notre bonheur d'être ainsi logés du côté des jardins : d'abord, parce que nous y respirons un air pur; ensuite, parce que nous nous trouvons moins exposés aux incendies qui sont très fréquents dans ce pays.

Nous avons déjà assisté après des invitations réitérées, à plusieurs réunions grecques; mais, ce qui vous étonnera sans doute autant que cela nous a étonnés nous mêmes, c'est que nous avons rencontré bien peu de ces belles figures que vous croyez sans doute qu'on doivent trouver ici très fré-

quemment. Cependant le costume des femmes grecques a quelque chose d'original et de piquant, surtout leur coiffure qui se compose d'une grande quantité de perles et de brillants. Quant aux formes, nous ne leur trouvons rien que de bien classique : des pieds courts, de grosses mains, la taille épaisse, la démarche lourde; rien de cela ne saurait paraître gracieux à des regards parisiens. Que vous en semble, chers bons amis ?

La position diplomatique de notre père nous met dans le cas de voir, à la maison, des gens de toutes les nations, Grecs, Arméniens, Juifs, Arabes, Turcs; c'est le costume de ces derniers qui est véritablement le plus riche et le mieux porté (je parle des Turcs riches). Quant à leurs femmes, je ne puis rien vous dire d'elles; elles ne sortent que très rarement. Nous en avons pourtant rencontré quelques-unes dans les bazars (on appelle ainsi les marchés publics de l'Orient); mais outre que ces femmes étaient de la condition la plus vulgaire, elles avaient le visage caché par une sorte de masque en crêpe noir, maintenu par un fil de laiton, et qui ressemble assez à la visière d'un casque chevaleresque. Ces jours prochains, j'espère avoir la faveur d'être admise avec maman, dans l'intérieur d'une salle de femmes turques qui appartiennent à un ami de

notre père ; alors j'aurai une idée de leurs traits, de leur habillement et de leurs manières. Je compte vous parler, par la suite, de cette entrevue, si elle offre quelque chose de piquant.

Mais je suis obligé de vous quitter, chers bons amis ; madame la duchesse d'Autriche vient d'arriver chez nous avec ses enfants pour nous faire visite, il faut que j'aille faire les honneurs de notre maison, du moins en ce qui me concerne. Je reprendrai incessamment le fil de notre causerie, plus encore, je vous en assure, pour mon propre plaisir que pour votre instruction.

Smyrne, le 20 août 183...

Mes bons amis, depuis plusieurs jours, il fait ici une chaleur accablante telle que l'on n'en éprouve jamais en Europe ; de plus, nous sommes assaillis jour et nuit par des nuées de moustiques, insectes volants, qui, quoique très petits, font des piqûres extrêmement douloureuses. Nous en sommes surtout incommodés la nuit. Chacun de nos lits est entouré d'un filet de gaze, que l'on nomme *moustiquière* à cause de son usage. Si on baisse la moustiquière, on étouffe ; si on la lève pour respirer un moment, on est aussitôt dévoré par les insectes.

C'est pourquoi dans ce moment nous sommes obligés de faire, pour ainsi dire, de la nuit le jour, et du jour la nuit.

Nous commençons tous à baragouiner un peu le grec, ce qui rend le service de la maison beaucoup plus facile. En outre, la providence a envoyé à maman pour femme de chambre, une française qui coud fort bien, qui parle parfaitement le français, l'italien et le grec, ayant appris ces divers langues dans les pays mêmes où on les parle.

Je puis à présent vous entretenir plus au long de la ville que nous habitons, j'ai vu par mes yeux beaucoup d'objets dont je ne pouvais jusqu'ici vous parler que très vaguement, puisque je ne les avais pas vus; j'ai examiné, j'ai questionné, enfin tout ce qui va suivre, je vous prie de le regarder moins comme le résultat de mes observations, que comme celui de mes entretiens avec mon père et ma mère, avec mes frères et sœurs, avec de savants étrangers qui ont bien voulu lier conversation avec nous.

On a quelquefois surnommé Smyrne le *Petit Paris* de l'Orient; mais les voyageurs véridiques font justice de cette exagération de voyageurs mensongers. Beaucoup de rues de cette ville n'ont jamais été pavées, et celles qui l'ont été sont si mal entretenues, qu'on a de la peine à y marcher; une

voiture traverserait plutôt le lit d'un torrent que la plus belle rue de la cité ; aussi n'est-ce que bien rarement que l'on a vu des voitures à Smyrne. De tous côtés on rencontre des excavations que personne ne songe à fermer, et qui, devenant des cloaques, laissent échapper des exhalaisons infectes. Dans beaucoup de rues on voit un ruisseau fangeux, ou plutôt un égout découvert avec un trottoir de chaque côté. Les chameaux, les chevaux et les ânes, qui font le transport, passent dans le ruisseau ; il arrive souvent qu'un chameau, chargé de ses deux ballots on de quelque pièce de bois de construction, barre à lui seul tout l'espace de la rue. A l'approche de ces animaux il faut fuir et se mettre à l'écart. Ajoutez à cela qu'on étouffe de chaleur dans les rues populeuses et que l'air y est partout corrompu et fétide. Aussi l'un de nos plus célèbres voyageurs modernes dit-il « qu'il ne connaît guère que la peste qui puisse se trouver à l'aise et circuler librement dans cette ville tant vantée. »

Dans la partie qu'on appelle la Ville-Basse règne l'activité commerciale ; les boutiques y sont presque les unes sur les autres, tant elles y abondent. Un enfoncement dans un mur, un banc de pierre ou de bois, avec un espace de trois ou quatre pieds

tout au plus, en voilà assez pour contenir un Turc, un Grec ou un Juif avec ses marchandises. La ville a plusieurs bazars très renommés et très fréquentés, ainsi que plusieurs khans, vastes bâtiments construits en pierre, où logent les caravanes, et qui servent d'entrepôt aux marchandises.

Les différents peuples qui habitent Smyrne conservent la diversité de leurs religions, de leurs langages, de leurs costumes, de leurs mœurs, de leurs cérémonies et de leur calendrier. Les boutiques des Turcs sont fermées le vendredi, celle des Juifs le samedi, celles des Grecs, des Arméniens et des Francs le dimanche. Les différences sont plus sensibles encore entre les femmes que parmi les hommes; les unes vivent dans une retraite absolue, les autres jouissent de toute la liberté européenne. Les femmes grecques montrent une grande affectation à se faire voir ; les plus réservées croiraient avoir perdu leur journée si elles n'avaient passé plusieurs heures, revêtues de leurs plus beaux atours, et assises devant une fenêtre ou dans un balcon, de manière à voir les passants et à en être vues. Immobiles et silencieuses, elles restent là comme des portraits dans leurs cadres ; et, lorsqu'on parcourt certaines rues, telles que la rue *des Roses*, on croirait traverser une galerie de ta-

bleaux. Ces fenêtres ou balcons, auxquel se placent les dames de Smyrne, sont construits tout exprès.

Les Francs jouissent d'une grande liberté à Smyrne; ils y gardent leurs usages, leurs modes et leurs plaisirs. On parle littérature et politique au café et au cabinet de lecture. Les différents cultes s'exercent publiquement; Grecs, Arméniens, Juifs, ont leurs églises ou leurs synagogues; toutes ces sectes se détestent cordialement; la haine est surtout mortelle entre les Grecs et les Turcs depuis le sang versé dans les dernières guerres.

Il y a ici quelque chose qui nous fait bien peur, c'est la police. Figurez-vous une bande de cent cinquante ou deux cents hommes, venus de tous les pays, armés de piques, de pistolets, de fusils, diversement vêtus, assemblés confusément, et courant plutôt qu'ils ne marchent. On les prendrait moins pour les défenseurs des lois que pour des coupe-jarrets.

D'après ce que j'ai entendu dire, je ne conseillerais guère aux voyageurs qui ne sont pas opulents, de faire beaucoup de visites à nos riches musulmans. Ces visites sont fort onéreuses à ceux qui les font, et ne leur apprennent que bien peu de

choses. Lorsque vous entrez dans une maison riche, il faut traverser une haie d'esclaves et de valets; lorsque vous sortez, il faut payer celui qui vous a donné la pipe, celui qui vous a servi le café et le sorbet, celui qui vous a présenté la serviette, enfin tous ceux qui étaient présents pendant votre visite. Ainsi, le plaisir de voir un Osmandi couché sur son divan, entouré de ses esclaves, coûte quelquefois et presque toujours beaucoup plus qu'il ne vaut.

Vous avez lu l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, n'est-ce pas, mes bons amis, du moins dans la belle traduction française de Lebrun ? Les environs de Smyrne brillent de tout le charme des souvenirs de ces deux poëmes : ici l'on voit les bains de Diane, où le grand poëte auquel Smyrne revendique l'honneur d'avoir donné le jour composa, dit-on, et chanta lui-même un hymne à la Déesse, plus loin est une grotte où il venait chercher des inspirations ; à peu de distance de la ville est un joli village turc nommé Bournabat, où beaucoup d'habitants de Smyrne vont chercher un refuge contre les chaleurs de l'été. A Koukoudjia, on trouve une colonie exclusivement grecque, toute empreinte de la physionomie des mœurs antiques, et conservant, dans son isolement presque sauvage, ses coutumes et son caractère primitifs.

Oh ! mes bons amis, combien je voudrais que vous fussiez encore à Paris en ce moment, ou du moins fixées quelque part ! comme je me ferais une fête de vous envoyer une bonne provision de nos raisins secs ! car nous en avons de superbes dans ce pays-ci, ainsi que des figues tout-à-fait succulentes.

J'ai appris ces jours derniers quelque chose qui m'a fait presque autant d'effet que l'appréhension de la mer : on dit que cette ville, si admirablement située au fond d'une grande baie sur l'Archipel, est fort sujette aux tremblements de terre, qui l'ont ruinée jusqu'à huit fois. En l'année 1778, elle fut entièrement détruite ; tous les magasins européens furent perdus. Elle a été rebâtie telle que nous la voyons aujourd'hui. De pareils antécédents n'ont rien qui puissent me rassurer ; et, je ne vous le cache pas, mes bons amis, si j'en étais la maîtresse, j'aurais bientôt changé de résidence. Mon père, ma mère, mes sœurs, mes frères sont si heureusement constitués à cet égard, qu'ils n'y pensent même pas ; mais je ne suis pas de même, et le moindre coup de canon qui se tire pour l'entrée d'un vaisseau dans le port me fait tressaillir, par la crainte où je suis toujours de me voir d'un moment à l'autre, engloutie vivante dans les entrailles de la terre.

Mais voici Gustave qui arrive en toute hâte du port, et qui m'apprend qu'un bâtiment est prêt à mettre à la voile pour l'Europe. Comme je ne veux pas laisser perdre cette occasion de vous donner de nos nouvelles, je termine ici ma longue causerie, en y ajoutant que je vous embrasse de tout mon cœur et au nom de toute notre famille, qui se repose sur moi du soin de correspondre avec vous. Adieu! il faut que je fasse mon petit paquet, car les moments sont précieux; et je serais désolée que le bâtiment partît sans emporter mes lettres. Adieu!



LETTRE VIII.

AMÉDÉE ET PAULINE A GEORGE ET A LUCIE

Sienne. — Le lac de Trasimène. — Rome; le Panthéon et le Colisée. — Le Forum. — Ruines antiques. — Le Capitole. — Incendie. — Tableaux.

Rome, 15 juillet 183...

Nous sommes à Rome, chers bons amis, à Rome, la capitale du monde catholique, comme aussi celle

des beaux-arts, par les nombreux chefs-d'œuvre en tous genres qu'elle renferme dans son sein !

La route de Florence à Rome est bien différente de celle de Livourne à Florence, dont nous ne vous avons pas encore parlé. Après qu'on a quitté Livourne, on suit un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et l'on arrive à Pise sur les bords de l'Arno. En remontant le cours de cette rivière, on coupe une vaste plaine parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver ni les ardeurs de l'été. On rencontre à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des figures belles de bonheur et de santé. On arrive ainsi à la plaine de Florence, qui est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers, au milieu de laquelle est assise la capitale de la Toscane. Dans le printemps, Florence est pour ainsi dire au sein d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'éloigne de Florence, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes sont rares, les femmes laides, les troupeaux maigres; toute la nature enfin dégénère. En avançant dans la Toscane, nous avons traversé la ville de Sienne, célèbre par son univer-

sité et par son ancienneté. Elle est située sur une colline, et son territoire est fertile. On y voit des églises très-belles, surtout la cathédrale, qui est revêtue de marbre en dedans et en dehors, et qui offre aux regards du voyageur le groupe des trois Grâces, placé au milieu de la sacristie, ce qui nous a paru d'une grave inconvenance.

Mais quand on a quitté Sienne, adieu la culture, adieu les troupeaux mugissants et bêlants, adieu les habitations et les hommes. Il faut gravir de monts en monts, de rochers en rochers jusqu'au sommet escarpé de Redico-Fani, et l'on sort de ce triste désert pour entrer de nouveau dans des vallons couverts de verdure. Puis, nous avons salué le célèbre lac de Trasimène et gagné la ville de Viterbe, ville fondée par Didier, roi des Lombards, et qui est très-riche en palais, en églises et en fontaines. Enfin nous sommes allés coucher à Rome, où nous sommes installés depuis huit jours.

N'attendez pas de nous, chers bons amis, des réflexions à perte de vue sur ce qu'était Rome antique et sur ce qu'est Rome moderne; ces rapprochements, qui peuvent être d'ailleurs très-curieux sont hors de notre portée. Nous nous en tiendrons donc à tout ce qui pourra frapper nos sens et appeler notre attention.

Et d'abord, il faut vous parler du Panthéon et du Colisée, qui sont les deux principaux restes de l'antiquité que l'on admire à Rome. Quoique mutilés et dégradés, ces deux monuments ont encore quelque chose de vivant, et qui donne une haute idée de l'ancien caractère romain. Le Panthéon avait été consacré par Agrippa à tous les dieux, comme le Panthéon de Paris (*), qui en est une imitation, a été dédié aux grands hommes. Ce temple a conservé sa voûte, son péristyle et ses colonnes. Quel péristyle magnifique! La vue se trouve arrêtée d'abord par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument. Ces colonnes sont du travail le plus exquis, et l'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs. Cette sombre couleur du temps, déposée sur cet édifice par vingt siècles, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brillait autrefois.

Le dessin du Panthéon est simple et grand; sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Ce temple qui, dans l'antiquité de Rome, avait été dédié à

(*) Ce temple avait été placé, lors de sa fondation, sous l'invocation de sainte Geneviève. Les révolutions ont changé cette destination primitive.

tous les dieux, s'est ouvert dans ces temps modernes pour recevoir le dieu de la peinture : Raphaël y fut inhumé à l'âge de trente-sept ans, et Carle Maratte, célèbre artiste, lui fit ériger un tombeau.

Passons à présent au Colisée, qui est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars. Pour y arriver, on passe sous l'arc de triomphe que Trajan érigea en l'honneur de Titus, de cet empereur qui disait qu'il avait perdu sa journée quand elle ne lui avait pas fourni l'occasion de faire quelques heureux. En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, et à gauche le Colisée.

Rien de plus imposant, de plus majestueux que le Colisée : son enceinte immense, la multitude de pierres qui le composent, cette réunion de colonnes de tous les ordres qui s'élèvent les unes après les autres circulairement pour soutenir trois rangs de portiques ; en un mot, cet édifice prodigieux étonne l'imagination, quoiqu'il n'y en ait aujourd'hui que la moitié qui soit restée debout.

Ce superbe monument avait été dans l'origine spécialement destiné à la représentation de chasses aux bêtes, de combats ou gladiateurs et de naumachies. Les anciens Romains donnaient le nom de *naumachies* aux spectacles représentant

des batailles navales. Le Colisée devint ensuite une fortification importante qui contenait la ville, puis succcessivement un hôpital pour les pestiférés, un asile pour les voleurs, un atelier de faux monnayeurs, un théâtre de combats de chevaliers se battant pour leurs dames, une carrière de pierres à construction, un lieu sacré où l'on fonda des chapelles, où l'on donna des missions. Enfin, plusieurs papes, notamment Clément X, ont appelé la vénération des fidèles sur cette arène arrosée du sang de tant de martyrs, et Pie VII y fit exécuter d'innombrables travaux de réparation.

Cet immense amphithéâtre avait été construit par l'empereur Vespasien, qui ne fit en cela qu'exécuter le projet conçu par Auguste. Il fut achevé et dédié par Titus, fils de Vespasien, l'an 80 de l'ère chrétienne. On raconte que le nom de *Colisée* vient du célèbre colosse de Néron, qui fut transporté près de l'amphithéâtre. D'ailleurs, d'après ce que vous venez de lire, vous devez bien penser que cet édifice est plus que colossal par lui-même. Il a seize cent dix pieds romains de tour, et le pied romain est d'un peu plus de onze pouces de France. Sa hauteur est de cent cinquante-trois pieds, et sa magnificence surpassait, dit-on, en plusieurs parties, celle des pyramides d'Égypte, du temple

d'Éphèse et des autres merveilles du monde. On prétend que douze mille Juifs, conduits en esclavage à Rome après la prise et la ruine de Jérusalem, furent employés à cette construction pendant plusieurs années, sans interruption. Il paraît que c'était un ancien usage des vainqueurs à l'égard des vaincus, de les faire travailler comme des bêtes de somme à l'érection de leurs monuments. Entre nous soit dit, cette coutume, loin d'être humaine et généreuse, était au contraire bien barbare.

Des restes du Colisée nous allons vous conduire aux ruines du Forum, célèbre place publique où jadis s'assemblait le peuple romain, et où se traitaient les plus importantes affaires de la république. En commençant par la gauche, on distingue l'arc de Septime-Sévère, le temple d'Antonin et Faustine, le temple de la Paix, que divers auteurs veulent appeler la Basilique de Constantin; le temple de Rémus, celui de Vénus, la colonne de Phocas, le temple de Castor et Pollux, celui de Jupiter-Tonnant, celui de la Concorde ou de Junon-Moneta, et des débris du palais des Césars.

Tous ces monuments que je viens de vous énumérer ne sont plus que des décombres aujourd'hui. On ne voit de toutes parts que débris de chapiteaux, d'entablements, de pilastres, qui, la plupart, ont

perdu leur forme et leurs noms. Il ne reste plus debout que six colonnes du temple de la Concorde, trois du temple de Jupiter-Tonnant. La colonne de Phocas s'élève isolée au milieu de l'étendue. L'arc de Septime-Sévère est beaucoup mieux conservé que les autres édifices qui l'avoisinent.

Nous venons de visiter aussi ce fameux Capitole où Jupiter avait son temple, et où siégeait le sénat romain ; cet édifice où les plus grands hommes de la république respiraient après leur mort dans les statues qui semblaient encore régner sur l'univers. Maintenant ce lieu a perdu aussi ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples. Ce qui en reste et ce qui l'entoure marque bien le néant des grandeurs de ce monde. La roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les criminels, est plus des trois quarts enterrée.

Heureusement que tout auprès des vestiges du Capitole on trouve un musée où, par les soins de quelques souverains pontifes, amis des arts, on a recueilli un assez grand nombre de ces précieux débris. Cette espèce de culte console un peu des ravages qui ont détruit tant de grands monuments.

Nous voudrions, chers bons amis, pouvoir vous offrir une relation plus méthodique et par conséquent plus instructive ; mais nos courses ne nous

laissent guère le loisir de préparer avec soin les matériaux qu'elles nous fournissent en grand nombre. Tout ce que nous pouvons faire est de noter en rentrant tout ce qui a frappé nos regards, les souvenirs que nous avons recueillis, et les réflexions que nous avons entendues. Tout cela forme un ensemble un peu décousu ; mais peut-être qu'en le lisant avec attention, on pourra en retirer quelque chose de bon.

Comme on nous a fait espérer qu'un courrier pourrait partir dans la journée pour vos contrées glacées du Nord, nous nous hâtons de terminer cette lettre, en vous priant de compter toujours sur notre amitié, et de nous conserver la vôtre. Nous vous embrassons bien affectueusement.

Rome, 16 juillet.

Le courrier n'est pas encore parti, chers bons amis, il ne partira même que demain, aussi voulons-nous profiter de ce délai pour ajouter à notre envoi quelques détails qui pourront vous intéresser par contre-coup.

Hier, mes bons amis, le feu prit, pendant la nuit, dans la place Saint-Pierre, à côté du Vatican. Mais rassurez-vous, de grâce, il ne nous est arrivé

aucun mal, comme vous le verrez bientôt. L'incendie commença à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà ordinairement. Jamais incendie ne fut plus furieux : il menaçait de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout-à-coup. La nuit la plus sombre semblait rendre cet incendie encore plus effrayant.

Nous avions passé la soirée dans les environs du Vatican, et revenions en famille à l'hôtel que nous habitons. En entrant sur la place Saint-Pierre, nous apercevons des flammes qui, s'élançant des toits d'une pauvre maison qu'elles avaient déjà dévorée, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

Dans le même moment, il passa à vingt pas de nous un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules; à la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait la route sous ces pas, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, nous vîmes qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait avec une stupeur confiante. Cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regardait ; une femme vieille, presque nue, l'air indifférent, em-

portant les vêtements d'un vieillard, marchait derrière.

Nous les suivions d'un œil attendri, lorsque nous vîmes, à peu de distance, un autre jeune homme, qui, tout nu, pressé par la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Un autre spectacle vint nous affecter d'une manière encore plus poignante : c'était une mère qui, du haut d'une terrasse, tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union. Elle s'avançait, elle se penchait encore ; l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres ; mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant, endormi dans son berceau, nous faisait trembler pour ses jours.

Cependant nous avions traversé la place, nous rencontrons se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elles deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuse. Le plus petit de ses enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait

et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son tendre corps de ses bras et de ses mains. Malheureuse mère ! il lui manquait sûrement un enfant : elle en tenait deux par la main et elle pleurait.

Néanmoins, vieillards, enfants, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelait; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. Nous avons vus passer à côté de nous, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie, cette jeune fille était de la plus grande beauté. Mais, dans toute cette scène d'horreur, ce qui nous causait le plus d'effroi, c'était dans les intervalles où le vent se taisait, le silence : alors on entendait de toutes par des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévorait, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulaient. et les cris déchirants des mères.

Soudain à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife. La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant elle

tombe à genoux ; le pontife est environné dans les airs de vingt mille cris suppliant. Il lève les yeux au ciel, et prie... Le peuple baisse les yeux vers la terre, et il prie... Comment vous exprimer tout l'effet de ce spectacle attendrissant et solennel ?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les disposait comme pour prier. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife les mains les plus suppliantes ; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait. Son enfant, en effet, jouait dans ses bras.

Cependant le pontife a prié ; il se lève. Le peuple dans une attention inexprimable, le regardait. Alors, d'une voix pleine d'espérance et le front calme, il répand sa bénédiction sur la foule prosternée. Soudain, par une faveur toute céleste, la bénédiction était à peine achevé, que la flamme, étouffée par la fumée, s'affaissa s'éteignit et rendit à la nuit toutes ses ténèbres.

Le tableau qui vient d'être mis sous vos yeux est bien effrayant, chers bons amis ; vous frémissez

sans doute!... Mais rassurez-vous, de grâce; ce n'est fort heureusement qu'un tableau admirable dù à l'inimitable Raphaël, et que l'on voit au Vatican. Ce tableau représente l'*incendie del Borgo*; et le stratagème que nous avons employé pour vous en donner la description ne nous appartient pas, comme vous devez bien le penser: nous l'avons emprunté à un célèbre voyageur qui a laissé une foule de traits charmants dans ses lettres sur l'Italie.

La première fois que nous vous écrirons, chers bons amis, nous vous enverrons d'abondants détails sur les monuments et sur les usages particuliers à ce pays. La matière ne nous manquera pas. Nous ferons de notre mieux pour l'élaborer au gré de vos souhaits. Adieu!

LETTRE IX.

GEORGE ET LUCIE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

Autriche. — Vienne, la tour de Saint-Étienne; promenades du Prater. — Tableau de mœurs. — Éloge de la bonhomie des Autrichiens.

Vienne en Autriche, septembre 183...

Chers bons amis, votre dernière lettre, adressée à Berlin, ne nous est parvenue qu'hier. Elle nous a procuré le plus grand plaisir, tant à cause des nouvelles satisfaisantes qu'elle nous donne sur vos santés, que des détails si intéressants que vous nous transmettez sur la ville de Smyrne.

Nous allons faire de notre mieux pour vous rendre la pareille, avec cette différence que les couleurs qui sont à notre disposition sont bien tristes, bien pâles, bien monotones en comparaison de celles qui viennent tout naturellement se placer sous vos pinceaux.

Nous sommes à présent à Vienne, capitale de

l'Autriche et de l'Allemagne méridionale. Cette contrée, tempérée sous tous les rapports, se maintient dans un état de bien-être stationnaire et monotone qui ressemble un peu, dit-on, à la situation de la Chine ; ou l'on ne change, où l'on ne perfectionne rien. Les usages de ce pays vous paraîtront pourtant choses nouvelles malgré leur ancienneté. Il n'y a d'émulation dans aucune carrière : on se fait presque un scrupule, en Autriche, de favoriser les hommes supérieurs. Notre père, qui, comme vous le savez, aime à nous rendre compte de tout nous a fait sentir que l'absence d'émulation a un avantage, c'est qu'elle apaise la vanité.

Vienne est situé dans une plaine, au milieu de plusieurs collines pittoresques. Le Danube, qui la traverse et l'entoure, se partage en diverses branches qui forment des îles fort agréables ; mais le fleuve lui-même perd sa dignité dans tous ces détours, et il ne produit pas l'impression que semble promettre son antique renommé. Vienne est une vieille ville assez petite, mais environné de faubourgs très spacieux. On prétend que la ville, renfermée dans des fortifications, n'est pas plus grande aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de Richard Cœur-de-Lion. Les rues y sont étroites ; on assure qu'elles sont à peu près dans le même genre en Italie :

nous le demanderons à nos amis Pauline et Amédée, qui se trouvent en position d'en juger par leurs yeux. On dit aussi que les palais de Vienne sont dans le goût de ceux de Florence; enfin que rien n'y ressemble au reste de l'Allemagne, si ce n'est quelques édifices gothiques qui rappellent le moyen-âge.

Le premier de ces édifices est la tour de Saint-Etienne; elle s'élève au-dessus de toutes les églises de Vienne et domine majestueusement la bonne et paisible capitale de l'empire d'Autriche. Il fallut deux siècles, dit-on, pour achever cette tour commencée en 1100; toute l'histoire de ce pays s'y rattache de quelque manière. Le tombeau du prince Eugène, célèbre général de l'illustre maison de Savoie, qui fit amèrement repentir Louis XIV de l'avoir dédaigné, est le seul qui, depuis longtemps, ait été placé dans cette église. Comme nous nous approchions de ce monument funèbre, nous vîmes attaché à l'une des colonnes qui l'entourent un petit papier sur lequel il était écrit *qu'une jeune femme demandait qu'on priât pour elle pendant sa maladie*. Le nom de cette jeune femme n'était point indiqué; c'était un être malheureux qui s'adressait à des êtres inconnus, non pour des secours, mais pour des prières. On devrait imiter partout l'usage

pieux des catholiques de ce pays, celui de laisser les églises toujours ouvertes. C'est une si grande consolation pour les infortunés que celle de pouvoir prier en silence, et il y a tant de moments où ils en ont besoin !

Le *Prater* est une promenade qui doit avoir bien du charme pour les habitants de Vienne. On nous a assurés que l'on ne trouve nulle part, si près d'une capitale, une promenade qui puisse faire jouir ainsi des beautés d'une nature toute à la fois agreste et soignée. Une forêt majestueuse se prolonge jusqu'aux bords du Danube; l'on voit de loin des troupeaux de cerfs traverser la prairie : ils reviennent chaque matin ; ils s'enfuient chaque soir, quand l'affluence des promeneurs trouble leur solitude. Le spectacle qui n'a lieu à Paris que trois jours de l'année, pendant la semaine sainte, sur la route de Longchamps, se renouvelle constamment à Vienne, dans la belle saison. C'est une coutume italienne que cette promenade de tous les jours à la même heure. Une telle régularité serait impossible dans un pays où les plaisirs sont aussi variés qu'à Paris; mais les Autrichiens de Vienne pourraient difficilement s'en déshabituer, et d'ailleurs à quoi bon ?

Plusieurs fois nous avons assisté aux prome-

nades du Prater. Il faut convenir que c'est un charmant coup d'œil que toute cette nation citadine réunie sous l'ombrage d'arbres magnifiques, et sur les gazons dont le Danube entretient la verdure. La haute société en voiture, et le peuple à pied, se rassemblent là chaque soir.

Chose surprenante pour nous autres Français : on porte ici dans les plaisirs et dans la dissipation, la même exactitude que dans les affaires. Il nous est arrivé d'entrer avec papa et maman dans une des redoutes, où il y a des bals pour les bourgeois, les jours de fête. On y voit des hommes et des femmes exécuter gravement, l'un vis-à-vis de l'autre, le pas d'un menuet, dont ils se sont imposé l'amusement. La foule sépare souvent le couple dansant, et cependant il continue comme s'il dansait pour l'acquit de sa conscience : chacun des deux va tout seul à droite et à gauche, en avant, en arrière, sans s'embarrasser de l'autre qui figure aussi scrupuleusement de son côté ; seulement de temps en temps ils poussent un petit cri de joie, et rentrent tout de suite après dans le sérieux de leur plaisir. Tout cela semble bien étrange à des Parisiens ; mais tout cela est comme nous vous l'écrivons.

Cette promenade du *Prater* donne une haute

idée de l'aisance et de la prospérité du peuple de Vienne. Cette ville passe pour consommer en nourriture plus que toute autre ville d'une population égale, et ce genre de supériorité, un peu vulgaire, ne lui est pas contesté. On y voit des familles entières de bourgeois et d'artisans qui partent, à cinq heures du soir, pour aller au Prater faire un goûter champêtre aussi substantiel que le dîner d'un autre pays, et l'argent qu'ils peuvent dépenser là prouve assez combien ils sont laborieux et doucement gouvernés. Le soir des milliers d'hommes reviennent tenant par la main leurs femmes et leurs enfants; aucun désordre, aucune querelle ne trouble cette multitude, dont on entend à peine les voix, tant sa joie est silencieuse!

Les grands seigneurs se promènent avec des chevaux et des voitures magnifiques et de très bon goût; tout leur amusement consiste à reconnaître dans une allée du Prater ceux qu'ils viennent de quitter dans un salon. Du reste, il est digne de remarque que ces grands seigneurs de Vienne, les plus riches de l'Europe; n'abusent d'aucun de leurs avantages; ils laissent de pauvre fiacres arrêter leurs brillants équipages. L'empereur lui-même et les archiducs, ses frères, se rangent tranquillement aussi à la file, et veulent être considérés,

dans leurs amusements, comme de simples particulier; ils n'usent de leurs droits que lorsqu'ils remplissent leurs devoirs. On aperçoit souvent, au milieu de toute cette foule, des costumes orientaux, hongrois et polonais, qui réveillent l'imagination; et, de distance en distance, une musique harmonieuse donne à ce rassemblement l'air d'une fête paisible. Jamais on ne rencontre un mendiant au milieu de cette réunion; on n'en voit point à Vienne, et cela fait plaisir à penser. Il paraît que les établissements de charité y sont administrés avec beaucoup d'ordre et de libéralité; la bienfaisance particulière et publique est dirigée avec un grand esprit de justice; et le peuple, d'ailleurs généralement plus industrieux et plus intelligent pour le commerce que dans les autres parties de l'Allemagne, conduit assez bien sa propre existence.

On nous a assurés qu'il y a très peu d'exemples, en Autriche, de crimes qui méritent la mort; tout enfin, dans ce pays, porte l'empreinte d'un gouvernement paternel, sage et religieux.

Nous allons terminer, chers bons amis, notre bavardage sur la ville de Vienne, qui est, à certains égards, l'image de toute l'Autriche. Ne vous effrayez donc pas. Nous aimons à penser toutefois

que ce bavardage ne vous sera ni indifférent, ni inutile sous le rapport de l'instruction. C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de le compléter aujourd'hui; car nous allons nous remettre en route très prochainement, et peut-être ne pourrons-nous de longtemps reprendre la plume pour vous écrire.

Il faut donc que nous vous fassions connaître Vienne autant qu'il sera en nous. Cette ville compte une population de 270, 000 habitants. Sa beauté et sa grandeur, comme vous avez pu le remarquer, ne consistent que dans ses faubourgs, qui sont au nombre de trente-deux. Le palais impérial n'a rien que de simple et de fort commun : c'est une masse informe bâtie à trois époques différentes; mais il renferme le trésor de l'empereur, le cabinet des antiquités, celui d'histoire naturelle et des médailles. Il y a à Vienne de fort belles manufactures impériales, soit pour les glaces, soit pour les porcelaines. Cette ville possède aussi une université, elle est le siège d'un archevêché qui date de plus d'un siècle. Voilà pour Vienne. Nous allons maintenant vous esquisser rapidement quelques-uns des usages de la société de ce pays.

En Orient, où vous êtes actuellement, quand on n'a rien à se dire, on fume ensemble du tabac

de rose, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié. Mais il n'en est pas de même dans notre Occident. On veut absolument se parler, se communiquer ses impressions, se faire plaisir réciproquement et avec rapidité; en un mot, on aime la conversation. Les Allemands paraissent goûter aussi cette jouissance de la société, quoique ce qu'on appelle le talent de la conversation ne soit pas dans le genre de leur esprit flegmatique et sérieux. De plus, l'étiquette et le cérémonial empesé, qui sont encore en vigueur dans toute l'Allemagne, s'opposent à l'aisance et à la familiarité de la conversation : le titre le plus mince et pourtant le plus long à prononcer y est donné et répété vingt fois dans le même repas; il faut offrir de tous les mets, de tous les vins avec un soin, avec une insistance qui est fatigante pour les étrangers. Il y a cependant de la bonhomie au fond de tous ces usages.

Vous devez bien penser d'ailleurs, chers bons amis, que nous ne sommes pas fort à l'aise dans les réunions allemandes où nous allons avec nos parents. A peine si nous savons baragouiner quelques mots allemands pour les choses les plus essentielles. Cette langue est bien difficile à apprendre

à cause de la prononciation, qui n'a aucune analogie avec la nôtre, et de la singularité de ses caractères gothiques.

Au surplus, la politesse allemande est plus cordiale, mais moins nuancé que la politesse française. On a ici en général, plus d'égards, plus de ménagements, plus de précautions qu'en France. Il est bien entendu que, quand nous nous permettons de porter de tels jugements sur de semblables matières, nous ne sommes absolument que les échos de juges plus habiles que nous. Il y a de la simplicité, de la politesse et surtout de la loyauté dans la bonne compagnie de Vienne. On y est fidèle à des invitations de dîner et de souper, comme on le serait à des engagements essentiels; et les faux airs qui font consister l'élégance dans le mépris des égards n'y sont pas introduits.

Il résulte de tout cela beaucoup d'uniformité, sans doute; ce serait presque dire l'ennui pour un grand nombre de nos Français et Françaises. Toute la bonne compagnie se transporte en masse d'un salon à l'autre trois ou quatre fois par semaine. On perd un certain temps pour la toilette nécessaire dans ces sortes de réunions; on en perd dans la rue, on en perd dans les escaliers en attendant que le tour de sa voiture arrive, on en perd en restant

trois heures à table ; et l'on assure que, dans ces
assemblés nombreuses, il est impossible de rien
entendre qui sorte du cercle des phrases convenues.
Cette monotonie ne saurait être du goût des per-
sonnes qui aiment la variété et le changement;
mais aussi on sait beaucoup mieux à quoi s'en tenir
qu'avec l'étourderie et la pétulance des Français.

Au reste, dans peu, nous devons quitter ces bons
Allemands si loyaux, si honnêtes, si bons. Nous
ne savons pas encore quelle route nous devons
suivre : c'est le secret de notre papa, ou du moins
c'est le secret de sa mission. Toujours est-il cer-
tain que nous allons continuer à voyager dans le
Nord; toujours est-il encore plus certain que nous
penserons beaucoup à vous, et qu'il ne nous sera
pas aussi facile de correspondre avec vous de bien
longtemps. Mais vous n'y perdrez pas, chers bons
amis, nous tiendrons note de tout ce qui en vaudra
la peine; et quand nous serons à même de vous faire
parvenir notre paquet de correspondance, il vous
sera facile de voir que la négligence n'aura eu aucune
part au retard de nos lettres. Adieu.

LETTRE X.

GUSTAVE ET CÉCILE A AMÉDÉE ET A PAULINE.

Intérieur d'un harem turc. — Mœurs patriarcales de l'Orient. — Costumes des dames turques. — Le village des grenadiers. — Le pont des Caravanes. — L'auteur des *Méditations poétiques*. — Jolies coiffures grecques. — Beautés des femmes de Smyrne.

Smyrne, 2 octobre 183...

Mes bons amis, c'est encore moi, c'est encore votre Cécile qui tiendra la plume aujourd'hui. Il est sans doute plusieurs articles de cette lettre pour lesquels j'ai dû prendre l'avis de Gustave ; mais il en est quelques autres, et ce ne sont ni les moins neufs, ni les moins piquants, que mon jeune frère n'aurait pu développer aussi bien que moi, attendu qu'il ne lui a pas été donné, à lui jeune homme, de voir ce que j'ai vu. Enfin, pour ne pas vous tenir plus longtemps en haleine, je vous dirai que j'ai vu dans la société de ma bonne mère, l'intérieur d'un harem turc.

Figurez-vous, mes bons amis, qu'il y a réellement chez les Turcs, plus de mœurs qu'on ne nous

l'a fait croire. Il ne faut point ajouter foi à la plupart des relations des voyageurs en ce qui concerne les harems des Musulmans. On a jugé de la généralité par une portion très minime de la population turque. Maman, depuis que nous sommes ici, a visité plusieurs harems de Turcs qui, quoique fort riches, n'avaient dans ce lieu que leur femme légitime, que leurs filles, leurs sœurs ou belles-sœurs; car ils vivent généralement d'une manière fort unie entre eux, ce qui tient sans doute à la modération qui distingue particulièrement les hommes de cette nation. Les Turcs modérés! allez-vous dire; ce n'est point sous de telles couleurs qu'on nous les a fait connaître jusqu'ici. Cela est vrai, et nous partagions complètement vos préjugés à cet égard; mais nous avons vu par nos propres yeux, et force nous a bien été de nous rendre à l'évidence.

Bref, ce qu'on appelle harem dans ce pays n'est autre chose que le gynécée des anciens Grecs, l'appartement particulier où les femmes d'une famille passaient leur vie. Si le sultan, les gouverneurs, les pachas ont des sérails, c'est presque uniquement comme attribut de leur élévation. En général, on reconnait que les Turcs ont une constance rare dans leurs affections; ils sont plus aimants qu'on

ne le croit ; ils idolâtrent leurs enfants et s'attachent à celles qui les leur a donnés Quant à leurs esclaves, ils les traitent avec humanité, avec bonté. Aussi les esclaves ne craignent-ils rien tant que d'être affranchis, car alors ils ne sauraient plus que devenir ; au lieu que chez leurs maîtres ; ils sont heureux et traités comme les enfants de la maison.

Les femmes turques habitent toujours le premier étage, et le maître le rez-de-chaussée ; nul autre que celui-ci n'a le droit d'entrer chez elles ; et lorsque d'autres femmes viennent les visiter, il ne peut plus s'y présenter tant qu'elles y sont : ou bien, si quelque motif puissant l'oblige à monter dans son harem, on en prévient les visiteuses, qui se hâtent de se soustraire à sa vue en se retirant dans une autre pièce.

Ces dames sont très occupés de leur toilette ; elles sont constamment ornées de diamants et de perles leur costume varie suivant la province et la saison ; leurs cheveux, qu'elles ont toutes noirs et assez longs, sont divisés en foule de petites tresses qui leur tombent toutes sur le dos, sur les épaules et sur la poitrine. Je ne vous dirai rien de leur robe ouverte devant et sur les côtés, sinon qu'elles trouvent moyen de la relever avec beau-



P. 97.

On nous servit un repas à la turque

coup d'élégance ou de l'attacher gracieusement à leur ceinture. Ces dames passent leur vie à faire ou à recevoir des visites, à prendre des bains, à dormir, à boire du café, à manger, à se laver les mains, et à se promener dans un vaste espace aéré, entouré d'abat-jours, qui se nomme *Cayat*. Lorsque le maitre paraît (ce dont j'ai été témoin extraordinaire) la femme se lève du divan (espèce de canapé), prend la main de son mari, la baise, et reste debout tout le temps qu'il y reste lui-même. Les enfants sont fort respectueux envers leurs parents, et ne restent jamais assis devant eux, à moins d'en avoir reçu la permission.

J'ai passé quatre heures dans le harem dont je viens de vous parler. On nous servit d'abord des confitures, en observant l'étiquette de donner à maman une serviette brodée en or, et à moi une serviette brodée en soie; on en donna une toute blanche à la femme qui nous servait d'interprète puis on nous offrit du café. Nous pûmes ensuite visiter toutes les pièces du harem, qui sont souvent très nombreuses, belles de peintures et de dorures, mais vides de meubles; les seuls que connaissent les Turcs sont des tapis pour s'asseoir et des coussins.

On nous servit un repas à la turque, c'est-à-dire

sur une table ronde, élevée à un pied de terre, autour de laquelle nous étions toutes assises sur des tapis. Le pilau, la patisserie, les rotis, les entrées, tout cela fut dépécé très habilement avec les doigts. J'admirai surtout l'adresse de ces femmes à manger très proprement avec le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, et à s'approprier ce qui leur convient mieux.

Le repas fut fort *honnête*, mais ce qui *troubla la fête*, c'est que, par suite de mon attitude turque, j'avais la crampe et tant soit peu mal au cœur.

Vous devez bien penser que nous ne bûmes point de vin; car, si les musulmans enfreignent quelquefois à cet égard la prescription du Coran, je pense qu'il n'en est pas de même pour les femmes, et qu'elles n'ont jamais bu de vin. Un vase d'eau court à la ronde, et j'ai remarqué qu'elles ne boivent qu'une fois à la fin du repas. Toutes les esclaves, les unes faisant leur service, les autres accroupies sur leurs talons pendant que nous mangions, m'amusaient beaucoup par la vivacité de leurs gestes, si peu en rapport avec l'apathie de leurs maîtresses.

La table fut enlevée en un instant; les femmes de service nous présentèrent à la ronde, en commençant par maman, pour lui faire honneur, l'une

la cuvette, l'autre de l'eau, celle-ci du savon parfumé, celle-là une serviette. Toutes ces dames se lavèrent, non seulement les mains, mais la bouche et les dents, avec beaucoup de soin, mais sans brosse, et c'est peut-être pour cela qu'elles ont toutes des dents magnifiques.

Après un repas, on devient plus familier; aussi fîmes nous échange des objets qui piquaient mutuellement notre curiosité. Ces dames nous passèrent leurs bijoux; nous leur laissâmes toucher nos cheveux; elles voulaient voir comment le peigne pouvait les tenir. Mon voile, mon chapeau, mon sac, mes gants, ma ceinture, passèrent dans toutes les mains, et, à en juger par leur extrême curiosité, je crois facilement que l'examen eût pu aller plus loin, si la recommandation d'être discrètes ne leur avait pas été faite d'avance; car nous avons ouï dire que ce qui les intrigue le plus est l'usage de nos corsets, dont elle ne peuvent comprendre l'utilité.

Voilà, mes bons amis, quant aux harems, tout ce que je puis vous en dire. Usant de notre privilége de Françaises, nous avons vu l'appartement du maître de la maison. Divans, coussins, tapis, coffres très beaux et très forts, dans lesquels sont enfermés leurs objets précieux, précaution qui les met à

même de les sauver en cas d'incendie; voilà tout ce qu'on y voit. J'ai oublié de vous parler aussi des bassins avec jets d'eau ; autour desquels on respire un air un peu plus frais et beaucoup plus agréable. C'est une chose délicieuse à mon gré.

Vous ne serez sans doute pas étonnés, mes chers amis, que nous ne soyons pas encore allés visiter les grottes d'Homère ; c'est à quatre lieues de Smyrne, et, pour voir seulement des pierres, il est inutile de s'exposer à mourir de chaleur. En revanche, nous avons été à Narlikueil, c'est-à-dire au *village des Grenadiers*, comme l'exprime son nom en langue turque. Il y a dans cet endroit des bois de grenadiers qui étaient tout couverts de fleurs quand nous les avons vus. La route qui y conduit est garnie de buissons épais de myrtes, de lauriers-rose en touffe, en arbustes, en arbres ; c'était le moment où ils portaient leurs fleurs. Jamais chemin ne m'a paru plus enchanteur; l'*agnus castus*, la vigne sauvage, serpentant et grimpant jusqu'au sommet des superbes platanes si communs ici, rendaient cette route comme un lieu fait à plaisir. Nous passâmes dans ce village une journée qui nous fut bien agréable ; car nous ne pouvions nous lasser de voir tant de myrtes, d'orangers, de grena-

diers, lauriers-rose, etc., et nous jouissions de la beauté de leurs couleurs aussi bien que de leurs émanations parfumées.

Le pont des Caravanes, ainsi nommé parce que c'est le seul lieu par lequel on puisse entrer à Smyrne par terre, est la seule promenade qu'offre le pays. Ce pont est jeté sur le Mélèse. D'un côté de cette petite rivière sont les promeneurs, de l'autre un fort beau cimetière turc. Les nombreux cyprès qui garnissent cette sépulture ottomane donnent un aspect imposant et sombre à ce côté qui contraste d'une manière fort piquante avec le mouvement et la variété de l'autre bord, et surtout avec le passage perpétuel d'hommes et de femmes, de chevaux, d'ânes, de chameaux, qui a lieu sur le pont. On croirait que cet endroit est le rendez-vous de toutes les nations; et pour qu'un étranger puisse avoir sur le champ une idée exacte des costumes de chacunes d'elles, il lui suffit de s'y rendre un jour de promenade.

A propos d'étrangers, je vous ai déjà dit que depuis quelques temps, il nous en arrive par troupes et des plus hauts huppés. Je vous parlerai d'abord de notre illustre compatriote, le poëte Lamartine. Il n'est resté que deux jours à Smyrne, et s'est rendu à Bournabat, joli village habité dans la belle

saison par les richards de cette ville. Il est venu aussi au pont des Caravanes, chez le célèbre et antique consul d'Athènes, M. Fauvel. Il a daigné encore faire visite à papa; et nous avons été ravis de voir d'aussi près cette gloire de l'époque. M. de Lamartine a un physique très agréable et très distingué; il a en outre une certaine noblesse dans les manières qui décèle sa supériorité; son ton est plein de charme, et, chose bien rare par le temps qui court, comme l'a observé papa, sa conversation douce et attrayante, ne laisse pas percer la plus petite velléité de pédanterie. Il a bien voulu se mettre à notre faible portée et nous consacrer trois quarts d'heure de son temps, qui est si précieux. Sa femme ne voit personne. Elle se consume dans le chagrin que lui cause la perte de sa fille chérie, dont M. de Lamartine rapporte en France le corps embaumé, sur un bâtiment qui les suit constamment, sans que la pauvre mère se doute de ce qu'il porte de si cher à son cœur!

Il nous est arrivé une nuée d'étrangers de la plus haute distinction sur le bateau à vapeur *le François Ier*, parti de Naples pour se rendre à Constantinople en visitant les îles de l'Archipel. Parmi eux se faisait remarquer le prince Maximilien de Bavière, frère du nouveau roi de la Grèce.

Les négociants grecs lui ont offert une fort belle fête. De mémoire d'homme Smyrne n'avait possédé de prince dans son enceinte, ni vu une réunion de tant de crachats, de cordons, d'uniformes. Outre les chambellans du prince bavarois, il y avait encore un prince suédois, un duc français, des marquis espagnols, des barons russes, des lords anglais, etc.

Il y a eu de brillantes réunions aux divers consulats. Afin nous avons éprouvé tant de fatigues, à force de fêtes et de divertissements de toute espèce, que lorsque le roi Othon est venu ici retrouver son frère, nous n'avons pas jugé à propos de prendre la peine de nous transporter à Bournabat, où on lui a donné un bal impromptu auquel nous étions tous invités. Comme ce jeune prince ne pouvait politiquement venir ici que sous le voile de l'*incognito*, il n'a pas quitté sa frégate, et a refusé toutes les fêtes que la nation grecque lui a offertes. On a donc profité du désir qu'il a manifesté de voir Bournabat, pour y préparer une soirée et un souper dont il a fait, dit-on, les honneurs avec beaucoup d'amabilité.

Le consul de Russie a donné à la campagne, ces jours passés, une très belle fête qui a duré trois jours. Il y a eu foule malgré la chaleur.

Oh ! mes bons amis, qu'elle chaleur ! c'est à n'y

pas tenir. Il nous est impossible, à maman, à ma sœur et à moi, de rester habillées dans la journée. Nous passons tout le jour en peignoir, ne sachant où nous fourrer pour trouver du frais; et nous avons pris le parti (maman, s'entend) de ne recevoir que le soir.

Dans cette saison, les plaisirs les plus ordinaires sont les parties de mer et de pêche. Plusieurs fois déjà nous avons cédé aux instances de quelques commandants, en consentant à faire des promenades en canot le soir, au clair de la lune; nous avons fait ainsi une partie fort agréable dans les sinuosités d'une rivière qui est au fond du golfe, et qui conduit aux bains de Diane. Nous n'avions que pour un quart d'heure de mer, nous avons pu jouir sans crainte du charme de cette promenade sur eau, au milieu des vignes, des myrtes, des grenadiers qui sont sur les rives de cette petite rivière presque invisible.

Mais, à propos, chers bons amis, pendant que j'y songe, il faut que je vous parle un peu chiffons; cela d'ailleurs me semble devoir rentrer dans notre plan, et se classer à l'article *costume*. Au surplus, Amédée passera ce paragraphe s'il le juge à propos; quant à Pauline, il faut qu'elle le lise, et sans doute elle le lira. J'ai le projet de vous faire passer par

la première occasion qui me paraîtra favorable, les dessins d'une coiffure très jolie que l'on nomme *tactikos* ; et si vous voulez bien me faire parvenir quelques petites poupées (car on ne connaît point cela ici), je veux vous les renvoyer habillés à la grecque. Par ce moyen, il vous sera facile d'avoir une idée juste du costume et surtout de la variété des coiffures que les femmes ici savent embellir de fleurs, de perles et de diamants. Vous aurez des modèles de tout cela en miniature ; et ce serait avec bien du plaisir que j'en recevrais de semblables des costumes du riant pays que vous habitez, et que l'on dit être si pittoresques.

La coiffure dont je vous parlais à l'instant est vraiment charmante ; toutes les femmes grecques s'en parent, riches ou pauvres, belles ou laides. Malgré ce que j'ai pu vous dire, trop légèrement sans doute, ces dernières sont des exceptions dans ce pays. Voici comment elle composent cette attrayante parure : Sur un fond de drap rouge ou blanc, elles façonnent un turban autour de leur tête, avec les belles nattes de leurs cheveux mêlées de gazes de couleur, de pierreries et de fleurs naturelles ; cette coiffure donne à l'air quelque chose d'agaçant, et beaucoup d'éclat aux yeux. Les femmes grecques la recouvrent, quand elles sortent,

d'un voile de mousseline ou de dentelle noire. C'est une chose pleine de grâce que ce voile de mousseline qu'elles laissent retomber devant leur cou, qu'elles rejettent en écharpe derrière leur épaule, et nouent ensuite au-dessous du sein comme une ceinture. Il n'en est pas de même de l'étroite et légère tunique de soie que portent les femmes de Smyrne. Ce vêtement leur donne une taille courte et peu gracieuse.

D'ailleurs il faut rendre justice à tout le monde : la Smyrnienne n'a, dans sa démarche un peu gauche, ni la noblesse imposante d'une Italienne, ni l'élégante vivacité d'une Française ; l'habitude de passer sa vie sur des coussins lui donne un air d'abandon et de nonchalance qui n'est cependant pas dépourvu de toute grâce. Elle est faite pour les divans ; elle ne sait pas marcher ; à peine si elle sait se soutenir : on dirait qu'elle plie comme accablée sous un doux faix.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui sur les modes et sur la critique. Maintenant que je viens de remplir un devoir tout en satisfaisant à un besoin de mon cœur, j'attends de vous que vous nous payiez plus assidûment de retour ; car, en vérité, je suis portée à craindre que vous ne nous négligiez beaucoup. C'est à vous à me prouver le contraire. Adieu

LETTRE XI.

GUSTAVE ET CÉCILE A AMÉDÉE ET A PAULINE.

Le Mélèse ; recherches archéologiques à son sujet. — La rue des roses à Smyrne. — Le fleuve sans eau. — Description de Smyrne ; elle est souvent en proie à la peste et aux incendies. — Tranquille insouciance des musulmans. — Cruauté des Turcs dans la dernière guerre contre la Grèce.

Smyrne, 15 décembre 183...

C'est Gustave qui prend aujourd'hui la plume, chers bons amis et négligents correspondants. Nous sommes en colère contre vous, moi principalement, moi qui vous parle, entendez-vous ! Eh quoi ! ne part-il plus de courriers de l'Italie pour la Grèce ? Nous voyons pourtant arriver ici assez de bâtiments, vaisseaux, frégates, bricks, chaloupes, bateaux à vapeur qui viennent des différentes parties de la belle Italie ; mais point de nouvelles qui nous intéressent particulièrement. Pourtant, nous savons de bonne part qu'il n'y a pas eu, Dieu merci, un seul naufrage sur cette ligne marine depuis plus de six

mois. Donc, vos lettres, si tant est que vous vous soyez donné la peine de nous en écrire, ne peuvent être perdues; donc... mais j'y songe actuellement, n'êtes-vous pas malades? le seriez-vous tous deux en même temps ? ce serait une fâcheuse coïncidence. Mais non, je n'en crois rien : votre papa qui ne manque pas d'écrire régulièrement au mien, n'en a pas dit le plus petit mot. Dans tous les cas, bien que je ne vous en regarde que comme plus coupables, j'aime mieux croire que vous n'avez été que paresseux : et comme je n'ai jamais passé pour être très sévère, je vous le pardonne pour cette fois, mais... au nom d'Allah, n'y revenez pas, je vous en prie, et qu'au moins l'on voie de vos écritures; quant à moi, je me propose aujourd'hui de vous régaler de la mienne.

N'attendez pas de moi que je vous parle des modes de nos Grecques, de leurs coiffures, de la forme de leurs ajustements. Tout cela est du domaine de ma chère Cécile, et elle s'en acquitte beaucoup mieux que je ne le ferais. Nous autres hommes, nous avons la main trop lourde pour toucher toutes ces jolies bagatelles sans les flétrir. Je vais donc aborder des matières un peu plus sérieuses.

Je commencerai par vous entretenir du Mélèse, dont ma sœur vous a déjà parlé à l'occasion du pont

des Caravanes. On sait que le Mélèse coule près de Smyrne, mais on ne sait pas bien précisément à quel endroit ; car ici deux ou trois rivières se disputent ce nom. Les uns veulent que ce soit cette espèce de torrent qui descend du Sipyle, et qui, suivant les anciens historiens, ne peut-être que l'Achéloüs ; d'autres, cette rivière qui passe non loin de Smyrne sous le pont des Caravanes, et qu'il faut absolument reconnaître pour l'antique Caléon. Où serait donc le Mélèse ? A peu de distance du pont des Caravanes, il y a, au bord de la route de Constantinople, un source belle et abondante qui forme, en naissant, un lac plein de roseaux grands et touffus. Cette source, ombragée d'une vaste platane, forme une jolie petite rivière qui va se jeter à la mer, après un cours seulement de trois quarts de lieue, et fait, presque dès sa naissance, tourner un moulin. Cest à cette petite rivière qu'une opinion nouvelle donne le nom de Mélèse. Ses eaux sont thermales, et ont une propriété médicinale : ce qui ajoute un nouveau degré de probalité à l'opinion qui reconnaît les sources du Mélèse dans ce qu'on avait appelé jusqu'à ces derniers temps les bains de Diane ; car, dans la mosquée du délicieux village de Bournabat, on lit, sur une de ses douze colonnes antiques ; une inscription

grecque que papa y a copiée, et par laquelle un malade guéri rend grâce au Mélèse de sa guérison. Or, les eaux de la rivière de Diane ont seules cette vertu curative dans tout le territoire de Smyrne. Vous me pardonnerez, je pense, cette petite excursion scientifique; vous pensez bien que je ne prends pas tous ces détails *sous mon bonnet*, comme on dit vulgairement; je les ai puisés à une bonne source, dans les entretiens de mon père avec le savant M. Fauvel.

Maintenant suivez-moi : que je vous conduise dans la charmante rue des Roses. Cette rue est située dans la partie de Smyrne que l'on nomme les Jardins. Elle n'est pas éloignée de celle que nous habitons. C'est un quartier rempli d'agréables petites maisons bien propres, bien peintes, et d'où s'exhale je ne sais quelle fraîcheur qui fait envie. Ces maisons se font remarquer par leurs vestibules pavés de dalles et ombragées de vignes ou d'un grand arbre; c'est là que les femmes travaillent : on aperçoit en passant leurs jolis groupes, ou bien on les voit derrière les fenêtres avancées des premiers étages, étendues le long des sophas.

L'eau, qui est d'un bleu d'azur dans l'Archipel, devient verdâtre dans la rade de Smyrne. La couleur verte de la mer indique souvent que l'eau a

peu de fond. L'Hermus, qui débouche en face du fort Sangiac, à peu de distance de l'ancienne Phocée ; le *riche* Hermus, comme l'appelaient les poëtes de l'antiquité, le riche Hermus non-seulement *ne roule plus d'or*, mais, ce qui est plus fâcheux pour un fleuve, il ne roule même plus d'eau, du moins en été. En le traversant au mois d'août, on le cherche, et on voit à peine un mince filet serpenter comme égaré au milieu de pierres, de cailloux, de petits platanes, d'agnus-castus. Dans l'hiver et au printemps, les torrents qui le remplissent lui rendent une apparence de fleuve, et poussent alors dans le golfe ces sables qui gagnent d'année en année et finissent par fermer la passe. C'est à l'entrée du golfe, à la hauteur du cap Carabournou, que les vaisseaux qui font voile vers Smyrne trouvent ordinairement l'*imbat*, le *bienfaisant imbat*, ce vent d'ouest si célèbre dans le pays, qui souffle du large, et dont le retour régulier vient rafraîchir tous les matins, à la même heure, la baie éolienne. A Smyrne, dans le mois d'été, on ne commence vraiment chaque jour à respirer et à vivre qu'à l'arrivée de ce vent rafraîchissant.

Mais, pendant que j'y suis, je vais vous donner une petite description classique, c'est-à-dire exacte, de la ville de Smyrne. Elle se présente au fond de

golfe qui porte son nom, encadrée de longues lignes de cyprès, et dominée par une colline qu'écrase un large château fort ; c'est l'antique Mont Pagus, où Alexandre-le-Grand s'endormit un jour sous un platane pour rêver la fondation de Smyrne, dont on voit encore les débris. De loin, la rade paraît remplie de mats ; les cyprès se confondent avec les vaisseaux et contribuent à produire cette illusion complète, mais de près on est fort étonné de la trouver presque vide. Ces jours derniers, on n'y apercevait guère, semés çà et là, qu'une trentaine de navires, parmi lesquels quatre ou cinq seulement venant de votre Europe.

D'après ce que disent nos voyageurs d'Orient, toutes les villes de cette contrée se ressemblent; ainsi vous pourrez juger de toutes les autres par ce que je vais vous dire sur celle de Smyrne. Des cyprès, des minarets ou clochers, des mosquées, des rues étroites, du silence, des incendies, la peste, voilà ce qui donne à ces différentes villes un air de famille qui frappe surtout les yeux des étrangers.

La peste était entrée à Smyrne, quelques jours avant notre arrivée, à la suite d'un pacha. Mais mon papa, qui en était instruit, avait eu soin de nous le laisser ignorer pour ne pas nous effrayer ; toutefois il n'avait négligé aucune des précautions

d'usage ; car la peste exerce souvent de grands ravages dans cette ville resserrée et populeuse. En 1814, elle moissonna, dit-on, plus de quarante mille personnes, à peu près le tiers des habitants. On a remarqué qu'elle était surtout terrible quand elle venait des bords du Nil.

Vous ne sauriez croire, chers bons amis, combien les incendies sont fréquents ici. A Constantinople, on dit que c'est encore pire ; nous le saurons par nous mêmes, car tout nous porte à croire que nous ne tarderons pas à partir pour cette fameuse résidence impériale.

Il n'est pas rare de voir des rangées entières de maisons consumées entièrement, et, ce qui n'est pas rare non plus, c'est de voir, tout auprès des ruines encore toutes fumantes, des marchands couchés déjà sur leurs nattes dans leurs boutiques, et ne songeant plus à rien; cela peut vous donner une idée de la puissance de l'habitude et du calme imperturbable des Orientaux. Dans les cafés contigus aux débris, des Turcs, assis les jambes croisées et fumant tranquillement, regardent monter près d'eux la fumée de l'incendie avec autant d'oubli et d'indifférence qu'ils regardent celle de leurs longues pipes.

Mais ce qui frappe surtout à Smyrne, c'est le si-

lence qui y règne, silence d'autant plus étonnant que sa population toute entière est commerçante. Le mouvement qu'on peut voir sur le port et devant les magasins se fait à peine entendre; les métiers, ailleurs si étourdissant, sont là sans bruit; pas de voitures, pas de chevaux, pas de rumeurs. On dirait que tous les hommes que l'on rencontre se donnent une consigne militaire, car ils semblent toujours se parler à voix basse et à l'oreille; les femmes, cachées sous leur voile, glissent le long des maisons comme des ombres; ces chameaux dont on aperçoit les longues files passer lentement dans les rues étroites à la suite d'un petit âne qui les conduit, paraissent poser avec précaution leur pied large et mou sur le sol; les bois de cyprès élevés par place dans la ville semblent, avec leurs tombes, en accroître le silence. Malgré tout cela, Smyrne n'est pas triste: son séjour est agréable; les maisons sont admirablement mêlées aux ombrages; ses bazars sont beaux et ses environs charmants.

Les Grecs formaient, en 1820, environ un tiers de la population de Smyrne; plusieurs des années cruelles qui se sont écoulées depuis en ont sans doute bien diminué le nombre; car cette ville a été le théâtre d'affreuses scènes, à plusieurs époques différentes; le quartier grec avait été entièrement

ravagé et détruit; beaucoup de ses jolies maisons ornées de peintures et de persiennes avaient été la proie des flammes: et beaucoup de ces belles femmes qui les habitaient avaient été égorgées où vendues! oui, vendues, mes bons amis! Dans le désordre d'une guerre d'extermination, les Turcs ont cru pouvoir déroger à leur usage, qui est de tenir chaque esclave qu'ils mettent en vente dans une chambre séparée, où ils conduisent les acheteurs pour l'examiner; dans la dernière guerre, ils n'y regardèrent pas de si près, et vendirent des prisonnières grecques en public, et autant dire sur place. Enfin; mes bons amis, nous autres Français, nous devons être heureux et fiers que notre nation ne se soit mêlée de toutes ces abominations que pour les faire cesser

Adieu, chers paresseux, adieu; arrangez-vous pour nous écrire si cela ne vous fatigue pas trop. Je vous avertis, nous vous tiendrons rigueur: plus de lettres de nous, tant que nous n'aurons pas de vos nouvelles. Nous ne vous écrirons plus probablement que de l'antique Bysance, Constantinople, ou Stamboul, comme disent les Turcs. Adieu.

LETTRE XII.

AMÉDÉE ET PAULINE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

État du peuple à Rome. — Mœurs italiennes. — Culture des terres à Rome. — La fête des morts à la chapelle Sixtine. — La villa Borghèse. — Frascati. — Tivoli et la villa Adriana.

Rome, 4 novembre 183...

Que de belles choses, chers bons amis, nous avons à voir, à admirer ici ! nous ne pouvons faire un seul pas dans cette ville, autrefois la reine des villes, aujourd'hui la métropole de la catholicité, sans être forcés de demeurer en contemplation.

Nous voudrions pouvoir vous entretenir, d'une manière détaillée, des mœurs, de la législation, du gouvernement de ce peuple dégénéré, qui ne rappelle que par ses monuments la gloire et la grandeur de ses aïeux. Mais il faudrait une autre portée que la notre, des connaissances et une expérience que nous n'avons pas. Nous nous bornerons à vous

communiquer à cet égard les observations que nous pourrons recueillir.

Ici le peuple paraît naturellement tranquille; il est pauvre en général; mais il lui faut si peu de chose pour satisfaire ses besoins! un repas lui suffit par jour, et souvent des fruits suffisent à ce repas unique; des légumes, du petit poisson, peu de viandes, tels sont les aliments ordinaires des Romains. Ils consomment très peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace, qu'ils ont en abondance et à bon marché; quand à l'habillement, la chaleur du climat le réduit au strict nécessaire; toute personne qui n'est pas nue est vêtue. On voit plus de mendiants à Rome que partout ailleurs; ils abondent de tous les côtés et trouvent facilement leur subsistance.

Il y a ici très peu de vols privés ou publics: cela peut s'expliquer, jusqu'à un certain point, par l'absence du luxe.

C'est une chose vraiment curieuse, au milieu de tant de merveilles de tous genres, que de voir avec quelle facilité les Romains changent de visage. Leurs traits semblent être des masques auxquels ils donnent en un clin d'œil la physionomie qu'ils veulent prendre. Néanmoins leur pantomine outre tout, les gestes, les paroles, les re-

gards; de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent très insignifiante; aussi les Italiens, entre eux, ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même; ils ne croient qu'à l'évènement. Nous avons eu dernièrement occasion d'entendre parler fort au long de la conduite d'un haut fonctionnaire disgracié, en visite chez son remplaçant. En entrant dans la première antichambre où se tenaient les valets, il salua ; dans la seconde, où étaient les valets de chambre, il sourit; dans la troisième, où se trouvaient les gentilshommes, il prit la main d'une manière affable; dans la quatrième, où il fut recu par l'introducteur, il salua, sourit, prit la main et causa; enfin il entra chez son collègue. En apparence on eût dit deux amis qui s'embrassaient, tandis que ce n'étaient réellement que deux rivaux qui eussent voulu s'étouffer.

A Rome, le commerce et l'agriculture sont peu en honneur : pas de luxe, pas de besoins; cela se conçoit. Voici un échantillon de la singulière manière dont on procède à la culture des terres : aux époques du labour et des récoltes, des entrepreneurs se rendent dans une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs; arrivent ensuite les propriétaires, qui

louent un certain nombre de ces entrepreneurs et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit ou dix mille de Rome, c'est-à-dire à trois ou quatre lieues, car il faut trois milles romains pour faire une lieue de France. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute tous les travaux qui remplissent partout ailleurs toute une saison. En un jour on laboure, en un jour on sème; on moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux d'agriculture ressemblent à des coups de main qu'on va faire dans la campagne. Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de travail obtiendrait toutes les productions qu'on voudrait du sol de cette terre et des rayons de ce soleil vivifiant. On évalue la population de Rome à cent quarante ou cent cinquante mille âmes. On y compte près de dix milles mendiants ou pauvres ; la classe des domestiques est encore plus nombreuse. En un mot, les Romains, dont le sort ne saurait être envié par des étrangers, se trouvent généralement heureux, il faut donc croire qu'ils le sont effectivement, car en cette matière c'est la foi qui fait tout.

Mais, si vous le voulez bien, nous allons entrer dans une autre sphère d'idées : là, nous trouverons peut-être de quoi nous expliquer cette in-

dolence, ce *nonchaloir*, cette tranquillité, enfin ce bonheur dont se contentent les Romains d'aujourd'hui. C'était avant-hier la fête des Morts; on nous avait parlé avec enthousiasme de la grandeur et de l'effet de cette solennité funèbre à la chapelle Sixtine. Nous prîmes donc toutes nos mesures pour y assister. A l'heure indiquée, nous partîmes tous ensemble avec recueillement; nous traversâmes d'un pas lent la belle colonnade de Saint-Pierre pour nous diriger vers la chapelle Sixtine au palais du Vatican. Nous rencontrâmes en chemin un ecclésiastique que nous avions rencontré plusieurs fois dans une maison; il se hâtait beaucoup plus que nous, car il était de ceux qui devaient faire acolytes au pape pendant l'office. « Dépêchez-vous dépêchez-vous, nous dit-il en italien, car les Anglais auront envahi toutes les places. » Nous profitons de cet avis officieux; nous franchissons le majestueux escalier du Vatican, et nous voilà dans la *salle royale*, au milieu d'une multitude nombreuse de toute tribu et de toute nation, moines; gardes-du-corps, prêtres, grands seigneurs, Suisses, Anglais, Francais, Italiens, tous étaient confondus pêle-mêle; tous parlaient à voix basse, tous s'agitaient, s'impatientaient, gesticulaient; c'était comme le mugissement lointain d'une mer agitée.

Les plus empressés fendaient la foule et tâchaient de s'approcher de la garde suisse pour demander en mauvais italien quand commencerait la cérémonie ; la plupart de ces questionneurs empressés étaient des Anglais.

Or, c'était la fête des Morts, fête toujours triste, toujours lugubre, qui nous montre l'égalité des hommes avec un langage si éloquent, qui nous rappelle le souvenir des parents, des amis que nous avons perdus, et nous fait la consolante promesse que nous irons les retrouver un jour.

Cependant la garde suisse s'efforçait de ralentir l'impatiente ardeur de la foule qui venait de se précipiter dans la chapelle sitôt que les portes en avaient été ouvertes. On se poussait, on se heurtait, toute étiquette était restée à la porte, chacun ne pensait qu'à soi. Nous fûmes entraînés par le flot; le nombre de ceux qui devaient entrer ce jour-là à la chapelle Sixtine était beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Déjà les musiciens occupaient leur tribune; chacun avait pris place : les cardinaux étaient revêtus de leur grande cape couleur de rose sèche et fanée, en signe de deuil. La chapelle était obscure ; les fresques de Michel-Ange étaient voilées par des tentures noires ; six cierges jaunes seulement brûlaient sur l'autel, et leur clarté

monotone allait se réfléchir sur les draperies. Nous admirions tout cela, quand d'une porte basse, à côté de l'autel, s'avancèrent militairement les gardes-du-corps. *Le voici!* s'écria-t-on. Ce mot, répété par toutes les bouches, produisit une explosion soudaine à laquelle succéda un silence de mort. Tous les yeux étaient fixés sur la porte basse. Après un moment d'attente, parut enfin le souverain pontife, non pas avec la tiare, car c'était la fête des Morts, jour où tous les ornements paraissent déplacés sur une tête qui doit mourir; il portait une simple mitre blanche sans ornements, sans dorures, sans pierreries, avec une chape de couleur terne et fanée; il donna sa bénédiction à tous les assistants, et alla se placer sur son trône, d'où l'on avait fait disparaître toute pompeuse décoration. Un cardinal, de l'ordre des prêtres, commença la messe, pendant que la voix sépulcrale des musiciens entonna le triste et sévère *Requiem*, mais avec un chant particulier pour la fête des Morts. On éprouvait quelque chose de sombre et de doux, de triste et d'heureux. Que d'onction et de pathétique dans toute cette musique! Bientôt l'harmonie changea; elle devint effrayante; l'on frissonnait, l'on était glacé d'épouvante. On croyait entendre les trompettes des anges du dernier jugement et les glas

lugubres de l'univers entier. Par un mouvement subit, nous nous retournâmes vers l'autel comme pour y chercher l'espérance, et nos yeux effrayés ne rencontrèrent que la sublime et effrayante fresque du *Jugement dernier* par Michel-Ange, la seule qui ne fût pas couverte d'une draperie noire.

O chers bons amis ! il nous sera impossible d'oublier jamais les émotions profondes que nous éprouvâmes en ce moment, et l'expression de toutes les physionomies ! Aussi, comme en sortant de cette cérémonie chacun avait l'air pénétré ! oh ! comme, en ce moment, chacun aurait aimé à pardonner à son ennemi, à faire un acte de générosité ou de vertu !

On change de sensations en passant de là à la villa Borghèse, où l'on se promène dans des jardins délicieux. Tantôt on y voit passer un troupeau de biches errantes et vagabondes ; quand elles aperçoivent des êtres humains, elles s'arrêtent toutes, et laissent voir leurs jolies têtes, puis elles reprennent tout à coup leur course, et s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts. Tantôt on gravit une éminence d'où l'on a une admirable perspective, celle de la campagne de Rome, offrant, comme dans un vaste tableau, la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une

foule de chaumières et de châteaux, et, au milieu de tous ces objets divers, des pins, des peupliers, des cyprès, qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent et semblent découper l'horizon.

Ce ne sont pas toutefois les seules beautés qui se fassent remarquer dans la célèbre villa Borghèse. On y voit, sous une colonnade, des statues qui, résistant aux siècles, sont venues de l'antiquité jusqu'à nous. Ici c'est Vénus, là le bel Apollon, plus loin s'offre aux regards un Faune placé dans le voisinage de l'Amour.

Dans le mur sont incrustées des tablettes de marbre portant des inscriptions funéraires : *A un père et à une mère qui m'ont aimé, à mon enfant ; à une sœur qui m'était chère.*

Rien n'égale la richesse et la magnificence de la villa Borghèse. L'architecture, l'albâtre, les bronzes les tableaux y étalent à l'envi un luxe de bon goût qui charme l'amateur des beaux-arts, tandis que les oiseaux de ses bocages, les gazons de ses prairies, le chant plaintif et tendre de ses colombes, les courses de ses troupeaux de daims et de biches, et surtout le silence et la paix de ses jardins solitaires, récréent et reposent encore plus doucement la vue et l'âme.

Mais nous nous apercevons un peu tard que nous vous avons parlé longuement de la villa Borghèse, sans vous dire auparavant ce que l'on appelle une villa en Italie. Les anciens Romains donnaient ce nom de *villa* à leurs maisons de campagne, dont la plupart étaient embellies de tous les charmes qu'offre la belle nature de ces climats heureux, réunis aux chefs-d'œuvre des beaux-arts.

Il y a dans les environs de Rome une foule de *villa* plus ou moins riches, plus ou moins somptueuses. On cite, entre autres, les *villa* Pamphili, Mondragone, Ludovisi, et notamment Frascati.

Frascati était la villa du célèbre orateur Cicéron, et s'appelait autrefois Tusculum. C'est là que ce grand homme, aussi distingué par son patriotisme que par son génie, venait se délasser de ses travaux publics par la culture des lettres. Malheureusement cette illustre villa est détruite, et il n'en reste guère que le souvenir. A sa place se sont élevées les villa Pamphili, Mondragone et Ludovisi. Nous avons vu leurs eaux, leurs arbres et leurs palais; et tout cela nous a paru ravissant, parce que tout cela se trouve sous le beau ciel de l'Italie, qui manque aux riantes solitudes de notre vallée de Montmorency près Paris.

Les palais des villa de Frascati sont immenses,

mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui en faisaient la décoration et la vie. Les jardins y sont dans un état pitoyable. Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs; elles sont fraîches, limpides, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir, selon le vœu de la nature, de rochers en rochers, de gazons en gazons, on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent presque goutte à goutte.

Au milieu de tout cela, il est encore des choses que ni les hommes ni le temps n'ont pu gâter ou détruire : ces sites charmants, ces aspects romantiques, ces collines tapissées d'une verdures toujours verdoyante, ces belles retraites ouvertes à tous les zéphirs, aux rayons d'un beau jour, à des essaims d'oiseaux mélodieux.

L'aspect dont nous avons été le plus frappés, chers bons amis, est celui que l'on découvre de la terrasse de la villa Mondragone. A gauche, les regards vont se poser sur une colline qui coupe entièrement l'horizon et s'avance au milieu de la campagne, comme un rideau tiré devant elle. Cette

colline, qui monte et descend du mouvement le plus doux à l'œil, étale en amphithéâtre les trésors réunis de la plus riche végétation; sur ses flancs, des arbustes de toute espèce; à ses pieds, un peuple d'arbrisseaux formant une draperie de toutes les couleurs, tandis que son brillant sommet est couronné d'oliviers pâles, de cyprès noirs et de pins verts qui s'élèvent comme des pyramides.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent: le lac Régile, au bord duquel Rome a remporté la première de toutes ses victoires; les coteaux de Tivoli, chantés par le poëte Horace, sous le nom de Tibur; les champs que cultiva Caton-le-Censeur; des marais qui occupent la place des magnifiques jardins du somptueux Lucullus, et les hauteurs où l'éloquent Cicéron allait promener ses méditations philosophiques. Cependant entre ces deux aspects, nous embrassions d'un regard, à nos pieds, la campagne de Rome; sur nos têtes roulait l'étendue des cieux; devant nous le soleil poursuivait majestueusement son cours; et notre horizon n'avait d'autres bornes que Rome, la chaîne des Apennins et la mer.

Nous ajouterons encore quelques lignes en faveur d'une autre villa; c'est celle que l'on nomme la *villa Adriana*. Elle occupe un espace d'environ

dix milles au pied des montagnes de Tivoli. C'est là que l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différents royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire après avoir parcouru l'univers, avait fait imiter tous les monuments qui avaient pu étonner ses regards par leur magnificence ou par leur grandeur. On y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Portique, le Tempé de la Thessalie, le Pélice d'Athènes, des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. On y voyait aussi des champs élisées et des enfers. C'est au milieu de tous ces monuments imités que s'élevait le palais de l'empereur, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire alors pour embellir le séjour du maître du monde. Ce qui subsiste de la *villa Adriana* atteste que ce fut un monument superbe. Maintenant on n'y marche à travers les herbes, les ronces, les tronçons des colonnes et les débris de murailles. Nous avons pu visiter les restes des cent chambres où étaient logées les gardes prétoriennes. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane (nom d'une espèce de sable des environs de Naples), avait pénétré, et étendait au milieu une de ses branches, sur laquelle les rayons du soleil, s'insinuant à tra-

vers le mur, venaient mûrir assidûment ses fruits.

Tel est, chers bons amis, le résultat fidèle de nos courses. La première fois que nous vous écrirons, nous chercherons à vous introduire dans les profondeurs mystérieuses des catacombes; car on doit prochainement nous y conduire. Adieu.



LETTRE XIII.

GEORGE ET LUCIE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

La Pologne. — Aspect de ce pays. — Mœurs de la noblesse. — Éloge du courage des dames polonaises. — Hospitalité des châteaux de Pologne. — Origine de la population polonaise. — Cracovie, Wilna et Varsovie.

Varsovie, décembre 183...

Chers bons amis, nous sommes depuis quinze jours dans la capitale de l'héroïque Pologne. Nous avons sous les yeux les rues et les campagnes où tant de braves ont versé leur sang pour la liberté!

Ici sont les ruines du fameux faubourg de Praga, qui naguère encore jouait un si grand rôle dans les destinées de la Pologne. Là, se trouve cette célèbre tête de pont, sur la Vistule, qui fut si vaillamment défendue par nos malheureux amis. Nous disons *malheureux*, et le mot est encore bien faible pour exprimer la réalité. Nous ne rencontrons à chaque pas que des uniformes russes; ce sont des Russes qui commandent partout ici. La Pologne, si noble, si glorieuse il y a six mois, est actuellement sous les pieds du colosse de la Russie qui l'écrase de tout son poids... Notre père, tout en plaignant les infortunés polonais, répète que telle est souvent la conséquence des révolutions; cela semblerait presque dire, du moins nous le pensons, que les peuples ont rarement à gagner à faire des révolutions. Mais laissons là ces considérations politiques qui passent notre portée. Maintenant que nous avons payé notre tribut de sympathie à ces pauvres Polonais, nous allons vous parler de leur pays.

Dès qu'on entre en Pologne, on croit sortir tout-à-fait de l'Europe, et les regards sont frappés d'un spectacle nouveau. Une immense contrée, presque totalement couverte de sapins toujours verts, mais constamment tristes, coupée à de grandes distances par des plaines cultivées, semblables aux oasis

que l'on dit être au milieu des sables brûlants de l'Égypte, ou aux îles disséminées dans la mer; une population pauvre, esclave, presque nue ; de sales villages; des chaumières peu différentes des huttes des sauvages; tout ferait croire que l'on a reculé de dix siècles, et que l'on se retrouve au milieu des hordes de barbares qui inondèrent l'Europe à plusieurs reprises. Cependant, au sein de ces froides et sauvages contrées, apparaissent quelques grandes villes, riches et populeuses, autour desquelles s'élèvent de loin en loin des châteaux habités par une noblesse polie, belliqueuse, libre et fière, et qui rappelle les preux chevaliers du vieux temps. Dans ces châteaux, où la féodalité respire encore, le voyageur est reçu avec une généreuse et antique hospitalité. On y trouve, dans de vastes salles, des châtelains pleins de courtoisie, des dames en qui les grâces de leur sexe n'excluent point l'héroïsme. On dirait, à les voir et à les entendre, que ce sont autant de Clorindes et de Bradamantes, qui, comme vous le savez sans doute, sont de célèbres héroïnes qui figurent avec gloire, l'une dans la *Jérusalem délivrée*, poëme du Tasse, l'autre dans *Roland furieux*, poëme de l'Arioste. On croirait quelles sont, à toute heure, prêtes à présider un tournoi, à soutenir un siège, à animer leurs époux et leurs frères,

à les guider aux combats, à les parer d'écharpes brillantes, et à les couronner après la victoire. Figurez-vous, chers bons amis, que les calamités de la patrie n'ont pu abattre ces âmes grandes et fières. Nous avons été plusieurs fois témoins de leur magnanimité. Il s'en faut que toutes leurs espérances de liberté soient mortes, elles vivent au fond de leurs cœurs, et ne se communiquent qu'aux âmes capables de les comprendre. Dans l'accueil hospitalier qu'elles nous faisaient à nous autres Français, il avait au premier abord quelque chose de froid et de sévère; mais une fois qu'elles avaient dit à notre papa et à nos frères aînés : « Ah ! messieurs, votre pays nous a fait bien du mal... nous comptions sur la France... et nous sommes sous la domination russe ! » Alors, comme soulagés d'un poids qui les oppressaient, elles reprenaient soudain leur enjouement habituel. On nous a montré plusieurs d'entre elles qui ont combattu dans les rangs polonais pendant toute la dernière guerre.

Vous n'avez jamais rien vu qui ressemble à la Pologne. Tout est contraste dans ce pays : des déserts et des palais, l'esclavage des paysans, la turbulente liberté des nobles qui forment seuls depuis longtemps la véritable nation polonaise, une grande richesse en blé, peu d'argent et presque point de

commerce. Le négoce y est fait par une foule active de Juifs avides, qu'un prince russe, ministre puissant dans le dernier siècle, appelait plaisamment la *navigation de la Pologne*.

Dans presque tous les châteaux, on voit un grand nombre de domestiques et de chevaux, et très peu de meubles; on y déploie un luxe qui ressemble assez à celui des Orientaux, d'après les détails que vous nous avez transmis; et pourtant on n'y rencontre aucune des commodités de la vie; on trouve également une table somptueuse, ouverte à tous les voyageurs, et pas un seul lit dans les appartements, hors ceux du maître et de la maîtresse du logis. Les nobles polonais passent leur vie en courses et en voyages; mais ils sont dans la triste nécessité de tout emporter à leur suite, car, sur toutes les routes, excepté dans les grandes villes, il n'existe point d'auberges. On ne voit non plus sur les frontières aucune forteresse ni le moindre ouvrage de fortification, de sorte que le pays est ouvert à tous venants. On dirait que la nation compte entièrement sur son courage pour défendre ses foyers.

Peut-être ne seriez-vous pas fâchés de connaître sommairement l'origine de cette héroïque population polonaise. Les Polonais, ainsi que les Russes,

aujourd'hui leurs dominateurs, sont des divisions de ce peuple nombreux qui, sous le nom commun d'Esclavons ou de Slave, s'est répandu, il y a environ douze cents ans, dans l'orient de l'Europe. Les ancêtres de ceux qu'on nomme actuellement les Russes et les Polonais, demeurèrent dans les vastes plaines qu'ils occupent encore, et qui n'ont jamais été comprises dans les limites de l'empire romain. Les Russes, qui virent fonder au milieu deux la ville de Kiow, aujourd'hui capitale de l'Ukraine, par une colonie que les empereurs grecs envoyèrent sur le Boristhène, et qui, dans leurs anciennes incursions, infestèrent souvent les provinces grecques, et pénètrèrent jusque sous les murs de Constantinople, empruntèrent à cet empire leur religion, leur écriture, leurs costumes et leurs bains. Longtemps ils furent dépendants, tantôt des Polonais, tantôt des Tartares, n'étant pas comptés eux-mêmes parmi les nations. Cet état de choses dura jusqu'au temps où le souverain de Moscou parvint à se rendre indépendant et jeta les fondements du nouvel empire de Russie.

Les Polonais, par leurs communications avec les contrées occidentales de l'Europe, reçurent la religion romaine, notre écriture et nos arts. La noblesse de la Pologne conserva, en s'instruisant chez

des peuples amis de la liberté, l'amour naturel de l'indépendance. Mais en se formant en corps de nation, ils habitèrent toujours, à la manière des anciens Germains, dans de faibles bourgades; et, malgré la grande étendue de leurs provinces, ils ne bâtirent qu'un petit nombre de villes. Voilà comment sont devenus si différents deux peuples voisins qui ont une même origine, et qui malgré la dissemblance de leur prononciation, malgré celle de leur écriture, l'une grecque et l'autre latine, parlent évidemment la même langue. Voilà aussi ce qui a pu contribuer à entretenir entre ces deux peuples une haine profonde et invétérée, que la politique s'est chargée d'envenimer encore. Les succès toujours croissants des Russes s'expliquent aisément par l'unité et la force de leur constitution, qui soumet tout à une seule volonté souveraine. Pareillement, les revers sans nombre des malheureux Polonais n'ont rien de bien étonnant quand on songe à l'anarchie qui présidait à leur gouvernement, aux désordres de leurs assemblées générales, où l'opposition d'un seul noble suffisait pour balancer dans chaque délibération l'autorité de toute la nation. On doit être plutôt surpris qu'avec de tels éléments de ruine, la Pologne ait pu subsister si longtemps en corps de nation et se relever si souvent avec tant d'énergie.

Vous nous pardonnerez sans doute d'avoir ici l'air de vouloir passer pour des savants: nous savons que nous ne sommes que de pauvres savantasses; et c'est le désir de nous instruire et de vous donner des renseignements exacts sur des choses qui ne peuvent manquer de vous intéresser, qui nous ont portés à adresser à notre papa une série de questions qu'il a bien voulu nous éclaircir. Ce sont ses réponses, résumées et disposées avec ordre, que nous vous adressons, chers bons amis, avec l'espoir qu'elles vous seront agréables et profitables. Mais pour mieux résumer encore tous ces détails historiques et politiques, nous devons ajouter une réflexion qui ne nous semble pas sans valeur. L'empire russe, gouverné par un autocrate, par une autorité unique et souveraine qui est le *nec plus ultrà* du pouvoir absolu, est en possession d'une puissance qui semble menacer tout le reste de l'Europe; et la Pologne, qui fut, jusqu'au moment de son premier démembrement, le plus ancien gouvernement républicain que l'on connût sur la terre, est aujourd'hui presque anéantie, du moins quant à sa nationalité, Que conclure de tout cela, chers bons amis? En vérité, il semble qu'il y a là de quoi méditer, et méditer longtemps, pour les hommes qui s'occupent de la destinée des empires. Quant à

nous pauvres grimauds, tout cela nous confond.

Il nous siéra beaucoup mieux de vous faire connaître quelques-unes des villes de Pologne que nous avons traversées. Nous avons d'abord vu Cracovie, grande et célèbre ville, capitale de la Gallicie occidentale, déclarée libre par le congrés de Vienne, et qui est toujours aujourd'hui, comme avant la dernière insurrection, sous la protection de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. Les églises y sont fort belles. Elle possède une université, et renferme un grand nombre de Juifs.

Wilna s'est aussi trouvée sur notre passage. Nous n'en parlons pas comme d'une belle ville, mais comme d'une chose rare ; car nous avons déjà dit que les villes sont d'une grande rareté en Pologne. Celle-ci est grande, riche, bien peuplée, commerçante. C'est la capitale du grand-duché de Lithuanie, mais elle est malpropre et d'un aspect peu séduisant. Wilna a un évêché grec et une université qui date du seizième siècle, un ancien château et un palais où logeaient autrefois les grands-ducs. Elle est continuellement habitée par des Polonais, des Russes, des Allemands, des Tartares, qui viennent y trafiquer. On y fait un commerce considérable de pelleteries. Quand le feu prend dans cette ville, l'incendie devient presque toujours général : ce qui ne

peut étonner, puisque toutes les habitations y sont construites en bois. Wilna a été incendiée quatre fois dans le dernier siècle. Elle est située au confluent du ruisseau de Wilna dans la Wilna.

Maintenant, entrons à Varsovie qui a été, il y a peu de temps, le centre de tant d'évènements politiques, de tant d'opérations militaires. Quand on sort des vastes forêts de cyprès et de pins qui couvrent les champs de la Pologne, et que l'on vient à découvrir Varsovie, elle s'offrent aux regards avec l'éclat de la capitale d'un grand royaume. En y entrant, on peut y remarquer pourtant encore de singuliers contrastes : des hôtels magnifiques et des maisons mesquines, des palais et des baraques. Ajoutez à cela que même ces édifices, dont une moitié brille d'une noble élégance, n'offrent de l'autre qu'un amas de décombres et de ruines, triste restes des incendies. Varsovie est une grande ville bien peuplée, capitale de toute la Pologne ancienne, autrefois la résidence des rois, le lieu de leur élection et de la convocation des diètes. L'endroit où les élections avaient lieu est appelé le *Kolo*, il est situé à un quart de lieue de la ville; c'est un champ relevé de tous côtés, et au milieu duquel il y a un toit, comme dans une halle. La population de Varsovie est de cent mille habitants, y compris ses faubourgs.

il y a un château qu'habitaient les rois, qui était proprement le palais de la république. Elle est assise sur la rive droite de la Vistule. On y fait un commerce considérable des productions du pays.

Nous terminerons donc là nos observations sur ce pays malheureux. D'ailleurs pour nous faire une idée juste des intitutions d'un pays, de sa statistique, des mœurs de ses habitants, de leur caractère national, il nous faudrait un plus long séjour et des liaisons beaucoup plus nombreuses que celles que nous avons avec des personnes de différentes classes et de différentes opinions, autrement nous tomberions nécessairement dans l'erreur, selon les diverses positions, préventions ou passions qui pourraient avoir dicté les renseignements que nous aurions recueillis.

Il est donc probable que nous reprendrons notre correspondance à Pétersbourg, pourvu que nous ne gelions pas en route, car le froid est bien rude en ce moment; l'encre gèle presque dans notre écritoire, et pourtant nous sommes dans une pièce où l'on fait bon feu. Ah! que vous êtes heureux, chers bons amis, d'avoir le brillant soleil de la Grèce pour vous réchauffer, et de n'être pas comme nous assiégés de frimas presque continuels et entourés de neiges et de glaçons!

Adieu, chers bons amis; aimez-nous toujours comme nous vous aimons, et cela pourra nous réchauffer un peu, car nous en avons besoin.



LETTRE XIV.

GUSTAVE ET CÉCILE A GEORGE ET A LUCIE.

Détails sur Constantinople. — Respect des Musulmans pour les chiens. — Mosquées. — Peinture chez les Turcs. — La peste et les incendies à Constantinople. — Abolition des janissaires par le sultan Mahmoud. — Beauté des cimetières turcs. — Le jeu de l'arc du grand Seigneur. — Promenades de Constantinople. — L'Istaboul-Cadissi. — Bains turcs. — Suppliciés.

Constantinople, janvier 183...

Où êtes vous à présent, chers bons amis ? êtes-vous toujours dans cette malheureuse Pologne, où vous nous annonciez que vous deviez bientôt vous rendre? ou bien avez-vous déjà pénétré jusqu'à la capitale de l'empire de Russie? Quand à nous, nous

venons d'élire domicile, il y a une quinzaine de jours, dans la capitale de l'empire turc. Oui, chers bons amis, nous sommes à Constantinople, vous peut-être à Pétersbourg ou à Moscou? tandis qu'Amédée et Pauline admirent à loisir les antiques et les modernes monuments de Rome.

Oh ! cette fois nous aurons bien des choses à vous mander, choses piquantes et nouvelles; nouvelles pour vous, ainsi qu'elles l'ont été pour nous.

Figurez-vous, chers bons amis, que rien n'égale la première vue de Constantinople, lorsque, venant du château des Sept-Tours, on voit s'avancer la pointe du sérail, la ville qui en forme trois à elle seule, et tout le Bosphore avec ses palais et ses gulistans ou jardins de fleurs. On ne sait pas où l'on est; il semble que l'on soit trompé par quelque illusion: cela tient du rêve, de l'enchantement. Mais on ne tarde pas à se désillusionner quand on voit de près ce théâtre magique. Tout est bien sale derrière les décorations. On dit que c'est comme à l'Opéra de Paris.

Quand on pénètre dans l'intérieur de cette Constantinople, si splendide aperçue de loin, on ne voit plus que des rues mal pavées, étroites, tortueuses, point ou peu de belles maisons. Toutes ces maisons

de bois, peintes en rouge et en noir, ouvrent la plus grande partie de leurs fenêtres sur une cour intérieure; il est facile de concevoir quel aspect inanimé cela donne aux rues, qui ont l'air de ruelles: on se figure que la véritable rue est de l'autre côté. De la tristesse, du silence; quelques ruisseaux murmurants, quelques fontaines, quelques places ou l'on trouve des arabas ou chariots tout attelés de leurs bœufs, et des chevaux de main tout bridés qui attendent les passants comme nos fiacres et nos cabriolets; çà et là quelques turcs à cheval suivi d'un ou de plusieurs serviteurs, quelque femme voilée qu'accompagne une négresse, quelques mendiants tendant la main; des patrouilles armées de fusils qui vont et viennent comme dans nos villes: voilà à peu près l'intérieur de Constantinople. On dit que, il y a quelques années, l'aspect de cette ville était bien plus étrange encore pour les Européens. Auprès des fontaines étaient assis, sans parler, des gens à gros turbans gris qui faisaient la police avec un bâton. Mais depuis l'abolition des janissaires, opérée par le sultan Mahmoud, ces gens qui appartenaient à ce corps redoutable, ont disparu et ont été remplacés par des sentinelles et par des patrouilles.

Ce serait toutefois omettre le trait le plus carac-

téristique et le plus général, si nous négligions de vous parler des chiens qui remplissent les rues et qui occupent en longues files la place du ruisseau. Ils sont là dans des trous avec leurs petits, au milieu de la poussière et des chiffons. Maigres, endormis, malades, ils obstruent incessamment le passage; on est toujours exposé à leur marcher sur le corps; et notez bien que ces animaux ne se dérangent jamais, comme s'ils se sentaient chez eux. Ils vivent là de la charité des fidèles musulmans. Lorsque quelque Turc s'arrête devant une boutique de boulanger pour y acheter du pain et en faire la distribution aux chiens du quartier, il est curieux de les voir deviner tous, dès l'abord sa charitable intention, se réunir en cercle autour de lui, le regarder tirer son argent de sa poche en suivant de la tête tous ses mouvements. On assure que chaque quartier a ses chiens et un chien en chef qui domine les autres; il ne se jettent sur la pitance pour la dévorer que lorsque le chien aga a donné le signal en prenant lui-même un petit à-compte. Si un chien d'un autre quartier venait prendre part à leur banquet, il serait reconduit sur-le-champ par tous les chiens de la rue, qui ne manqueraient pas de lui laisser des marques de leurs dents.

Les bazars et les bézestins ou marchés de Constantinople n'offrent rien de plus remarquable que leur malpropreté ; et l'on doit toujours user de précautions en les traversant, à cause de la peste. Les cafés y sont très nombreux ; mais un homme privé de la vue pourrait les croire déserts, tant la foule y fait silence. Ces lieux publics sont, à toute heure du jour, remplis de Turcs et d'hommes de toutes nations qui fument ; si l'on y cause ce n'est jamais qu'à voix basse.

Il n'y a qu'une seule chose qui rappelle, dans ces rues et dans ces places, le premier coup d'œil qui frappe l'étranger avant d'entrer à Constantinople. On voit çà et là quelque belle mosquée ou quelques brillantes chapelles de sultans, dont on aperçoit à travers un grillage les tombeaux recouverts de cachemires et éclairés d'énorme cierges, auprès desquels un prêtre turc lit et prie nuit et jour. Près de chaque chapelle de sultan se trouve une fontaine, une école publique et souvent un hospice. Les grandes mosquées ont également un hospice, leur collège et leur fontaine. Les mosquées sont en très grand nombre à Constantinople.

Les plus belles de toutes, sans compter celle de Sainte-Sophie, qui fut autrefois une magnifique église chrétienne, sont la Suleïmanié, celle de

Nouri-Osmani (la lumière d'Osman), et surtout celle du sultan Ahmed, près d'Almeïdan, ou Hippodrome, ou lieu des courses de chevaux. Celle-ci fut bâtie par le sultan dont elle porte le nom, au temps, où Henri IV et Louis XIII régnaient en France. La porte de cette charmante mosquée, modèle d'architecture moresque, est un des ouvrages les plus élégants qui aient été faits en ce genre; et tout l'édifice, entouré de beaux platanes et de beaux cyprès, se produit avec grâce au milieu de cette verdure. Il faut citer aussi, parmi les monuments de cette capitale, la fontaine de Top-Hana et celle de Sainte-Sophie.

Nous avons parlé plus haut de Constantinople comme formant à elle seule trois villes distinctes; il faut vous donner l'explication de ce mystère. On y distingue la ville franke, qui se nomme Péra, et où résident tous les Européens : c'est un faubourg de la capitale ; la ville turque proprement dite; et Scutari, qui est située de l'autre côté de Constantinople, dont elle est comme un faubourg.

On pourrait même y trouver une espèce de quatrième ville : c'est le sérail, qui est grand comme l'est à Paris le faubourg Saint-Germain, ou au moins toute l'île Notre-Dame; il est habité par dix mille personnes, employées au service et à la garde

du sultan; mais ce vaste lieu pourrait en contenir le double. Il est difficile d'y pénétrer plus avant que la première cour, ou, par grande faveur, la seconde. Les dômes, les globes d'or, les coupoles qu'on voit s'élever derrière les hautes murailles, du milieu des ombrages, semblent annoncer une grande magnificence; mais, dans l'intérieur, les appartements, ceux même du sultan, quoiqu'ils ne soient pas sans richesse et sans éclat, sont loin d'égaler l'idée que l'imagination pourrait s'en créer d'après ce qu'on raconte du luxe de l'Orient. Ce sont des salles où l'œil rencontre une grande quantité de dorures; mais souvent elles sont mal éclairées, sans autres meubles que des divans ou des nattes, ou des tapis, sans autre ornement sur les murs que des chiffres de sultans, ou quelques versets du Coran, ou quelques peintures qui représentent des arabesques ou des fleurs.

Ce qui vous paraîtra bien singulier, chers bons amis, c'est que les Turcs ne peignent jamais de personnages dans leurs tableaux; leur religion le leur défend, pour les détourner du culte des idoles. On nous a parlé d'un tableau turc, représentant une bataille navale; on y voyait peint avec une grande exactitude les vaisseaux, les boulets sillonnant l'air, les bombes éclatant sur une ville; il n'y manquait

qu'une chose, les combattants. Les Turcs sont persuadés qu'après leur mort, au jour du jugement, les personnages qu'il auraient créés sur la toile pourraient venir leur demander une âme. Cependant, on voit, dans la mosquée de Sainte-Sophie, deux figures colossales d'anges agenouillés, conservées du temps de l'empereur Constantin. Nous ajouterons même que nous les y avons vues de nos propres yeux, et quand nous manifestâmes à des Turcs notre surprise de voir ces deux statues chrétiennes dans la première mosquée de Constatinople, ces honnêtes Musulmans nous répondirent tout uniment : « Quoi ! ces deux grands oiseaux ! » Et ils ne surent en donner la raison. Nous avons dû présumer que ces figures d'anges avaient été laissées là comme trophées de victoires.

Il est trois fléaux qui doivent aussi contribuer à détruire bien vite en réalité l'enchantement que peut faire éprouver la première vue de Constantinople. Ces trois fléaux redoutables sont : l'incendie, la peste, le despotisme.

Vous concevrez facilement qu'une ville faite de bois soit peint sujette aux accidents du premier genre. Les incendies y sont très fréquents ; il ne se passe guère de semaine que quelque incendie n'éclate, soit le jour, soit la nuit. Alors le visir, toutes les

grandes autorités, et souvent le sultan lui-même, sont sur pied et se rendent sur la scène de l'évènement. Il y a là, auprès du sérail, une barque à douze paires de rames qu'on tient préparée, jour et nuit, sur le Bosphore, pour le grand-seigneur.

Quant à la peste, on sait quelle est permanente à Constantinople. *La peste!* c'est le premier mot que nous avons entendu prononcer et mettant le pied sur le quai de Galata, faubourg située sur la rive orientale du port; c'est la première chose que nous avons vue en montant le faubourg de Péra.

C'était débuter assez malencontreusement. Imaginez-vous que tout le monde, dans la rue, se rangeait avec inquiétude aux cris bizarres et lugubres que poussaient de loin des hommes vêtus de la tête aux pieds d'une casaque brune ayant deux trous à la place des yeux, comme les casaques que portent en Italie certaines confréries de pénitents, ainsi que papa nous l'a fait remarquer. De pauvres mères fuyaient en toute hâte dans les allées des maisons qui se trouvaient sur leur passage, et y faisaient entrer avec effroi leurs petits enfants. Bientôt nous vîmes passer devant nous ces espèces de fantômes portant sur leurs épaules un cercueil ouvert, où une jeune fille, morte de la peste, était couchée, le visage sans voile et la tête couronnée de fleurs.

Pour ce qui est du despotisme, vous savez aussi bien que nous, chers bons amis, qu'il est ici dans toute sa force. Le sultan a droit de vie et de mort sur tous ses sujets ; il peut faire tomber quatorze têtes par jour. Mais il ne peut aussi, sans risquer la sienne, se permettre d'infraction aux lois, aux usages ou aux préjugés du pays. Le sultan Mahmoud, actuellement régnant, a réussi bien heureusement, et non sans danger toutefois, à émanciper le despotisme de toute dépendance en détruisant les jannissaires et en abaissant la puissance des oulémas, dont ce corps redoutable était le principal instrument. Les oulémas, dont le muphti est le chef, se composent des hommes de loi, de religion et de justice ; c'étaient eux qui gouvernaient l'empire. Mahmoud, par un coup de la plus haute et de la plus habile politique, a tari la source de leurs richesses et de leur grande influence en abolissant les confiscations. Cette innovation, qui pouvait être très périlleuse, a consolidé le trône du grand-seigneur, du moins pour un temps.

Maintenant que vous connaissez les trois grands fléaux qui disputent cette ville comme une proie, nous allons vous conduire dans des lieux dont les tranquilles habitants n'ont plus rien à craindre, ni de l'incendie, ni de la peste, ni du despotisme ; nous

voulons parler du cimetière de Constantinople.

Dans l'idée où les Turcs sont que leur race doit être un jour chassée de l'Europe, beaucoup d'entre eux ordonnent qu'après leur mort on les transporte à Scutari, l'ancienne Chrisopolis. Cette crainte ou cette prévoyance a fait du champ des morts de Scutàri le plus vaste et le plus beau cimetière de l'Orient. C'est une chose vraiment admirable que ce champ des morts, traversé d'une immense avenue, à l'extrémité de laquelle on voit le Kiosk ou pavillon de la sultane Validée, la mer et ses iles. Cette avenue est bordée profondément, de chaque côté, d'une forêt de cyprès; dans cette forêt des morts, on marche au milieu des plus belles et des plus riches tombes de marbre, peintes de vert, de rouge, et ornées d'or. On y trouve gravés, ici un palmier avec ses fruits, là un rosier avec ses roses, symboles d'un homme qui fut bienfaisant, d'une femme qui fut belle; ou bien des vases d'or pleins de fruits d'or, des corbeilles de raisins, des figues, des grenades ouvertes, et mille autres emblêmes mêlés à des versets du Coran. Chaque tombeau a la forme d'une caisse où, dans la saison, on cultive des fleurs.

On peut, dans les cimetières turcs, distinguer l'âge du mort, c'est-à-dire depuis qu'elle époque il repose, par la hauteur et la vétusté du cyprès qui

s'élève au dessus de sa tête, à côté de son turban de marbre ou de pierre. Chaque mort a son arbre. Il y a des cyprès de plus de cent ans; il y en a de nouvellement plantés, bien jeunes, bien faibles, et qui ont encore besoin de soutien.

Cette coutume de planter un arbre à côté de chaque pierre sépulcrale fait la beauté non seulement des cimetières, mais de toutes les villes du Levant; nous vous en avons dit un mot en vous entretenant de Smyrne; partout les tombeaux s'y trouvent mêlés aux habitations. Ces grands bois de cyprès donnent aux villes un extérieur pittoresque.

Ici les champs des morts sont la promenade de la ville. C'est là qu'on va le soir prendre l'air; on se promène, on se repose, on dort sur les tombes; les mères et les bonnes y mènent leurs enfants, comme chez nous au jardin du Luxembourg, à la Petite-Provence des Tuileries, aux Champs-Élysées, à la place Royale. Les cimetières sont toujours placés dans les plus beaux sites. L'image de la mort n'a rien de triste pour les Orientaux; aussi dit-on qu'ils ne la craignent nullement. On nous a assurés que, quand le moment est venu, ils se font tourner la tête vers le levant et meurent en paix. Pour un peuple que l'on dit si barbare, il y a, ce

nous semble, quelque chose d'assez philosophique à parer la mort, et à s'apprivoiser avec elle, surtout dans le pays de la peste et du despotisme. Nous avons vu, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, que les anciens plaçaient de même leurs tombes au milieu des habitations et au bord des chemins. Cet usage est peut-être fondé sur une idée consolante, celle de prouver à ceux qui meurent qu'on n'a pas peur d'eux, qu'on ne veut pas exiler leur tombe loin de leur berceau.

Mais, chers bons amis, des cimetières, quelque beaux, quelque décorés qu'ils soient, n'ont rien que de triste et de mélancolique. Nous nous souvenons que les promenades que nous faisions quelquefois ensemble au champ des morts du Père-Lachaise, ou à celui de Montmartre, étaient toujours mornes et silencieuses. Ah! dame! c'est que nous ne sommes pas des Turcs, nous autres; il ne nous est guère possible de rire de la mort sans grimaces.

Nous allons donc changer de scène, et vous entretenir du jeu de l'arc du grand-seigneur. Cette exercice est le plaisir favori du sultan. Personne, excepté les gens de sa suite, n'est admis à y assister. Nous n'avons pas été plus privilégiés que le vulgaire, croyez-le bien; mais nous étions prévenus du jour et de l'heure, et, des fenêtres de la mai-

son que nous occupons à Péra, nous avons pu, à l'aide d'une bonne lorgnette, tout voir très distinctement.

Ce jeu de l'arc consiste, non pas à atteindre un but, mais à lutter à qui lancera une flèche à une plus grande distance. Lorsque le sultan est arrivé, et que tout son monde, en rang, est prosterné devant lui, il s'amuse d'abord à tirer en l'air une cinquantaine de flèches, comme pour se mettre en haleine; puis, il joute avec chacun de ses courtisans, ou plus ordinairement des gens de sa maison seulement. Il y a là, au milieu de ces jeux, un homme vêtu d'une robe grise, et coiffé comme les bostangis ou jardiniers turcs, d'un long bonnet de drap rouge, replié derrière la tête. Cet homme est le bourreau, qui ne quitte jamais le sultan, même dans ses parties de plaisir. Le grand-visir et autres dignitaires, tels que pachas à deux ou trois queues, gouverneurs de provinces, etc., jouissent de ce privilège de se faire suivre partout par un bourreau; cela n'a rien d'étonnant dans un pays où un hospodar de Moldavie ou de Valachie a le droit de couper trois têtes à son choix, le jour qu'il reçoit à la Porte-Ottomane l'investiture de sa principauté. Mais, revenons au jeu de l'arc de Sa Hautesse.

Après chaque flèche que lance le sultan, comme

s'il devait être en transpiration pour un si grand effort, on lui met sa pelisse sur ses épaules, et il s'assied sur son fauteuil à l'européenne. Cela se répète cinquante et cent fois, et toujours avec la même gravité, avec le même cérémonial; ce qui ne laissait pas de nous faire beaucoup rire.

Dès que sa flèche est partie, un homme de sa suite s'incline devant lui, comme pour admirer une adresse si prodigieuse. On tient note des coups les plus fameux, et pour en conserver le souvenir, on élève une petite colonne en marbre blanc à l'endroit même où la flèche impériale est tombée. On rappelle dans une inscription le nom du sultan et la date de sa victoire. On rencontre sur la route de Buyukdéré, cette plaine toute parsemée des monuments qui signalent aux siècles futurs les places où sont tombées des flèches sans but. Cette plaine, du reste, est aride et nue. De ce côté, Constantinople n'offre que l'image de la plus complète solitude et de la stérilité. Tout cet espace était couvert de bois autrefois, mais les guerres les ont détruits; et ces vastes terrains, donnés à des mosquées, sont restés depuis sans culture.

Indépendamment des cimetières, il y a aussi à Constantinople des lieux spécialement destinés à la promenade. C'est surtout en Asie, sur les rives du

Bosphore, que sont les promenades favorites des Turcs et les endroits les plus fréquentés, à cause de leur beauté. C'est là qu'est Gheuk-Sou (l'eau bleu-céleste), Tchiboucli, vrai paradis; la vallée de Sultanié, la prairie du grand-seigneur, près de la montagne du géant. Tous ces lieux champêtres sont embellis de kiosks ou pavillons, de rivières, de bassins, de fontaines de marbre, de tombeaux aux inscriptions dorées, surtout d'admirables arbres et de gazons éblouissants. C'est là que le peuple de Constantinople va se délasser, c'est-à-dire s'asseoir sous les ombrages et respirer le frais, particulièrement le vendredi. Il n'y a rien de plus curieux pour des étrangers que l'aspect de ces réunions. Les caïques ou nacelles couvrent le rivages; des tapis de toutes couleurs sont étalés sur l'herbe, ainsi que les mantes des femmes, qui sont appelées *benichs* dans le pays. Tout y est gai et animé, mais sans désordre, sans tumulte et presque sans bruit. Il règne dans ces sortes d'assemblées de la dignité et de la décence. Le peuple turc sait s'amuser silencieusement; cela ne ressemble en rien à la gaîté française. En Turquie, on rit, mais doucement et sans éclats. On voit, d'un côté, les hommes assis par groupe sous les platanes ou les noyers, au bord de quelque bassin, fumant dans leurs longues

pipes ou buvant du café Moka. De l'autre, les femmes long de quelque haie, à l'ombre des tilleuls ou des frênes, causent entre elles, arrangeant et dérangeant leur voile; quelques unes d'entre elles fument; cela n'a rien de ridicule ici, mais cette longue pipe qu'elles ont à la bouche, et qui pose à terre, n'est pas, à beaucoup près, aussi gracieux que piquant.

Souvent on prête l'oreille aux accords de quelques musiciens. Des joueurs de mandolines viennent s'asseoir sur l'herbe, à distance respectueuse, tout en face des dames qu'ils supposent être les plus riches et les plus généreuses; ou bien quelque bateleur vient exciter les ris de la foule en tapant sur un tambour et en faisant danser des singes, comme on peut le voir tous les jours sur certaines places publiques de Paris. On y retrouve aussi notre *paillasse*, si grotesque et si niais, qui nous a quelquefois tant égayés avec les soufflets et les coups de bâton qu'il reçoit de si bonne grâce.

Ces belles et riantes prairies sont également le rendez-vous des écoliers aux jours de congé. Les jeux de la jeunesse et de l'enfance plaisent singulièrement aux Turcs, c'est un véritable délassement pour eux que d'y assister. Ces jeux de petits Turcs ont beaucoup de ressemblance avec les nôtres : ils

jouent aux barres, à la balançoire. Ils ont aussi des amusements qui leur sont tout-à-fait particuliers. Nous en avons vu jouer un dans la prairie du Sultanié qui paraissait amuser beaucoup tout le monde, hommes et femmes, et qui nous a paru aussi très divertissant. Vous ne serez pas fâchés sans doute de le connaître. D'ailleurs ce jeu est caractéristique et national. On nomme ce jeu turc l'Istamboul-Cadissi, *le préfet de la ville*. Voici en quoi il consiste :

Un de nos plus grands écoliers, monté sur un cheval et revêtu des insignes de la dignité préfectoriale, ayant au menton une barbe noire postiche, portant un grand bonnet pointu sur la tête et une hache de carton à la main, se promène gravement autour de la prairie, comme s'il était au milieu de la ville. Une nombreuse escorte d'écoliers de tout âge l'accompagne ; les uns sont habillés en officiers, les autres en gardes ; tous sont armés de bâtons et coiffés aussi de grands bonnets pointus comme le préfet. Le cadi s'arrête devant les marchands, les véritables marchands, établis le long de la prairie. Il fait examiner les marchandises et les poids ; il est convenu, dans le jeu, que ces marchandises seront toujours reconnues mauvaises, et les poids faux, comme de raison. Alors tous les écoliers

saisissent le délinquant avec beaucoup de dextérité, lui sautent sur les épaules, lui donnent le croc-en-jambe et le font tomber; puis, lui prenant les jambes dans un lacet probablement en usage dans les cas d'arrestation réelle, ils lui administrent la bastonnade sur la plante des pieds, mais sans lui faire de mal. C'est à qui portera son coup, jusqu'aux plus petits enfants Ils continuent ensuite leur tournée, et vont retrouver un peu plus loin un autre coupable aussi complaisant que le premier, qui se laisse mettre les pieds en l'air et la tête en bas. Les Turcs rient beaucoup de ce jeu, et les marchands, pour leur complaire font semblant de rire. Les écoliers leur donnent ensuite quelque argent pour les dédommager de leur peine.

Au surplus, c'est une chose remarquable que la beauté de ces jeunes garçons turcs. Avant de nous éloigner des promenades et des beaux environs de Constantinople, nous ne saurions passer sous silence le Tchamli-Djah, un des sommets du mont Boulgourlou, plus particulièrement le rendez-vous de la *bonne compagnie*, des *dames* et des *messieurs* turcs : car on ne peut guère y aller qu'à cheval ou en chariot. La vue que l'on découvre de ce sommet où papa a bien voulu nous conduire est une des plus belles et des plus imposantes de l'univers.

Figurez-vous l'Europe et l'Asie en présence, Constantinople et son bassin, la mer brillante de Marmara, couverte d'îles, traversée par de grands golfes jusqu'au détroit des Dardanelles; le Bosphore séparant ces deux parties du monde, et montrant sur ses deux rivages une suite presque continue de kiosks et de harems, comme si c'était là la grande rue de Constantinople. Nous n'avons encore rien vu de si merveilleux que ce magique coup d'œil. Sur ce sommet de Tchamli-Djah, il y a une fontaine, des platanes, de beaux hêtres. Les *messieurs* de constantinople y arrivent sur leurs beaux chevaux richement caparaçonnés. La *grande dame*, quand elle a quitté son araba doré et ses bœufs parés de gros glands rouges, s'y fait soutenir sous l'un et l'autre bras, comme incapable de marcher : elle monte ainsi l'esplanade, son parasol à la main, accompagnée de quelque esclave noire qui tient son miroir, et suivie de ses femmes et de ses enfants, lesquels sont servis derrière elle par d'autres enfants un peu plus âgés. On arrive, on étend des tapis, on s'établit sous des hêtres. Le guide qui marchait devant, un long bâton à la main, se retire à l'écart. Alors, comme on n'a pas à redouter les regards des hommes, qui fument près de la fontains sur l'esplanade inférieure, on se met à l'aise,

on ôte un moment son voile. Les bœufs sont dételés, les chariots sont dispersés çà et là ; les serviteurs promènent les chevaux de main ; d'autres chevaux hennissent attachés aux arbres. Toute cette scène est extrêmement pittoresque.

Vous savez chers bons amis, que les femmes turques cachent très-soigneusement leur bouche sous leur voile. Dernièrement, passant dans une rue de Constantinople, devant une porte entr'ouverte, Gustave s'avisa d'avancer la tête pour regarder dans l'intérieur d'une cour où une femme turque prenait l'air. Cette femme avait le visage découvert. Aux cris qu'elle poussa en se précipitant vers son voile, dès qu'elle aperçut le curieux Gustave, on eût dit que quelque profane venait de la surprendre au bain ; les petits enfants sortirent en fureur et poursuivirent Gustave à coup de pierres. Heureusement qu'avec ses bonnes jambes il se fut bientôt mis hors de leur portée. En général, les Musulmanes éprouvent une pitié mêlée de mépris pour la femme européenne qu'elles rencontrent dans les rues sans voile. Elles la regardent comme un être vil et méprisable, et quelquefois même lui disent des injures.

Cela nous amène tout naturellement à ajouter quelques détails nouveaux à ceux que nous vous

avons déjà donnés sur l'état des femmes turques dans leur intérieur. Elles jouissent d'une sorte de liberté, et ont même plus d'amusements que communément on ne le suppose. Elles ne ne vont point, il est vrai, au spectacle, au concert, aux soirées; elles ne reçoivent point de visites d'hommes, mais elles reçoivent librement leurs amies; elles se visitent entre elles, ont des lieux de réunion communes: les bains, les promenades; font des parties de campagne comme et quand il leur plaît : on part en chariot avec les enfants et les domestiques; on va dîner au village de Bellegrade ou dans les prairies de Cuyukdéré. Dans leurs maisons, elles administrent souverainement le ménage et les enfants; et, pour le délassement de la vie intérieure elles ne manquent pas de talents agréables. Accoutumées dès l'enfance, et de mère en fille, à ce genre de vie, elles ne peuvent ni regretter ni envier celle qu'elles ne connaissent point, et que même elle ne sauraient comprendre, à cause des préjugés de leur éducation.

Les femmes turques sont généralement belles; elles sont grandes; leur démarche et leurs mouvements ont de la noblesse. On rencontre chez elles la beauté grecque plus souvent encore que dans la Grèce même. Au reste, c'est plutot la dignité que

la grâce qui les distingue. Le son de leur voix est charmant et l'éclat de leur rire plein de charme.

Chose bien étrange! un Turc ne se permet jamais de regarder une femme dans la rue. S'il passe à côté d'elle, quand même il la connaîtrait beaucoup, il passe sans paraître l'apercevoir ; fût-il même son mari, il affecte de ne la pas connaître. Ce qui est aussi très certain, et ce qu'on ne saurait remarquer en aucune autre capitale de l'univers, c'est qu'on ne rencontre jamais dans les rues de Constantinople un homme et une femme turcs marchand ensemble.

Les, bains comme nous le disions à l'instant même, sont, à Constantinople et dans toutes les villes du Levant, un lieu de réunion pour les femmes, celui où elles viennent chercher leur plus cher amusement. Ces bains se composent ordinairement de quatre ou cinq salles qui se suivent en diminuant de grandeur, et qui, élevées en dôme, reçoivent leur lumière d'en haut. Le degré de température s'accroît dans ces étuves à mesure que l'on passe d'une salle dans une autre plus reculée, et la chaleur de la dernière se supporte difficilement; mais, quand on est revenu dans la première salle, et qu'on se repose sur les lits et les sophas qui sont disposés tout à l'entour, en buvant le café ou le sorbet, on éprouve une déli-

cieuse sensation de fraicheur et de bien-être. Ces bains de vapeur qui, au premier moment, semblent affaiblir, donnent aux membres une souplesse et une légèreté qu'il n'avaient pas auparavant. On se trouve agile en sortant du bain, on ne sent plus l'ardeur ni le poids du soleil. Les mêmes salles servent aux hommes et aux femmes, mais à des heures différentes. Les hommes s'y rendent depuis le lever du jour jusqu'à sept heures, et ensuite les abandonnent aux femmes, qui y passent la moitié de la journée dans la plus grande liberté. On les voit arriver en négligé du matin; leurs esclaves apportent les robes, les bijoux, les parfums et le miroir; et au sortir du bain, après le déjeuner et quelques repos sur les lits, toutes font leur toilette. Nous n'avons point assisté, comme vous le pensez bien, à ses séances du bain, mais nous tenons tous ces détails de bonne source. Nonchalament étendues, les femmes Turcs laissent tresser et parfumer leurs cheveux; elles prolongent ces heures où elles sont hors du harem, libres de soins et maitresses d'elles. C'est là que les amies se retrouvent; c'est là qu'on s'apprend les nouvelles; qu'on s'entretient des tracaseries des harems, que l'on fait mille médisances. Il n'y a point de société ni de réunion en Turquie; mais grâce, aux bains, les

femmes turques ont presque autant de plaisir, de vanité que celles des autres pays.

Nous voudrions, chers bons amis, vous faire partager les impressions diverses qu'un séjour aussi nouveau pour nous nous fait éprouver à toute heure. Ce désir de notre part pourra vous disposer à l'indulgence pour le décousu de notre lettre. C'est en vérité une espèce de mosaïque, ou plutôt une macédoine. Ici le beau, là l'étrange; tantôt du gai, tantôt du triste: telle page offre des détails pleins de charme; telle autre présente un tableau horrible. Il fallait que nos récits fussent tels pour vous présenter une peinture vraie de la capitale de la Sublime-Porte.

Nous terminerons, en ajoutant deux seuls exemples de ce que nous avançons. Hier nous avons été témoin d'un spectacle épouvantable. Nous passions devant la première porte du sérail, la porte impériale qui est située en face de Sainte-Sophie. Jugez de notre effroi, lorsque nous avons apperçu sur cette porte plusieurs têtes d'hommes, dont quelques-unes étaient encore sanglantes; il y avait de quoi reculer; et en effet, nous sommes revenus tout effarés, à notre hôtel. Nous avons appris, de la bouche de notre père que c'est là qu'on expose les têtes des suppliciés; elles y restent attachées pendant trois

jours. Quand c'est celle d'un visir, elle est placée à l'entrée de la porte, sur une petite colonne en pierre, dans un vase de vermeil; si c'est celle d'un pacha à deux queues ou d'un aga, elle est mise dans une jatte de bois; celles des autres turcs sont sur la terre nue. C'est un trophée bien dégoûtant pour le palais d'un souverain. Jusqu'à ces dernières années, la porte du sérail n'avait d'autres gardes que des portiers et des bostangis, tous sans armes, et portant seulement un bâton à la main; mais, depuis la révolution opérée par Mahmoud en 1826, le service s'y fait militairement, le sérail est gardé par des sentinelles et des pièces de canon.

Un usage aussi pieux, aussi recommandable que celui que nous venons de parler est barbare, c'est l'usage d'appeler régulièrement, à heures fixes, les fidèles à la prière. Cet appel à la prière se nomme l'ézan; il a lieu cinq fois par jour: avant l'aurore, à midi, au coucher du soleil, deux heures avant et deux heures après. Cet appel est fait par un homme du clergé turc, du haut des minarets de toutes les mosquées. On donne à cet homme le nom de muezzin; il est pour ainsi dire une horloge vivante, une sorte de *watch-mann*; comme on dit en Angleterre, pour nommer ceux qui annoncent les heures dans les rues pendant la nuit. La plupart du temps,

en Turquie, à moins que l'on soit un dévot musulman, les occupations et les bruits de la journée empêchent de faire attention à la voix du muezzin; mais le soir, quand tous les travaux sont finis, et que les bruits de la ville ont cessé, cette voix, qui s'élève seule au milieu du silence, attire invinciblement l'oreille: alors, il est difficile d'entendre l'ézan sans émotion, quand l'atmosphère est pure et que la voix du muezzin est belle

Avant de clore cette lettre, chers bons amis, il faut que nous vous donnions un avis qui pourrait vous être utile dans le cas où vous auriez à voyager dans ces contrées orientales, dont les usages sont si différents de ceux de notre France. Ces jours derniers, nous avions fait en famille une excursion qui nous avait considérablement éloignés de la ville. Nous revenions paisiblement sur le soir, à la fraîche; tout à coup des explosions d'armes à feu se font entendre à une assez petite distance de nous. Nous nous arrêtons soudain, tremblants comme la feuille : nous nous attendions à être attaqués par des brigands; mais aussitôt notre papa nous rendit le calme et la sécurité, en nous apprenant que ceux dont nous avions peur étaient des soldats, et que les coups de fusil que nous venions d'entendre étaient autant de marques de politesse de leur part.

C'est une habitude commune aux Grecs et aux Turcs ; c'est le salut qu'ils se font souvent entre eux, ou qu'ils envoient gaîment au voyageur. Ils laissent les balles dans les pistolets, même en tirant au milieu des villes, parce qu'ils disent que la balle fait mieux siffler le coup : aussi n'est-il pas rare, aux jours de réjouissances, de voir de cette manière des meurtres commis par gaîté, mais sans préméditation.

Ainsi, chers bons amis, quand il vous plaira de venir faire un tour de promenade à Constantinople, ou dans d'antres parties de la Turquie et de la Grèce, si vous entendez des salves d'armes à feu, n'allez pas croire qu'on veut vous attaquer, mais aussi gardez-vous de trop vous approcher des auteurs de ces civilités, car ces messieurs ne tirent pas à blanc ; et dans l'excès de leur courtoisie, ils pourraient bien vous envoyer quelques malencontreuses balles.

Adieu, chers bons amis ; nous vous écrirons le plus tôt qu'il nous sera possible ; nous aimons à croire que vous ferez de même. Adieu.

LETTRE XV.

AMÉDÉE ET PAULINE A GEORGE ET A LUCIE.

Rome. — La voie Appienne. — La Solfatara. — Les Cascatelles. — Beauté des femmes romaines. — L'Eglise Saint-Pierre. — Le tombeau du Tasse. — Les Catacombes. — Fêtes de Noël à Rome.

Rome, janvier 183...

Chers bons amis, depuis le temps que nous sommes à Rome, le croiriez-vous bien, si nous ne vous le disions pas, nous commençons à être pour ainsi dire blasés à l'égard des merveilles sans nombre dont nous sommes entourés. Il paraît que c'est la condition de l'homme de se lasser de tout ; l'admiration est chez lui un des sentiments qui s'usent le plus vite : aussi ne sommes-nous plus surpris de voir les Romains passer avec tant d'indifférence auprès de ce fameux Capitole qui est encore si plein

de la gloire de leurs ancêtres, et fouler aux pieds, sans y prendre garde, tant de ruines précieuses de l'ancienne grandeur de la cité qu'ils habitent. Nous sommes obligés d'en convenir, nous commençons à devenir un peu Romains sur cet article: non que nous puissions voir avec froideur tant de chefs-d'œuvre qui se pressent autour de nous; mais, à présent que nous les avons vus et revus, nous voudrions passer à autre chose.

Cependant, comme vous n'êtes pas dans le même cas, chers et excellents amis, nous tiendrons scrupuleusement nos engagements; et nous aimons à croire que vous ne serez pas mécontents de vos correspondants. Nous reprenons donc la relation de nos promenades.

Dernièrement, nous en avons fait une extrêmement intéressante. Nous nous sommes dirigés vers la voie Appienne, hors des portes de la ville. Nous avons traversé, pour y arriver, un des faubourgs, maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité; c'était même dans d'autres temps le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelait et on l'appelle encore le Vélabre. Là, plus de vingt palais montraient jadis avec orgueil leurs portiques élégants et majestueux. En sortant du Vélabre, où l'on ne voit plus aujourd'hui que des pâtres, des

cabanes et des décombres, nous nous trouvâmes sur la voie Appienne, où nous nous sommes promenés quelque temps.

Nous vîmes alors le tombeau de Cécilia Métella, de la fille de ce Crassus qui balança, par son or, le grand nom de Pompée et la fortune de César. Ce monument célèbre, consacré par un père à la mémoire de sa fille, est une tour ronde : sa circonférence est très grande; toute la partie supérieure est détruite. Dans les guerres civiles d'Italie, elle servit longtemps de forteresse ; elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

La voie Romaine appelée *Tiburtina* présente un autre aspect et fait naître d'autres sensations. On est d'abord saisi par une forte odeur de soufre. On fait quelques pas, on en est aussitôt enveloppé. La terre est noire, la verdure des buissons et des plantes, que le soleil d'Italie force d'y végéter, est à moitié desséchée. On suit cette exhalaison sulfureuse, et l'on arrive à un lac rempli d'eau bleuâtre. Cette eau bouillonne aussitôt qu'on y lance la moindre pierre. On voit flotter sur ce lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux ; ce sont des portions de terre minées par l'eau, La vapeur qui s'élève du lac et qui flotte sur son étendue est funeste

aux oiseaux ; s'ils passent à travers, ils tombent et meurent. On nomme ce lac la *Solfatara*, ou, en français, la soufrière.

On quitte le plus tôt qu'on peut les rives tristes et désolées de la Solfarata, et l'on va se consoler un peu à Tivoli. C'est aussi ce que nous avons fait, et nous sommes allés visiter les Cascatelles. La route qui y conduit est charmante : on passe sous les arbres les plus riants, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes ; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes ; on entend dans les bois voisins les concerts de mille oiseaux ; des troupeaux paissent çà et là sur les sommets des montagnes et animent la perspective ; le bruit argentin des clochettes égaie les airs. Bientôt on aperçoit le temple de Vesta et celui de la Sybille, qui montrent à l'œil ravi d'élégantes rangées de colonnes, Enfin on arrive vis-à-vis des Cascatelles, qui offrent une cascade charmante : tout à coup, du milieu d'une masse de verdure, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves qui, par cinq routes différentes, en jaillissent, ou coulent, ou se précipitent ; ils rencontrent au bas de la montagne d'autres eaux qui, de tous les côtés ; accourent et viennent se réunir avec eux sur des tapis d'herbe verdoyante. On jouit dans ces lieux

d'un calme, d'une solitude, d'une fraicheur que l'on trouve rarement réunis ailleurs.

Mais, chers bons amis, vous qui nous avez parlé des héroïnes polonaises, vous ne trouverez pas mauvais que nous vous disions un mot des dames romaines. La beauté est rare ici comme elle l'est partout. Les Romaines se distinguent principalement par des traits régulièrement dessinés et par des mains bien modelées. En général elles manquent par la taille, l'embonpoint les gagne de très bonne heure. Mais ces beautés si régulières, dont les détails sont si finis et l'ensemble si achevé, n'ont pas ordinairement le don de toucher. Une Romaine a quinze ans est en pleine beauté; mais comme ces dames ne la cultivent par aucun exercice, comme elles se tiennent presque toujours renfermées, elles s'*étiolent* rapidement, comme des fleurs qui demeurent longtemps privées des rayons du soleil.

Mais passons à d'autres sujets. Nous ne vous avons encore rien dit de particulier, si notre mémoire est bien fidèle, de la célèbre église Saint-Pierre. Il est vrai qu'il est impossible de trouver dans aucune langue des expressions pour en parler dignement. La place qui est devant ce superbe temple est une des plus belles de l'Europe. Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulai-

rement d'un vaste portique qui soutient sur quatre cents colonnes majestueuses deux cent statues colossables; entre deux superbes bassins de bronze noircis par le temps, d'où l'eau coule nuit et jour s'élève dans les airs un magnifique obélisque de granit qui a été taillé en Egypte et qui fut érigé par le pape Sixte-Quint, ce pape qui avait commencé par être gardien de pourceaux. Du reste, il n'est pas étonnant que l'église Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice : les papes Jules II et Léon X avaient voulu y attacher leur souvenir. Ce monument est est un des plus étendus que l'on connaisse; il sépare en deux le mont Vatican ; il couvre le cirque de Néron, sur lequel reposent ses fondations. Lorsqu'on entre pour la première fois dans cette église Saint-Pierre, on est saisi d'un ravissement que la langue de l'homme ne saurait exprimer. Quand on se trouve au milieu de ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de ces autels sans nombre et sous cette coupole sans pareille, enfin dans cette enceinte qui semble avoir, au premier coup d'œil, l'immensité de l'infini, et où il brillent tour à tour et quelquefois simultanément, l'or, le granit, le marbre, le bronze et le plus magnifique chefs-

d'œuvre de la peinture, on demeure comme en extase, et l'on se prosterne devant le génie de Michel-Ange. Il y a dans cette église Saint-Pierre de Rome dix-huit années de la vie de cet immortel artiste; cette église est en grande partie son ouvrage. Ah ! chers bons amis, dans ce temple, il serait impossible de ne pas croire à Dieu : tout ici est plein de sa majesté, de sa grandeur, de son éternité.

De Saint-Pierre, nous allons vous conduire au couvent de Saint-Onuphre, où l'on voit le tombeau de l'illustre et infortuné poète à qui nous devons la *Jésusalem délivrée*. Là, comme dit un auteur moderne, « on peut voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur. »

Les catacombes de Rome vont nous ouvrir une autre carrière. Vous vous souvenez, chers bons amis, que l'on devait, dans le temps pour nous aguerrir avec les spectacles imposants et tristes, nous mener tous ensemble aux catacombes de Paris, dont l'entrée est située du côté de la barrière d'Enfer. Les événements qui sont survenus en ont décidé autrement; et aujourd'hui vous êtes, vous, sur des terres arrosées du sang des Russes et des Polonais; vous foulez peut-être les ossements de

quelques-uns d'entre eux ; et nous, nous avons parcouru tout récemment les célèbres catacombes de Rome.

Ces catacombes (ce nom vient de deux mots grecs, qui signifient *près des tombeaux*) sont des souterrains, qui d'abord furent évidemment des carrières dont on tirait la pouzzolane qui servait à la construction des premiers édifices de Rome. On continua d'en extraire, pour le même usage, ce sable, produit volcanique et d'un grain assez gros, se trouve communément aux environs de Rome, et à Pouzzoles, d'où il tire son nom. Ces cavités, sans communication avec l'air extérieur, excepté par des ouvertures placées quelquefois à trois cents pas l'une de l'autre, ou plus éloignées, sont de la largeur de trois à quatre pieds, en forme d'allées et de galeries, rentrant les unes dans les autres par des carrefours assez fréquents. Il n'y a en général, ni maçonnerie ni voûte, la pouzzolane se soutenant d'elle-même. De temps en temps, on rencontre des espaces plus grands qu'on appelle *cubicula* ou chambres. Il n'y a pas de doute que ces cavités n'aient servi de cimetières. On creusait dans les parois de ces deux côtés d'allées toute la longueur nécessaire pour introduire des corps ; c'était à peu près une longueur de six pieds dans l'inté-

rieur, sur deux pieds de hauteur. L'ouverture n'était que de quatre pieds, et on la fermait d'une brique d'un pied et demi ou de deux pieds de haut, sur quatre de larges, assujettie avec du ciment. On plaçait ainsi quelquefois jusqu'à cinq ou six corps les uns au-dessus des autres. Les cavités sont plus petites, lorsqu'on y a déposé des enfants ou des femmes. Il y a des cimetières où il existe deux ou trois étages de ces allées ; on descend dans les premières par les ouvertures, ensuite on trouve d'autres ouvertures qui conduisent aux allées inférieures, où l'on voit régner une autre suite de tombeaux. Quelques écrivains pensent que les catacombes sont les sépultures primitives des anciens Romains. Il est certain que la première manière d'enterrer consistait à mettre les corps des morts dans des caves, la coutume de les brûler vint ensuite. Les catacombes romaines ont donc pu servir de cimetières anciennement.

Il est probable aussi que les chrétiens, pendant les persécutions des premiers siècles, trouvèrent les catacombes dans cet état, c'est-à-dire contenant d'anciens tombeaux et vides dans d'autres parties. Il n'est pas douteux que ces lieux cachés ne leur aient souvent servi de refuge contre les persécutions et qu'ils n'y célébrassent les mystères de leur

croyance. L'empereur Dioclétien ordonna un jour que quand une société de chrétiens qui fréquentait les catacombes y aurait été réunie, on élevât un mur horizontal à l'entrée de l'ouverture pour y renfermer ceux qui y seraient rassemblés. Vers les 8e et 10e siècles, on enterrait, dans la partie des catacombes restée vide, les corps des Romains indigents.

Il y a ici une assez grande quantité de Juifs, ce qui est d'autant plus surprenant que Rome est le siége de la catholicité, et que les Israélites y sont extrêmement malheureux ; ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme comme des troupeaux. On les vexe de mille manières ; mais, comme ils trouvent à faire quelque commerce dans cette ville, cela leur suffit, et ils se résignent à tout.

Nous avons oublié, chers bons amis, de vous parler, au commencement de cette lettre, d'une cérémonie religieuse extrêmement intérressante, celle de la fête de Noël à Rome. Ce jour est célébré de la manière la plus solennelle. Nous avons été éveillés tout en sursaut par la détonation du canon du fort Saint-Ange, annonçant l'aurore du saint jour de Noël, et servant de prélude aux grandes cérémonies qui doivent avoir lieu ce jour-là. Les cris de la joie populaire se prolongeaient dans les rues de Rome

et s'élevaient dans les airs pour se perdre insensiblement. Les Piefferari, montagnards des Abruzzes et de la Sabine, qui se rendent à Rome pendant l'Avant, et jouent, devant chaque maison, le matin et le soir, des airs sauvages et agrestes, avec une espèce de musette, faisaient résonner leur criarde harmonie aux pieds de la madone ; les jeunes filles, répétant en cœur un joyeux refrain adapté à la circonstance, faisaient entendre de tous côtés leurs voix singulières. Ce salut matinal d'un peuple entier, ivre de la plus pure joie, avait quelque chose de bien touchant et de bien religieux.

Nous nous dirigeâmes vers l'insigne basilique de Sainte-Marie-Majeure. Dans les rues, tout était joyeux, tout chantait des saints cantiques. Nous entendîmes pour la dernière fois, sur la place des Quatre-Fontaines, l'harmonie si originale d'un Pifféraro ; il allait cesser de soupirer pour faire place aux joyeux concerts des jeunes filles, et il répétait son air d'adieu, car il devait retourner dans ses montagnes, puisque le saint jour de Noël avait apparu. De là, nous nous rendîmes en toute hâte à la basilique de saint Pierre, où le pape devait officier, ce qu'il ne fait que trois fois par an, à Noël, à Pâques et à la Saint-Pierre : aux autres fêtes, il assiste seulement à la messe, qui est chantée par un cardinal.

Déjà toute la cité était en émoi, tout se démenait, tout s'agitait. Les somptueux équipages roulaient dans les rues avec une pompe extraordinaire. Chaque cardinal, chaque prince, chaque ambassadeur était suivi de deux ou trois voitures, pendant qu'une foule immense débouchait de toutes les rues pour entrer à Saint-Pierre. C'était un spectacle bien curieux de voir sur cette grande place, d'un côté les plus riches équipages rangés en bon ordre, de l'autre, immobiles contre les colonnes, une multitude innombrable de paysans Sabins descendus de leurs montagnes pour assister au *Santo-Natale*, comme ils disent en Italien. Ils étaient là, ces paysans, au teint maladif et fievreux, aux joues hâves creuses, au costume si pittoresque, groupés autour des colonnes. L'immense basilique était envahie, lorsque onze heures sonnèrent à l'horloge monotone de Saint-Pierre. Tous les yeux se tournèrent vers la chapelle de la *Pietà* (de la piété), et la grande draperie qui la couvrait fut soulevée.

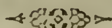
« Prenez garde, prenez garde ! » s'écria-t-on de toutes parts; c'était la garde suisse, en grand costume, qui s'avançait en bon ordre au son des clairons harmonieux. La procession commençait. Des prélats suivaient, portant la croix et les candelabres devant les chanoines de Saint-Pierre, puis venaient

deux évêques grecs et un patriarche arménien, en habits pontificaux, qui ouvraient la marche du vénérable corps épiscopal. Rien n'est plus riche et plus majestueux que leurs ornements, bien différents des nôtres; leur mitre en forme de couronne, et leur longue barbe blanche, leur donnaient un air de grandeur et de majesté. Ils étaient suivis de vingt évêques ou archevêques latins, en chape blanche et mitre dorée, ornées de pierreries; venaient ensuite trente-deux cardinaux, revêtus, selon leur titre de diacre ou de prêtre, de dalmatiques ou de chasubles, et en mitre blanche brillante de diamants; les quatre derniers, comme cardinanx-évêques, portaient la chape pour faire assistance au pape; enfin le pontife lui-même, la tiare en tête et revêtu des plus riches ornements, était porté sur un magnifique fauteuil élevé sur un brancard couvert de velours rouge doré; on portait à ses côtés deux grandes ombrelles de plumes blanches. Auprès du pape étaient les gardes-du-corps avec leur plus riche costume. La procession était terminée par le sénateur et le conservateur, par le corps diplomatique et par les grands seigneurs. On se dirigea vers l'autel; tout le sol était couvert de tapis précieux, et, chacun ayant pris sa place, le pontife commmença la messe; peu après

e Saint-Père alla se placer sur son trône élevé.

La messe touchait à sa fin ; le pape, après avoir préparé le saint sacrifice, revint se placer sur son trône, et le premier cardinal-diacre lui porta le calice. Le pape but dans la coupe mystique avec un chalumeau d'or. Oh ! ce moment nous parut bien solennel, à nous autres qni n'avions jamais été témoins d'une cérémonie aussi auguste !

Adieu cher Amédée, adieu, chère Pauline, nous vous embrassons du meilleur de notre cœur, et désirons bien ardemment que la présente vous trouve aussi bien portants que nous. Adieu.



LETTRE XVI.

GUSTAVE ET CÉCILE A GEORGE ET A LUCIE.

Établissements de charité chez les Turcs, — Hôpitaux — Détails sur quelques préjugés des Musulmans.

Constantinople, mars 183...

Tout sert à l'instruction de l'homme, chers bons amis, le spectacle de ses douleurs plus encore que celui de ses amusements. Nous venons de visiter les prisons de Constantinople, les hôpitaux et les établissements de charité que renferme cette capitale. Parmi ces établisseemnts de charité, se pré-

sentent d'abord les *imarets* ou cuisines des pauvres. On y distribue du pain, du riz ou de la viande; cette distribution a lieu deux fois par semaine; dans quelques imarets, elle a lieu tous les jours. Pour avoir part à la distribution, il faut se présenter avec l'autorisation des administrateurs de la mosquée et un certificat de l'iman du quartier. L'iman est un ministre de la religion mahométane. Constantinople n'a pas un imaret qui ne nourrisse au moins deux ou trois mille individus, sans compter les étudiants et quelquefois les desservants des mosquées, les gardiens des bibliothèques, dont l'entretien est à sa charge. La multitude des Turcs inscrit dans les imarets s'accroit chaque jour en proportion de la misère publique. Si nous en croyons les habitants de Péra les mieux informés, la bonne moitié des familles turques de la capitale vit de la charité publique.

La ville renferme encore d'autres établissements moins connus; ce sont des maisons ou des édifices très vastes, destinés à recevoir les gens infirmes ou les indigents qui n'ont point d'asile. Les salles y sont spacieuses et bien aérées; mais on n'y trouve d'autres meubles, d'autres lits que de grands sophas circulaires, sur lesquels trente ou quarante personnes restent étendues nuit et jour. A chacune

de ces maisons, se trouve réuni un jardin où les malades peuvent prendre l'air. On n'y a pas oublié les fontaines pour les ablutions prescrites. Chacun de ces établissements a beaucoup de gens employés au service des malades. On rapporte que plusieurs de ces hôpitaux ont eu autrefois une grande célébrité; celui de Solimanié, entre autres, avait quatre-vingts coupoles d'ou se répandaient l'air et la lumière, soixante-dix salles, deux cents serviteurs et d'habiles médecins. Il était dit, dans l'ordonnance de fondation, qui remonte à Soliman, que les malades auraient la nourriture la plus délicate, la plus succulente, et qu'on leur servirait souvent des moineaux, des pigeons et des rossignols. Mais, au moment où nous vous parlons, chers bons amis, cet hôpital et les autres hôpitaux de mosquées impériales ont bien dégénéré; non-seulement on n'y sert plus de rossignols, de colombes et de moineaux, mais on n'y trouve plus ni médecins ni remèdes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, dans les hospices abandonnés aux soins de la nature, et où manquent tous les secours de l'art, il n'y a guère plus de mortalité que partout ailleurs. Il faut ajouter toutefois qu'on ne vient dans ces maisons de guérison que quand on n'est pas sérieusement malade.

Il y a des lieux où l'on reçoit les pauvres et les infirmes, mais on ne les y soigne pas. On peut dire, en général, qu'il n'y a chez les Turcs aucun asile ouvert à ceux qui souffrent et qui ont besoin de secours. Une remarque que l'on a faite sur la Turquie, c'est que la charité ne s'y montre que pour ceux qui vont au-devant d'elle, qui vont la chercher; tant qu'un homme peut se maintenir debout sur ses jambes, on pense à lui, on s'occupe de ses besoins; lorsqu'il tombe et qu'il ne peut plus se montrer en public, on l'oublie. Tout cela est bien loin, il faut en convenir, des secours que les malheureux reçoivent dans les hôpitaux de notre pays. Ici, point d'hommes, point de femmes qui se dévouent au soulagement des misères humaines; les bonnes sœurs de la Charité, ces angéliques sœurs *du Pot*, ne seraient point comprises par les Turcs (1).

(1) Ce qui était vrai à l'époque de la première édition de ces lettres, a cessé de l'être aujourd'hui. Les sœurs de la Charité sont maintenant établies à Constantinople et y opèrent beaucoup de bien: non-seulement ces saintes filles sont *comprises par les Turcs*, mais encore elles sont l'objet de leur vénération reconnaissante. Ainsi, quelques années ont suffi, grâce à la divine Providence, pour réaliser ce qui semblait impossible. C'est là un nouveau miracle de la charité chrétienne, qui doit finir par opérer la conquête du monde entier.

C'est une singularité et un trait caractéristique e ce pays dominé par le fatalisme : tout ce qui ombe, tout ce qui est tombé, a perdu ses droits à a compassion d'un Turc ; aussi n'entend-on jaaais dire qu'un Turc s'est jeté à l'eau pour sauver a vie à un homme qui se noyait : et, dans les inendies, il arrive rarement qu'un disciple du prohète brave la mort pour arracher aux flammes des nalheureux près de périr victimes du feu.

Les Turcs ne sont pourtant pas sans charité ; eur religion leur fait même un précepte de secouir les malheureux ; mais leur charité mystérieuse iait l'éclat, et se plaît dans le silence et le repos. Comme nous vous l'avons dit, la moitié de la naion vit d'aumônes, et l'on voit à peine des pauvres lans les rues et sur les places publiques.

Il n'existe ici d'hôpitaux comme les nôtres que pour l'armée. Oh ! comme ces établissements sont différents de ceux du même genre que nous possédons! Nous avons visité celui que l'on vient de former à Maltépé. Nous étions conduits par un médecin français attaché à l'établissement. Nous avons parcouru les salles et les corridors ; on y voit surtout une grande quantité de fenêtres. L'hôpital renferme à peu près mille ou douze cents malades ; mais le service y est organisé d'une manière fort

incomplète ; toutes les maladies y sont confondues, de sorte qu'un soldat, loin de se guérir de la maladie qu'il a, court risque d'en contracter une autre. L'ignorance superstitieuse est le partage des médecins de la nation ; elle est aussi celui des malades. Pendant que nous nous promenions avec notre docteur français, un des médecins turcs est venu lui dire qu'il ne pouvait pas continuer à disséquer une tête, parce qu'il avait fait une chute, et que cette chute était un avertissement de Dieu. Un grenadier, d'une taille de six pieds, et qui paraissait fort comme un Hercule, a pris a part notre médecin, et lui a dit tout bas que le mal qu'il souffrait était l'effet *du mauvais œil*. Il ne voulait pas qu'on lui tâtât le pouls en présence de ses camarades. Le docteur nous dit qu'il avait déjà vu plusieurs malades comme celui-là. « Les guérissez-vous? lui dit mon père. — Si j'avais un remède contre la superstition, a-t-il répondu, je n'aurais pas eu besoin de venir jusqu'ici. » Nous avons vu l'iman attaché à l'hospice. Il passe pour s'énivrer quelquefois ; on l'a menacé de le renvoyer, s'il ne se corrigeait ; il se plaignait de cette menace à notre médecin français. « S'ils me renvoient, disait-il, ils ne trouveront pas facilement quelqu'un qui *lave le cadavre comme moi*. »

Notre père n'a pas voulu nous conduire dans les hôpitaux des aliénés : il craignait que les impressions qui peuvent résulter de ce triste spectacle ne fussent trop fortes pour quelqu'un d'entre nous.

Au reste, il paraît que, dans ces maisons, on n'emploie aucuns moyens curatifs contre l'aliénation mentale. On dit que cette maladie de l'âme ne se manifeste pas de la même manière chez les Grecs et chez les Turcs. Chez les premiers, la folie éclate par une exaltation vive, par des transports bruyants, par des paroles précipitées. Les Turcs, au contraire, conservent presque toujours cette gravité silencieuse, ce calme impertubable qu'on retrouve dans toutes les circonstances de leur vie ordinaire.

Voilà, chers bons amis, tout ce que nous pouvons vous écrire touchant l'état actuel des hôpitaux en Turquie. De tout cela, il faut conclure que les asiles des malades indigents sont loin d'être ce qu'ils étaient autrefois. On voit, dans les lettres du diplomate Busbec, qui voyageait en Turquie dans le seizième siècle, des détails qui prouvent qu'à cette époque les hôpitaux turcs étaient très bien bâtis, fort commodes, et qu'ils étaient ouverts à tous les voyageurs.

Voilà, chers bons amis, des détails bien graves, bien sérieux, mais qui ne manqueront pas de vous

intéresser, puisqu'ils sont instructifs. Nous avons cherché à vous tenir au couran des choses les plus dignes de remarque qu'offrent la Grèce et la Turquie.

Il est question, en ce moment, dans notre intérieur, de partir bientôt pour l'Égypte. Nous trouverons là de nouveaux sujets d'observations: mœurs, monuments, anciens usages, coutumes nouvelles. Nous nous efforcerons, comme par le passé, de ne pas rester trop au-dessous de la tâche qui nous est imposée.

En attendant, chers et excellents amis, il est un point où nous sommes certains de ne jamais faiblir; nous voulons parler de l'amitié qui nous unit à vous. Cette amitié sera toujours à l'épreuve du temps et des distances. Et malgré toute l'instruction qui résulte pour nous de nos voyages lointains, nous ne vous dissimulons pas que nous aspirons de tous nos vœux au moment heureux qui nous verra tous réunis au sein de notre belle patrie. Espérons que des circonstances que nous ne pouvons prévoir amèneront un peu plus tôt, un peu plus tard, ce désirable dénouement. Adieu.

LETTRE XVII.

GEORGE ET LUCIE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

Moscou avant l'incendie de 1812. — La ville de Kiow, ancienne capitale de la Russie. — Histoire de l'idole Péroun. — Le Borysthène. — Les steppes de Russie. — La Crimée ou ancienne Tauride. — Smolensk.

Moscou, 30 mars 183...

Nous écrivons à nos amis de Turquie de la vieille capitale de l'empire russe, où se fait ordinairement le couronnement de ses puissants souverains. Nous avons tous entendu parler de l'incendie effroyable qui consuma cette vieille cité, à l'époque où nos troupes françaises y étaient cantonnées. Cet incendie fut, dit-on, le signal de tous nos désastres. C'était en septembre 1812. L'armée française venait de gagner la bataille de la Moskowa, et se reposait de ses fatigues au sein de Moscou qui lui avait ouvert ses portes. Soudain par l'ordre du gouverneur de cette ville, qui, à ce qu'on vient de nous apprendre, se nommait Rostopchin, le feu fut mis à cinq cents endroits différents; les deux tiers de la cité furent la proie des flammes, ainsi que plus de trente mille de nos soldats blessés, qui étaient dans

les hôpitaux ou dans les ambulances, et qui ne purent s'échapper. Cette ville, avant ce terrible évènement, avait dix lieues de tour ; on y comptait quatorze cents églises, mille palais, vingt mille maisons et trois cent mille habitants. La cathédrale avait neuf tours. Il y avait une maison des enfants-trouvés qui servait d'asile à huit mille orphelins. Elle avait été fondée par Catherine II. Moscou possédait aussi une université fondée par l'impératrice Élisabeth dans le dernier siècle, et un hôpital dont Pierre-le-Grand était le fondateur. Au milieu de la ville, s'élevait le Kremlin ou forteresse, que Napoléon fit sauter. Moscou a été rebâtie depuis avec plus de régularité et d'élégance qu'auparavant, au rapport de personnes qui ont vu la ville avant ce fatal incendie, et qui l'ont vu aussi depuis sa reconstruction. Mais tous ces palais, tous ces édifices publics, tous ces hôpitaux consacrés au soulagement des pauvres, n'ont pu encore renaître de leur cendre. Il ne faut qu'un moment pour détruire, il faut des siècles pour réparer.

La ville de Moscou est située dans une plaine très étendue et très agréable ; elle est traversée par la Moskowa et la Jausa. Nous nous souvenons que le jardinier que nous avions à la campagne se plaisait à nous parler quelquefois de cette capitale. Il

était allé à Moscou comme soldat ; et ce qu'il y avait de mieux pour lui et pour sa vieille mère, dont il était l'unique soutien, c'est qu'il en était revenu. Il nous entretenait, avec une noble chaleur qui rappelait le conquérant, des jardins, des temples, des baraques, du Kremlin, du quartier chinois, des clochers dorés qui, avant l'incendie, présentaient aux yeux, dans Moscou, l'image bizarre de plusieurs groupes de palais ou de châteaux environnés chacun de leurs villages.

Ne pouvant guère procéder par ordre d'itinéraire, puisque notre marche a été fort irrégulière et composée de marches de contre-marches, nous allons vous indiquer les lieux que nous avons visités, comme ils se présenteront sous notre plume.

Kiow, la capitale de l'Ukraine, va d'abord fixer notre attention. En approchant de cette ville, on éprouve cette sorte de respect qu'inspirent toujours les débris des temps antiques. La situation pittoresque de cette vieille cité ajoute encore à cette impression ; en la voyant, on se rappelle qu'elle fut le fragile berceau d'un empire qui est aujourd'hui le colosse du Nord.

Ce fut des murs de Kiow que partirent les premières armées qui ébranlèrent l'empire d'Orient. Le nom de Kiow vient du mot sarmate *kioi*, qui

signifie *montagne*. Elle est effectivement bâtie sur des hauteurs assez escarpées. Dans le onzième siècle, elle fut déclarée capitale de l'empire de Russie. Elle a plusieurs fois changé de maîtres, tantôt polonaise, tantôt tartare, tantôt russe. Depuis un siècle et demi, elle est restée sous la domination de la Russie. Elle est située au bord du Dniéper, sur une colline qui s'élève perpendiculairement, en quelques endroits, à quarante sagènes ou toises au-dessus du niveau de l'eau ; ce qui lui donne un aspect très imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée; et lui conserve une apparence de son ancienne majesté. On peut avoir une idée de l'ancienne splendeur de cette ville par ce qu'en rapporte un historien du onzième siècle : elle conténait déjà trois cents églises ; on y tenait trois foires par an, et sa population était innombrable. Cent ans après, un incendie la dévasta et y détruisit six cents églises. Elle occupe encore un vaste terrain, mais qui n'offre aux regards qu'un bizarre mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvents, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux palais ou bâtiments en pierre. Le terrain sur lequel Kiow est bâtie la divise naturellement en trois parties : l'une est composée de la forteresse de Petscherski et de ses

faubourgs, la seconde contient l'ancienne ville, et la troisième contient les maisons construites dans les fonds qui se trouvent près du Borysthène : on appelle ce dernier quartier Podol; quelques-uns le nomment Kiow inférieure ; chacune de ses parties est entourée de remparts qui communiquent entre eux par des retranchements. Petscherski est défendue par de bons ouvrages ; il y a dans cette forteresse un magnifique couvent de moines avec des catacombes. Il s'y fait de nombreux pélérinages. L'ancienne Kiow est située sur la montagne du côté du nord, et séparée de la forteresse par un profond fossé. Il y a à Kiow une Cathédrale dédiée à sainte Sophie. Le quartier Podol est au pied de la montagne ; il est habité par les bourgeois et les marchands. Nous y avons visité le monastère de Bratski, dans lequel est une école où l'on enseigne le grec, le latin, le français et l'allemand, ainsi que les éléments des sciences. Les environs de Kiow sont parsemés de plusieurs ermitages et monastères dont les situations sont agréables et variées ; on y distingue, entre autres, le monastère de Vouidoubets, dont le nom rappelle une antique tradition. Suivant les vieilles chroniques, le prince Wladimir, ayant reçu le baptême, résolut de détruire les temples païens et les idoles; il ordonna donc de traîner

l'idole principale, qui se nommait *Peroun*, jusqu'aux bords du Dniéper, et de la jeter dans le fleuve. Le peuple, attaché par son ancienne superstition au culte de cette idole, éclatant en sanglots et suivant en foule sur la rive l'idole que le courant emportait, lui criait: *Peroun, Peroun, vouidoubey!* c'est-à-dire, *Peroun, Peroun, sors de l'eau!* Or, par l'effet du hasard, l'idole s'arrêta près du rivage, à l'endroit où s'élève le monastère dont nous parlons ; ce qui, depuis, rendit toujours ce lieu sacré pour ce peuple crédule.

Nous avons aussi navigué, chers bons amis, sur le Borysthène ou Dniéper, pour nous rendre de Kiow à Kaydak. Le Borysthène, dont les sources se trouvent près du village de Dnióproff, à cent cinquante verstes de Smolensk, se grossit rapidement. Son cours entier est de quinze cents verstes ; et, comme il faut environ quatre verstes pour faire une de nos lieues françaises, il en résulte que le cours du Borysthène est d'à peu près quatre cents lieues. Le lit de ce fleuve, depuis Kaydak, est embarrassé par treize cataractes qui occupent un espace de soixante verstes. Plusieurs de ces roches sont couvertes d'eau ; d'autres s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus de sa surface. Ce fleuve est rapide; plusieurs bancs de sable y rendent quelque-

fois la navigation assez dangereuse. Il reçoit plusieurs rivières. Indépendamment des villages dont ses bords sont parsemés, on y rencontre Tripolié, ville bâtie par Wladimir, pour défendre les frontières de ses États. Elle a été, comme toutes les autres, souvent en proie aux guerres civiles, et détruite momentanément, dans le douzième siècle, par des Tartares.

Il nous a été impossible de voir de près la plus fameuse des cataractes du Borysthène. On nous a dit que longtemps ce passage avait été regardé comme impraticable pour le commerce. En effet, le Borysthène est barré en cet endroit dans toute sa largeur par des chaînes de rochers, dont les uns à fleur d'eau et les autres très élevés, forment plusieurs chutes et plusieurs cascades; leur bruit nous empêchait presque de nous entendre. L'eau vient s'y briser et y écume avec furie. Au premier coup d'œil, on ne croirait pas possible que la plus petite barque et les plus intrépides rameurs pussent franchir un pareil obstacle. Cependant nous avons vu un canot et un assez gros bâtiment qui étaient mouillés à quelque distance et qui devaient franchir cette barrière. En effet, ils la franchirent très heureusement avec la rapidité d'une flèche, mais aussi avec des secousses tellement violentes que nous croyions à chaque in-

stant qu'ils allaient être brisés, ou remplis par les vagues et submergés ; le canot surtout disparaissait presque à tout moment.

En quittant Kaydak, nous sommes entrés dans ce qu'on appelle en Russie les *steppes*. Ce sont des prairies vastes et désertes, où l'on ne voit pas un seul arbre. Elles sont coupées, à de longs intervalles, par quelques coteaux tout nus, au pied desquels serpentent de petits ruisseaux. Dans un espace de sept à huit lieues, souvent on ne rencontre pas un homme, une maison, un arbuste. Ces grandes solitudes sont des déserts de verdure, où paissent toute l'année des troupeaux immenses de moutons et de chevaux. Au premier coup d'œil, on se figurerait voir une vaste mer, et ce spectacle a quelque chose de grand ; mais bientôt sa monotonie fatigue et attriste. On n'y aperçoit d'autres variétés que de nombreuses éminences qui paraissent élevées par la main des hommes. On donne diverses origines à ces éminences : les uns disent que ce sont d'anciens tombeaux; d'autres assurent que ces tertres avaient été formés par les Scythes et par les Tartares, afin de découvrir de plus loin les ennemis qui pourraient vouloir les surprendre. La première de ces deux opinions, d'après les recherches faites par les savants, serait la plus probable.

Cette immense mer de verdure s'étend, en Europe, depuis le Bug jusqu'à Azow, et en Asie, depuis le Caucase jusqu'à la frontière de Chine. La partie de ces steppes que nous avons parcourue devient progressivement la conquête de la civilisation; on y rencontre quelques hameaux, quelques bocages, quelques champs cultivés.

Bien plus, indépendamment de ces grandes solitudes, nous avons pu fouler aux pieds le sol de l'ancienne Tauride, que l'on appelle aujourd'hui la Crimée. Cette contrée est une presqu'île. La ville de Pérékop est l'entrée, la porte et la clef de cette presqu'île, qui est entourée à l'est par la mer d'Azow, au sud et à l'ouest par la mer Noire, et bornée au nord par les plaines désertes de l'ancienne Scythie. On trouve beaucoup des lacs salés dans le Nord. De nombreux troupeaux paissent dans de vastes pâturages; le long de la route, de loin en loin, on aperçoit quelques hameaux et quelques champs qui commencent à être cultivés. La partie montagneuse et méridionale, où l'on entre après avoir passé la rivière nommée Salguire, offre un coup d'œil fort différent. L'air y est sain, le ciel pur, la nature féconde. Il n'y a rien de plus imposant que la majesté de ces montagnes, dont quelques-unes ont jusqu'à dix-huit cents pieds de

hauteur. Des fleurs, des fruits, des ruisseaux, des cascades, une belle culture, embellissent les nombreuses vallées qui les séparent. Toute cette contrée présente aux voyageurs mille aspects variés et délicieux.

Ce qui nous a bien étonnés, c'est qu'au revers de ces montagnes nous éprouvions une chaleur que l'on nous a dit être comparable à celle de Naples et de Vénise; tandis qu'au nord, dans la plaine, nous y avions ressenti un froid extrèmement rigoureux.

Toutes les côtes de la Crimée offrent aux navigateurs de bons ports, des rades sûres. La variété de ses productions est infinie; les moyens de défense y sont très nombreux. Aussi paraît-il très naturel qu'une foule de peuples barbares s'en soient disputé la possession pendant tant de siècles. Dans ce nombre, on peut citer les Cimbres, les Grecs, les Alains les Goths, les Huns, les Kozacs, les Tartares et les Turcs; maintenant elle appartient à la Russie.

Il nous serait très facile de vous citer les noms d'un grand nombre de villes que nous avons traversées; mais il nous le serait beaucoup moins de vous donner des détails sur chacune d'elles, à cause de la rapidité de notre voyage. Nous allons pourtant vous en signaler quelques-unes que nous avons vues avant d'arriver à Kiow: ce sont Mscislaff,

Tchérikoff, Novomest, Starodoub, Novogorod-Severski, Soznitza, Betzna, Tschernikoff, Péjin, Kozélits. Nous pourrons aussi vous parler de Smolensk. Le nom de Smolensk est imprimé dans le souvenir des Français par de glorieuses victoires et par de grands malheurs, comme l'a dit un de nos écrivains qui avait aussi visité ces contrées. A l'exemple des habitants de Moscou, les habitants de Smolensk incendièrent leur ville en 1812. Cette cité est la capitale d'un gouvernement; elle ne le cède en ancienneté à aucune ville de Russie. Elle est située sur la rive gauche du Dniéper ou Borysthène, et divisée en deux parties; elle est entourée par une forte muraille, et protégée par une citadelle. Ses murailles ont près de deux lieues de circonférence. On y remarque d'assez beaux bâtiments, occupés par les tribunaux, par l'archevêque, par le gouverneur; sept églises en pierre, cinq en bois et une très belle cathédrale. Hors de la ville, on voit d'assez grands faubourgs. Le commerce de Smolensk avec Riga et avec la Pologne a été longtemps dans une grande activité. Elle se trouve à six cent quatre-vingt-neuf verstes de Pétersbourg, et à trois cent cinquante de Moscou. Nous croyons vous avoir dit déjà qu'il faut à peu près quatre verstes pour faire une de nos lieues de France; il

vous sera donc aisé de faire le calcul. Les deux parties de cette grande ville communiquent entre elles par un pont flottant. Le gouvernement de Smolensk passe pour un des plus riches de l'empire ; sa richesse, toute agricole, est peu sujette aux variations. Les produits de son sol ne peuvent manquer de débouchés, attendu que Smolensk est le point central de la communication établie entre la mer Noire et la mer Baltique. Smolensk est habitée par une noblesse nombreuse, qui remplit les principales charges de l'administration.

La situation de cette ville est très pittoresque, la beauté du Borysthène, la rapide majesté de son cours, ses rivages escarpés, les bâtiments, qui sur chaque rive s'élèvent en amphithéâtre, les maisons, les jardins, les vergers dont ils sont ornés, fournissent le point de vue le plus singulier: celui d'une ville artistement dessinée au fond d'un abime.

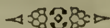
Nous terminons là pour aujourd'hui notre petite statistique superficielle, bien superficielle, du pays que nous venons de visiter. Nous y reviendrons au premier jour pour vous entretenir un peu de Pétersbourg, où nous devons passer plusieurs journées.

En attendant, voici, pour faire diversion, une petite anecdote polonaise que nous avons entendu raconter hier au soir. Elle ne saurait vous être sus-

pecte, car elle sort d'une bouche russe ; elle n'est pas nouvelle, puisqu'elle date d'une guerre que les Polonais eurent à soutenir, dans le dernier siècle, contre les Turcs et les Tartares. La ville de Trembowla était assiégée par ces barbares ; leur fureur et leur cruauté avait répandu partout l'épouvante. Après plusieurs assauts sanglants, la brèche venait d'être ouverte ; la garnison affaiblie allait mettre bas les armes ; les vieillards, les enfants, les femmes allaient être livrés à la mort ou aux plus horribles outrages, lorsqu'une intrépide Polonaise, nommée Kazanowska, parut les armes à la main et, suivie de quelques compagnes courageuses, appela les guerriers à l'honneur, les fit rougir de leur faiblesse d'âme, et, comme notre Jeanne Hachette de Beauvais, électrisa leur courage affaissé et rappela tous les citoyens à la défense de la ville. A sa voix, les cris *victoire ! liberté!* retentirent dans les airs. Tous s'armèrent, se précipitèrent en foule sur les pas de l'héroïne, et fondirent sur les barbares, qu'ils étonnèrent par cette résolution, et qu'ils mirent en déroute.

Dans notre prochaine lettre, nous aurons une autre anecdote polonaise à vous raconter. Nous la tiendrons en réserve, parce que nous ne doutons pas que les récits de ce genre ne vous fassent le plus vif plaisir.

Votre sympathie pour la Pologne, pour ses héros et pour ses héroïnes, nous en est un sûr garant. Ainsi donc, chers bons amis, à notre prochaine lettre! Nous nous hâtons de clore celle-ci, en vous embrassant mille et mille fois. Le courrier qui va se charger de notre dépêche ne doit pas tarder à se mettre en route, du moins à ce que nous dit notre chargé d'affaires ici. Nous ne vous le dissimulerons pas cependant, nous voudrions pouvoir vous porter notre lettre nous-mêmes, et vous entretenir librement d'une foule de choses qu'il serait impossible d'écrire. Nous aimons à croire que vous vous trouvez dans une situation d'esprit et de cœur semblable à la nôtre. Cette séparation, cet éloignement, nous semblent un véritable exil, et cet exil, nous en appelons le terme de tous nos vœux. Adieu.



LETTRE XVIII.

GEORGE ET LUCIE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

La princesse Lubomirska et l'ours furieux. — Saint-Pétesbourg. — Mœurs russes. — En quoi consiste le servage en Russie. — Le bon seigneur et les serfs reconnaissants. — Anecdote russe.

Pétersbourg, avril 183...

Chers bons amis, nous nous sommes trompés

dans nos calculs pour le départ de notre dernière lettre. Il y avait déjà deux heures que le courrier avait pris congé de Moscou, quand nous nous sommes présentés avec notre petit paquet chez le chargé d'affaires de France. Nous aurions bien voulu avoir d'assez bonnes jambes pour courir après lui avec la chance de le rattrapper; mais, après d'inutiles regrets, il nous a fallu retourner au logis, remportant notre lettre, maudissant celui qui nous avait mal indiqué l'heure du départ, et jurant, mais un peu tard, comme le renard de la fable, qu'on ne nous y prendrait plus, avec cette différence, toutefois, que le renard avait trompé et que nous n'avons voulu tromper personne.

Remplissons d'abord notre promesse au sujet de l'anecdote polonaise annoncée dans la lettre que vous venez de lire. Il s'agit d'une princesse polonaise, nommée Lubomirska, qui se tira, par une présence d'esprit admirable, du péril le plus imminent.

Elle se promenait un jour dans un traîneau au milieu d'une sombre forêt; au détour d'un sentier étroit, elle se trouva tout-à-coup à la vue et à quelques pas d'un ours que la faim rendait furieux. A l'approche de la bête féroce, le cheval de la princesse bondit d'effroi, s'emporta, et, de son pre-

mier élan, renversa le traîneau. L'ours affamé s'avance. L'heiduque de la princesse, c'est-à-dire son domestique, se dévouant pour la sauver, se met entre elle et son terrible ennemi ; il l'attaque, mais la lame de son sabre se brise en deux. Une lutte bien inégale s'engage ; l'ours serre le Polonais dans ses terribles bras. Soudain, sans se troubler, la princesse saisit deux pistolets tombés du traineau, s'avance derrière le formidable animal, lui tire dans les oreilles ses deux coups, et l'étend mort à ses pieds.

Ce trait pourra vous donner la mesure du courage des femmes polonaises. Des actions de ce genre sont très nombreuses dans leur histoire. En vérité, ces femmes héroïques feraient croire vraies les fictions dont fourmillent les romans de chevalerie.

Mais, depuis que nous vous avons écrit notre dernière lettre, qui pourtant ne vous arrivera qu'avec celle-ci, nous avons fait bien du chemin, chers bons amis ; nous sommes à cette heure à Saint-Pétersbourg, et nous allons vous faire faire connaissance avec cette capitale du Nord.

Saint-Pétersbourg est éloignée de Moscou de 198 lieues, et de 546 lieues nord-est de Paris. Cette ville ne date pour ainsi dire que de Pierre-le-Grand, qui est son fondateur, et dont elle porte le nom. Elle fut bâtie en 1703, et devint la capitale de



P. 204

Sans se troubler, elle saisit deux pistolets.

l'empire russe. Elle est la résidence des empereurs, qui y ont fait construire des palais magnifiques. Catherine II, que la flatterie a surnommée *Catherine-le-Grand*, à cause de quelques qualités mâles qui la distinguaient, y fit placer sur un rocher, la statue colossale de Pierre-le-Grand, fondue en bronze par Falconet, artiste français. Ce rocher est de granit, et du poids de trois millions. Il y a à Pétersbourg une citadelle, un assez grand nombre de belles églises, une académie impériale, une école des cadets. Les quais des îles de l'Amirauté et Basile sont magnifiques. Pétersbourg est située au sein de plusieurs îles assises sur la Newa, à un quart de lieue de l'embouchure de cette rivière dans le golfe de Finlande, ce qui la rend sujette aux inondations. La ville est divisée en dix parties principales, formant quarante-deux quartiers. Les maisons n'ont qu'un seul étage; les rues sont droites et larges; la ville a quatre lieues de tour. On y voit une grande affluence de négociants anglais et allemands. On dit que le nombre des vaisseaux qui y abordent durant l'été est très considérable ; pendant l'hiver, plus de 300 traîneaux, attelés d'un cheval, remplacent les voitures. Pendant le reste de l'année, on voit circuler beaucoup de voitures à quatre chevaux. La beauté de la Newa,

la richesse de ses quais de granit, l'imposant coup d'œil du port de Cronstadt, la magnificence du palais et des jardins de Petershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, contribuent singulièrement à embellir le séjour des empereurs moscovites.

La route qui conduit de Petershoff à Pétersbourg offre un aspect riant; elle est bordée des deux côtés par d'élégantes maisons de plaisance, par de beaux jardins où la noblesse de la capitale vient chaque année pendant les chaleurs passagères de l'été, qui est très court dans ces climats. L'aspect de Pétersbourg frappe l'esprit d'un double étonnement : on y voit les mœurs asiatiques et les mœurs européennes mélangées; on y trouve la barbarie du moyen-âge à côté de la civilisation moderne, des Scythes et des Européens polis, des maîtres et des esclaves.

D'un côté, ce sont des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres qui ne le cèdent en rien à ceux de Paris et de Londres : de l'autre, des marchands en costume asiatique, des cochers, des domestiques, des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes, des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir. Ces vête-

ments et les épaisses bandes de laine qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes une espèce de cothurne grossier, font revivre aux yeux les anciens barbares qui jadis portaient l'effroi au sein de l'empire romain, tels que les Scythes, les Daces, les Goths, etc. Quand on entre dans les maisons des paysans russes, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques : l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbres couchés et croisés les uns sur les autres ; une petite lucarne sert de fenêtre ; un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que des bancs de bois. En évidence, se trouve l'image d'un saint, bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée, au milieu d'un large cadre de métal. C'est à cette image, qu'avant de saluer le maître du logis, on doit rendre hommage. La nourriture des paysans russes consiste ordinairement en gruau et en viandes rôties ; l'hydromel ou un peu de farine fermentée dans l'eau avec de la menthe, telle est leur boisson ; mais ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d'eau-de-vie de grains, qui, pour l'âpreté, l'emporte de beaucoup sur la nôtre.

Nous vous disions tout à l'heure que l'on ne voyait ici que des maîtres et des esclaves. Les maîtres sont les seigneurs propriétaires ; les esclaves

ou serfs sont les paysans qui naissent dans leurs propriétés, et qui en font partie réellement. Les seigneurs ont sur leurs serfs une autorité sans limites; mais il est juste de dire que tous usent de ce pouvoir avec une extrême modération. L'état des paysans, dans toute la Russie, est devenu, par suite de l'adoucissement progressif des mœurs, à peu près semblable à ce qu'était autrefois en Europe la servitude de la glèbe: chacun paie une redevance modique pour la terre qu'on lui donne à cultiver, et ce tribut est réglé, dans chaque village, par des vieillards choisis entre les pères de famille. Il nous semble à nous, pauvres ignorants, que cette redevance n'est pas plus vexatoire que la manière dont on lève les impôts chez nous.

Un grand nombre de serfs russes entrent comme domestiques au service des maisons auxquelles ils appartiennent, et constituent même une partie du luxe des seigneurs russes. Ces domestiques, tirés de la classe des paysans, regardent ce service comme une sorte de faveur. Les hommes et les femmes de cette condition se marient dans la maison où ils servent, et y élèvent leurs familles; aussi n'est-il pas rare de voir un grand seigneur chargé de quatre à cinq cents domestiques de tout âge et de tout sexe, qu'il garde et nourrit à ses frais.

Au reste, on cite une foule de traits qui prouvent la modération des seigneurs russes à l'égard de leurs paysans, et l'attachement que ceux-ci portent à leurs maitres. En voici un qui est assez récent, et que l'on nous a raconté ces jours derniers. Un grand seigneur ayant contracté une dette assez considérable, se voyait obligé, pour l'aquitter, de vendre une terre qu'il possédait à trois ou quatre verstes de Pétersbourg. Un matin, en se levant, il entend un grand bruit dans la cour de son hôtel ; une foule de paysans rassemblés y causaient en tumulte. Il les fait venir, et s'informe du motif qui les amène : « On nous a appris, répondent ces bonnes gens, que vous étiez dans la necessité de vendre, pour rétablir vos affaires, la terre que nous habitons. Tranquilles et contents sous votre autorité, heureux par vous et reconnaissants, nous ne voulons pas perdre un si bon seigneur ; ainsi, après nous être cotisés, nous sommes venus, avec empressement, vous apporter la somme dont vous avez besoin, et que nous vous supplions d'accepter. » Le seigneur, après quelque résistance, reçut leur don, et goûta la douce satisfaction de voir le bien qu'il avait fait, récompensé par une si touchante gratitude.

Quant au pouvoir absolu des souverains, ce

qu'on nous en a appris dans le temps n'a rien d'exagéré. C'est à peu près ici la même chose qu'à Constantinople où vous êtes. En Russie, il n'y a aucune garantie contre le despotisme du maître; l'obéissance est toute passive, et la remontrance interdite; il est bien difficile d'arrêter et de suspendre l'exécution d'un ordre donné. En voici une preuve qui vous paraîtra peut-être un peu folle; mais c'est un fait que nous avons entendu attester par plusieurs Russes très dignes de foi, et qui eut lieu sous le règne de Catherine II.

Un étranger fort riche, nommé Suderland, naturalisé en Russie, était banquier de la cour; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. On lui annonce un matin que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler. Cet officier nommé Reliew, entre avec l'air consterné : « Monsieur Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de sa majesté.

— Moi! monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous, mais enfin quel est cet ordre?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé: la confiance peut revenir, une place peut être rendue.

— Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays?

— Ce serait une contrariété; mais, avec vos richesses, on est bien partout.

— Ah! mon Dieu, s'écria Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie?

— Hélas? on en revient.

— De me jeter en prison?

— Si ce n'était que cela, on en sort.

— Bonté divine! voudrait-on me *knouter*?

— Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

— Eh quoi! dit le banquier, ma vie est-elle en péril? Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

— Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler.

— Empailler! s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur; mais vous avez perdu

la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance. »

L'officier protesta de la surprise et de la douleur qu'il avait montrées à l'impératrice en recevant son ordre, et dit qu'il avait failli en être puni. Suderland était désespéré. Il obtint avec peine la permission d'écrire à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le maître de police porte ce billet au comte de Bruce, qui croit que cet officier est devenu fou, et se rend aussitôt chez Catherine. L'impératrice en entendant cet étrange récit, s'écrie: « Juste ciel! quelle horreur! Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez, ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs, et le mettre en liberté. »

Le comte exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise l'impératrice riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable: j'avais, depuis quelques années, un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avait donné le nom de *Suderland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis

mise en colère contre lui, pensant qu'il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme. »

Ridicule tant que l'on voudra! mais vous conviendrez, chers bons amis, qu'il avait tenu à bien peu de chose que le pauvre banquier ne fût empaillé, sans qu'il eût le droit de reclamer, par suite d'un ordre mal compris. Oh! chers bons amis, combien notre France nous paraît préférable, sous tous les rapports, à ces grands états du Nord que nous venons de parcourir! Depuis que nous avons un peu voyagé, nous apprécions mieux notre pays, nous l'aimons mieux; et quoique nous ne soyons nullement disposés à voir tout en mal dans nos courses, d'après tout ce que nous voyons, d'après ce que nous éprouvons, nous sommes portés à croire que la France est un des meilleurs pays du monde, et que, du moment que la paix régnera dans les esprits, le sol et les institutions pourront facilement concourir à la félicité nationale.

Ces réflexions d'un patriotisme louable ne vous étonneront pas, chers amis, quand vous saurez que nous sommes à la veille de retourner à Paris. Du moins notre père vient de nous l'annoncer; et nous sommes en ce moment pleins de joie, comme un cheval fatigué qui sent de loin l'écurie où il doit

retrouver de l'avoine, du fourrage pour se rassasier, et une bonne litière toute fraîche pour se reposer.

Mais quand nous serons de retour, il nous manquera certainement encore quelque chose. Plus d'une fois nous nous tournerons vers le Midi et vers l'Orient, pour leur redemander de bons amis qui seront bien loin de nous.

Toutefois il nous vient une consolante pensée : peut-être allez-vous revenir également au colombier. La chose ne serait pas impossible; et peut-être encore serez-vous plus tôt à Paris que nous ; car, quoique plus éloignés que nous, la facilité que vous avez de faire une partie du trajet par mer, vous abrégerait bien la distance ; au lieu que nous, nous avons 346 lieues à faire par terre, et nous ferons probablement plus d'une pause en route.

Puisse le ciel nous favoriser assez pour réaliser le plus promptement possible ce vœu de nos cœurs ! Adieu ! Tachez d'être fidèles au rendez-vous que nous vous donnons. Si nous arrivions les premiers, il nous serait bien pénible d'avoir longtemps à vous attendre. Adieu.

LETTRE XIX.

AMÉDÉE ET PAULINE A GUSTAVE ET A CÉCILE.

Naples. — Le mont Pausilippe et le tombeau de Virgile. — La grotte du Chien ; expérience. — Portici, Herculanum et Pompéia. — Les ruines de Pestum. — Le Vésuve ; récit de la mort de Pline le naturaliste. — Mœurs napolitaines. — Mot profond et caractéristique.

Naples, mai 183...

Chers bons amis : jusqu'ici nous sommes allés de plus beau climat en plus beau climat, de plus beau ciel en plus beau ciel. Depuis huit jours, nous respirons l'air pur de Naples. Quand on a vu Naples, disent les Napolitains, il ne reste plus qu'à mourir. Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis. La vue d'un pays aussi favorisé de la nature nous semble au contraire inspirer un plus vif désir de vivre. Cela peut d'ailleurs se concevoir facilement de notre part, chers bons amis, car vous pensez bien que nous n'avons pas renoncé au plaisir de vous voir et de vous embrasser.

Cette ville de Naples, où nous sommes actuellement, se nommait autrefois Parthénope, et c'est sous ce nom que Virgile l'a célébrée. La situation de Naples et pleine de charmes. Cette mer qui la baigne, ces coteaux qui l'entourent, ces palais qui

la dominent, ce terrible Vésuve dont le voisinage lui fut souvent si dangereux, mais qui fait tant d'effet dans la perspective du tableau, ce brillant soleil qui plane sur toute cette belle contrée, font de ce pays un séjour enchanteur.

Nous ne vous parlerons du château Capo-di-Monte, vaste édifice qui pose entièrement sur une carrière, que pour vous dire que l'on y voit une espèce de musée, où l'on peut admirer quelques tableaux du Titien, du Corrège, du Guide, du Schildone, et autres habiles peintres. Ce musée contient aussi une collection très considérable de médailles en cuivre et en or, et une collection de camées ou pierres gravées.

Notre père nous a fait faire un pélerinage intéressant au mont Pausilippe, où s'élève modestement le tombeau de Virgile. Cette demeure funèbre de l'un des plus beaux génies qui aient charmé les hommes tombe en ruines, enseveli parmi des ronces qui finiront par le détruire entièrement.

En continuant notre promenade nous avons traversé la grotte du Pausilippe, c'est-à-dire un chemin de cinq cents toises, très haut, très large, creusé dans les flancs de la montagne, pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Ce chemin, ouvrage des Romains, est un effort prodigieux de travail et de

constance ; il est pavé de lave. Au sortir de ce chemin couvert, on trouve des champs plantés de hauts peupliers, unis les uns aux autres par des guirlandes de vignes. Plus loin, ce sont des châtaigniers et des arbres d'un feuillage encore plus sombre. Puis, l'on rencontre les étuves sulfureuses de Saint-Germain, et enfin la célèbre grotte de Chien.

Voici d'abord ce que l'on appelle les étuves de Saint-Germain. Dans une maison bâtie exprès s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le dégré de la maladie. C'est ainsi que l'on prend des bains à sec qui ressemblent beaucoup à nos bains de vapeur. Il est certaines chambres dans lesquelles on ne respire qu'avec peine. La vapeur nous brûlait la plante des pieds. A quelque distance de ces étuves, se trouve la grotte du chien. C'est une excavation dans le rocher qui peut contenir trois personnes. Notre guide avait amené un chien. Mais à peine la grotte fut-elle ouverte, que le pauvre animal, qui n'était sans doute que trop fait à ce pénible manège voulut prendre la fuite : aussitôt son maître le prit par les quatre pattes et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'exale la terre, en cet endroit, commença à agir sur l'animal. Il enfla,

se raidit, eut des convulsions ; enfin, il perdit le mouvement, et nous crûmes qu'il allait mourir. Cela nous fesait mal ; nous demamdâmes grâce pour le pauvre chien. Le maître se prit à rire de notre effroi ; il traîna l'animal hors de la grotte. Exposé quelques minutes à l'air, le chien revint à lui, se releva, et bientôt nous eûmes la joie de le voir courir comme si rien n'était.

On a fait aussi en notre présence l'expérience du pistolet. Cette arme, tirée à deux pouces de terre, ne peut partir, par suite de la privation totale d'air. Tous les efforts de notre papa et du guide n'ont pu parvenir à décharger, à cette distance le pistolet.

Le reste de cette promenade a été employé a errer sur les rives du lac Agnano, qui est assis dans un charmant vallon.

Notre seconde sortie n'a pas été moins agréable, Nous nous sommes dirigés du côté de Portici ; cette ville est située sur Herculanum, l'une des anciennes villes qui furent englouties dans les laves du Vésuve. C'est une des maisons de plaisances du roi de Naples ; elle s'élève au milieu des gazons et des fleurs ; et peut-être, hélas ! subira-t-elle le sort de sa devancière. Portici mérite d'être vue pour quelques statues de marbres qui ornent son péristyle, et pour des peintures antiques qui en décorent l'intérieur. On a retiré du milieu des ruines d'Hercu-

lanum une foule d'objets qui étaient à l'usage de ses anciens habitants, et qui, par conséquent, sont aujourd'hui fort curieux; on les a transportés à Naples.

Non loin d'Herculanum était une autre ville appelée Pompéia, qui fut engloutie par la même éruption du Vésuve. On a découvert ses ruines vers le milieu du siècle dernier, quarante ans après celle d'Herculanum. Nous avons pu parcourir ce qui en reste. On y fait encore chaque jour des fouilles, dans l'espoir de découvrir de nouvelles richesses de l'antiquité. Pompéia est sous terre ce qu'elle était dessus; les rues en sont étroites, les maisons petites et d'une construction uniforme, mais revêtues de peintures encore fraîches. Nous y avons vu un quartier de soldats romains, plusieurs temples, entre autres un d'Isis, qui est très bien conservé. On nous a assuré que, lors des premieres fouilles, on n'avait trouvé que fort peu de squelettes humains dans les rues, mais un très grand nombre dans l'intérieur des maisons. Quel horrible mort! y songez-vous, chers bons amis? Nous sommes sûrs que vous tremblez pour nous! Etre engloutis tous vivants dans les entrailles de la terre! Rien que d'y penser, il y a de quoi avoir le frisson.

La route de Pompéia à Salerne est délicieuse. On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quel-

ques années, du Vésuve jusqu'à la mer. Ce n'est plus ensuite, de tous les côtés, surtout depuis un bourg qu'on nomma la *Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpentent dans un pays enchanté. A Salerne, il y a un grand nombre de couvents. Cette ville est célèbre par son ancienne école de médecine; sa cathédrale est précédée d'un beau portique, et l'on admire dans l'intérieur quelques bas-reliefs.

Nous avons ensuite foulé aux pieds Pestum, ou plutôt les ruines de Pestum, ancienne ville des Sybarites, autrefois si célèbre par ses bosquets de roses. On voit là de magnifiques restes de trois temples d'ordre dorique. Aujourd'hui Pestum, qui était, il y a deux mille ans, un lieu de délices; n'est plus qu'un désert sauvage, semé de ronces et de décombres. L'endroit où fut Pestum est situé à dix-huit lieues de Naples. Mais vous attendez de nous sans doute que nous vous parlions du Vésuve : c'est en effet une chose assez curieuse qu'un volcan qui lance des pierres, de la lave bouillante, des flots de feu et de fumée, et qui, dans ses terribles secousses, ébranle la terre et la mer. Votre attente ne sera pas trompée. Nous n'avons pas vu le Vésuve en éruption; ces épouvantables représentations ne se donnent pas comme un spectacle demandé; mais nous avons gravi le volcan; et nous avons sondé avec effroi son cratère fumant. Il nous

sera donc possible de vous parler de ce phénomène et de vous en apprendre à peu près autant que nous en savons nous-mêmes.

Nous commencerons par mettre sous vos yeux les détails de la mort du célèbre Pline l'ancien, qui, comme naturaliste, était le Buffon des Latins. Il périt en voulant observer de trop près la première éruption du Vésuve dont on ait connaissance. Ces détails se trouvent dans deux lettres adressées à l'historien Tacite par Pline le jeune, au sujet de la catastrophe de son oncle. Avant de nous conduire au Vésuve, papa nous à fait traduire ces deux lettres, et nous allons vous communiquer notre essai de traduction.

Voici le récit de Pline :

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, les transmettre tout entiers à la postérité. Je vous remercie de votre intention. Sans doute, le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri avec des peuples promettait à son nom l'immortalité; sans doute, ses ouvrages aussi l'en flattaient; mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des éloges dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues ! Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs ! Tel a été le sort de mon oncle. J'obéis

avec empressement à vos ordres, que j'aurais voulu prévenir.

« Mon oncle était à Misène, où il avait le commandement de la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occuper à étudier, après avoir, selon sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Et lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève ; il examine le prodige mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage partait du Vésuve. Il ressemblait à un grand pin ; il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le poussait avec impétuosité et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt, noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il en était plus ou moins chargé de cailloux et de cendres.

« Mon oncle fut étonné ; il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. — Qu'on me donne une chaloupe, dit-il ; et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continue à étudier. Je prends un bain, je me couche, mais il m'était impossible de

dormir. Le tremblement de terre qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentait à tous moments. Je me lève pour aller éveiller ma mère : ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour; nous nous assîmes. Pour ne pas perdre de temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais comme j'aurais fait dans ma chambre. Etait-ce courage? était-ce imprudence? j'étais si jeune! (Pline n'avait alors que dix-huit ans.) Dans le moment, arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité, à moi, mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté nous suivit; car la frayeur éveille quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville nous nous arrêtâmes. Nouveaux prodiges, nouvelle terreur. Le rivage s'élargissant toujours, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tous moments, et repoussait fort loin la mer irritée, qui retombait sur elle-même tandis que devant nous s'avance un nuage noir,

chargé de feux sombres qui incessamment le déchirent et jaillisent en larges éclairs.

« L'ami de mon oncle revient alors à la charge. « Sauvez-vous, nous dit-il; c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant, et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondis-je; et nous nous inquiéterions du nôtre ! » A ces mots, l'Espagnol nous quitta.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promontoire de Misène. « Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve-toi, tu le dois et tu le peux, car tu es jeune; mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas la cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de salut pour moi; si ce n'est avec vous. » Je prends ma mère par la main et je l'entraîne. « O mon fils ! disait-elle en pleurant, je te retarde ! »

« Déjà la cendre commençait à tomber. Je tourne la tête : une épaisse fumée, qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin: la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. » A peine avions nous quitté le grand chemin, qu'il était nuit, la nuit la plus noire. Alors ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissements d'en-

fants, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots et avec les divers accents de la douleur. « *Mon père ! — Mon fils ! — Ma femme !* » On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée ; celui-là le sort de ses proches : les uns imploraient les Dieux ; les autres cessaient d'y croire ; plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans la nuit éternelle. Et, au milieu de tout ce désespoir, que de récits funestes ! que de terreurs imaginaires ! la terreur outrait tout et croyait tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres ; c'était l'incendie qui approchait ; mais il s'arrête, s'éteint, la nuit redouble, et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever de moment en moment pour secouer nos habits. Le dirai-je ? au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir, dans la pensée que tout allait périr.

« Enfin cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore. Se jour ressuscite, même le soleil, mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrait alors à nos regards encore incertains et troublés ! Toute la terre était ensevelie sous la

cendre comme elle l'est en hiver, sous la neige. Le chemin avait disparu. On cherche Misène, on le retrouve; on y retourne, on le reprend, car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous apprîmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas! nous avions bien sujet d'être inquiets sur son sort!

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère, il avait dirigé sa route vers Rétine et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait; il y entre. Au milieu de la confusion générale, il observe attentivement la nue; il en suit tous les phénomènes, et à mesure il dictait. Mais déjà une cendre épaisse et brûlante s'abattait sur sa galère; déjà des pierres tombaient à l'entour; déjà le rivage était comblé de quartiers entiers de montagnes. Mon oncle hésite s'il retournera sur ses pas, et s'il gagnera la plaine mer. *La fortune seconde le courage*, s'écrie-t-il: *tournez vers Pomponianus*. Pomponianus était à Stabie; mon oncle le trouve tout tremblant: il l'embrasse, l'encourage; et, pour rassurer son ami par sa sécurité, il demande un bain, se met ensuite à table, et soupe gaîment, ou du moins, ce qui ne prouverait pas moins de caractère, avec toutes les apparences de la gaîté.

« Cependant, le Vésuve s'enflammait de toutes

parts dans la profondeur des ténèbres : « Ce sont des villages abandonnés qui brûlent, » disait mon oncle à la foule, pour tâcher de la rassurer. Ensuite il se couche, il s'endort. Il dormait du sommeil le plus profond, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres; toutes les issues s'obstruaient. On court à lui : il fallut l'éveiller. Il se lève, il rejoint Pomponianus, et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison ? fuiront-ils dans la campagne ? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entrouve ? et, s'ils fuient, comment échapper aux pierres qui tombent ? On choisit le dernier parti ; la foule, persuadée par la crainte, mon oncle convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville ; et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs ; mais là, continuait la nuit, nuit horrible ! La nue enflammée l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap et se couche ; tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe, et Pline est mort. »

Tel est le récit lamentable de Pline le jeune ; aura pu vous offrir sans doute une image plus ou moins terrible des éruptions du Vésuve. Passons maintenant au récit de notre excursion, qui vous paraîtra moins terrible, car nous n'avons pas couru le moindre péril.

Nous étions partis de Naples dans l'après-midi. Arrivés vers six heures du soir à Résina, petit village au-delà de Portici, nous quittâmes la voiture qui nous avait conduits, et montâmes sur des mulets. Des hommes nous accompagnaient, munis de flambeaux. Nous commençâmes par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers, entrelacés de vignes souples et vigoureuses. On nous fit remarquer, en passant, la maison où vint mourir, à l'âge de vingt-sept ans, le célèbre compositeur Pergolèse, à qui nous devons le touchant *Stabat mater* que vous avez sans doute entendu, car il se chante dans toutes les églises de la chrétienté le jour du vendredi-saint.

Après avoir traversé, pendant une heure, de beaux vergers, nous arrivâmes à une lave immense. Cette lave, quoique arrêtée et éteinte, inspire encore l'effroi : les bords sont tapissés de gazons et de fleurs, comme les rives d'un fleuve. Après avoir suivi quelque temps un sentier très difficile, nous nous trouvâmes sur des rochers affreux, au milieu

de la cendre mouvante : force nous fut alors de quitter le dos de nos montures et de cheminer à pied, car il fallait gravir des monceaux de cories, formées de l'écume de la lave, qui s'écroulaient sous nos pas. Enfin nous parvînmes au cratère. Des tourbillons d'une fumée noire et brulante nous enveloppaient de toutes parts, et, quoique le volcan fùt tranquille, on sentait facilement qu'il devait rouler au fond de ses abimes une fournaise ardente sans cesse en combustion. Qu'est-ce donc lorsque ce gouffre brûlant gronde, lorsqu'il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, d'immenses globes de feu ; lorsqu'il lance à la fois des millions de pierres ; lorsqu'il projette autour de lui des flots de lave bouillonnants qui sillonnent les flancs noirs de la montagne ! Voilà ce que les hommes appellent une magnifique horreur !

Nous descendîmes, après avoir considéré attentivement ce spectacle triste et imposant. Il ne nous fallut qu'une demi-heure pour descendre un espace que nous avions mis plus de trois heures à gravir.

Nous aurions bien désiré, chers bons amis, pouvoir vous dire quelque chose sur les Abruzzes, qui ne sont que l'ancien pays des Samnites, sur la Pouille et sur la Sicile. Malheureusement, nous

craignons bien de ne pouvoir satisfaire nos désirs à cet égard.

Dans tous les cas, nous nous en tiendrons pour le moment à quelques traits saillants de mœurs ou de caractère de ce pays-ci. A Naples, ne rien faire (ce que l'on appel *far niente*) est le suprême bonheur. Dès le matin et jusqu'à midi, les cafés, les boutiques, les promenades, sont remplis de toutes sortes de gens qui lisent les journaux ou regardent les passants. A midi, on va dîner, puis on se couche; cette méridienne se nomme *la contr'hora;* et une heure avant la nuit, on se lève, on fait sa toilette et l'on retourne au café, ou bien on se rend aux promenades.

Le souverain bien, c'est, comme nous l'avons dit, de ne rien faire pendant le jour; c'est encore de respirer le soir. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il le faut pour ne pas mourir de faim. Eprouvant peu de besoins, il a moins à faire pour les contenter. Le Napolitain est d'une grande sobriété: un peu de limonade, un peu de macaroni, en voilà assez pour toute sa journée. Les gens du peuple se nomment *Lazaroni.* Quand un Lazarone a gagné en travaillant pendant quelques heures de quoi se nourrir pendant plusieurs jours, il se repose, se promène ou se baigne; telle est sa vie. Au reste, ce que nous vous avons

déjà dit peut expliquer cette sorte de fainéantise.

D'après tout ce que nous entendons, et d'après tout ce que nous voyons, ce pays serait beaucoup plus heureux s'il était mieux administré. Et pour le croire, on n'a qu'à jeter les yeux sur cette contrée, soit du haut des montagnes qui la couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit du couvent de Chartreux. On nous a rapporté à ce sujet un mot bien profond, qui fut dit dans ce couvent. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un chartreux : *Le bonheur est ici !* Oui, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Avant de fermer cette lettre, qui sera peut-être la dernière que vous recevrez de nous, il faut que nous vous reparlions de Pompéia, que nous sommes allés visiter une seconde fois, et dont nous ne vous avons entretenus ci-dessus que légèrement.

On est vraiment tout étonné de se promener dans cette ville souterraine, de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues. La ville est parfaitement conservée. Ses malheureux habitants dormaient lors de leur affreuse catastrophe. Tout-à-coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvraient le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillons dans les airs sur Pompéia ; cette ville fut ensevelie toute vive en un

quart d'heure avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages avec des milliers d'hommes, avec Pline. La cendre couvrit Pompéia. Les descendants ou, plus juste, les successeurs de ceux qui y périrent, plantèrent des vignes, des mûriers, des peupliers sur son emplacement. Un jour, des paysans bêchants le sol pour le fertiliser, sentirent sous la pioche un corps dur qui offrait de la résistance; c'était une des maisons de Pompéia, cette ville romaine, ensevelie depuis tant de siècles. Le roi de Naples ordonna de fouiller, et l'on se mit à exhumer la cité ensevelie; mais ces travaux sont bien lents, car, depuis plus de soixante-dix ans qu'ils ont été entrepris, ils ne sont point encore achevés.

Pour nous, nous allons achever notre lettre, qui commence à devenir assez longue. Ce que nous y aurons omis, nous vous le dirons de vive voix, du moins nous le fait-on espérer, pourvu toutefois que vous arriviez à Paris à peu près en même temps que nous.

Oh! que Paris nous semble beau! que de choses nous trouvons admirables en lui, auxquelles nous ne faisions pas la moindre attention! Sans doute, il est bon de connaitre, il est curieux de voir l'Italie, ses merveilleux sites, son ciel enchanteur, ses monuments, ses chefs-d'œuvre, les neiges des Alpes,

les feux du Vésuve, la pantomime des Lazaroni, les rues d'une ville souterraine. Mais, à nos yeux, tout cela ne vaut pas une vilaine bicoque de Paris, où nous serions tous réunis. Revenez donc ; faites comme nous et surtout ne vous faites pas trop attendre. Adieu.

LETTRE XX.

GUSTAVE ET CÉCILE A GEORGE ET A LUCIE.

Syrie. — Pachalik de Damas. — Caravane de la Mecque. — Ruines de Palmyre. — Arabes-Bédoins ; leurs mœurs. — Anecdote arabe.

Damas, le...

Mes bons amis, notre moisson dans la contrée que nous habitons tout récemment ne sera pas, à beaucoup près, aussi abondante que nous l'avions cru d'abord ; non que la matière ne soit très féconde, soit sous le rapport de l'histoire, soit sous celui de la géographie ; mais c'est le temps qui nous manquera infailliblement.

A notre arrivée à Damas, nous avons trouvé des ordres pour nous tenir prêts à retourner à Paris au premier moment, de sorte que nous ne ferons que camper dans ce pays-ci, comme des Arabes ; ce qui nous contrarie très modérément, comme vous devez l'imaginer.

Néanmoins, comme nous ne voulons vous faire tort en rien, nous vous envoyons ce que nous avons recueilli dans nos courses et dans nos promenades. Cela vous donnera toujours une teinture générale de la Syrie.

Jetez les yeux sur la carte de ce pays, vous observerez qu'il n'est en quelque sorte qu'une chaîne de montagnes qui se distribuent à droite et à gauche en divers sens ; la vue du terrain est analogue à cet exposé. En effet, soit que l'on aborde par la mer, soit que l'on aborde par les immenses plaines du désert, on commence toujours à découvrir de très loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux qui va du nord au sud, tant que la vue peut s'étendre. A mesure que l'on approche, on distingue des entassements de sommets qui, tantôt isolés, tantôt réunis en chaînes, vont se terminer à une ligne principale qui domine sur tous. Ces montagnes forment divers bassins, tel que celui de Damas, où est établi un pachalik ou gouvernement turc. La Syrie renferme trois autres pachaliks, celui d'Alep, celui de Tripoli et celui de Saïde, dit aussi d'Acre. Nous ne vous parlerons à présent que de celui de Damas.

Ce pachalik occupe presque toute la partie orientale de la Syrie. Il s'étend au nord jusqu'à Habroun, dans le sud-est de la Palestine ; puis il

traverse le fleuve du Jourdain, enveloppe Jérusalem, et passe à l'orient dans le désert, où il s'avance plus ou moins, selon que le pays est cultivable. Dans cette vaste étendue de terrain, le sol et les produits sont variés; les plaines du Haran et celles des bords de l'Oronte sont les plus fertiles; elles produisent du froment, du doura, de l'orge, du sésame et du coton. Les environs de Damas sont d'un sol graveleux et maigre, plus propre aux fruits et au tabac qu'aux autres denrées. Toutes les montagnes sont attribuées aux muriers, aux oliviers, et, en plusieurs endroits, aux vignes, dont les Grecs tirent du vin, et les Musulmans des raisins secs. La ville de Damas est la résidence des pachas. Cette ville est assise dans une vaste plaine ouverte au midi et à l'est, du côté du désert, et serrée à l'ouest et au nord par des montagnes qui bornent d'assez près la vue; en récompense, il vient de ces montagnes une quantité de ruisseaux qui font du territoire de Damas le lieu le mieux arrosé et le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthousiasme, et ils ne cessent de vanter la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la quantité des courants d'eaux vives et la limpidité des jets d'eau et des sources. C'est aussi le seul lieu où il y ait des maisons de plaisance isolées et en rase campagne. Nulle

ville ne compte autant de canaux et de fontaines; chaque maison a la sienne. Avec une telle situation, Damas est sans contredit une des plus agréables villes de la Turquie; mais il lui manque une chose bien importante, la salubrité; il paraît que les eaux, froides et dures, occasionnent de nombreuses obstructions. Par suite de l'abus que l'on y fait des fruits, et surtout des abricots, il y régne très fréquemment des fièvres intermittentes et des dyssenteries. On évalue à quarante mille le nombre des habitants de Damas; la majeure partie est composée d'Arabes et de Turcs.

C'est à Damas que se rassemblent les pèlerins du nord de l'Asie qui veulent faire le voyage de la Mecque. Chaque année, le nombre s'en élève depuis 30 jusqu'à 50,000. Nous sommes arrivés assez à temps pour voir les préparatifs de départ de cette fameuse caravane. En ce moment, Damas présente l'aspect d'une foire immense : on ne voit qu'étrangers de toutes les parties de la Turquie et même de la Perse; tout est plein de chameaux, de chevaux, de mulets et de marchandises. Après quelques jours de dispositions, toute cette foule se mettra confusément en marche, en faisant route pour la frontière du désert; elle arrivera en quarante jours à la Mecque pour la fête du *Baïram*, fête solennelle que les Turcs célèbrent après leur Ramadan, qui

est pour eux ce que le Carême est dans la religion catholique. Comme cette caravane traverse le pays de plusieurs tribus arabes indépendantes, il faut faire des traités avec les Bédouins, leur accorder des droits de passage, et les prendre pour guides.

On se tromperait étrangement si l'on croyait que le motif de ce pèlerinage si fameux soit uniquement la dévotion. L'intérêt pécuniaire y a une part encore plus considérable. La caravane est un moyen d'exploiter une branche de commerce très lucrative. Presque tous les pèlerins en font un objet de spéculation. En partant de chez eux, ils se chargent de marchandises qu'ils vendent en route ; l'or qu'ils en retirent est échangé à la Mecque contre les mousselines et les indiennes du Malabar et du Bengale, les châles de Cachemyre, l'aloès de Tunquin, les diamants de Golconde, les perles de Bahrain, et surtout le café d'Yémen. Dans le pays, on nomme *hadj* le pèlerinage de la Mecque, et *adji* les pèlerins. Malgré le motif de dévotion dont ils se couvrent, ils est bien constant que ces pieux commerçants ne jouissent pas d'une excellente réputation ; car il s'est établi un proverbe qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur. *Défie-toi de ton voisin*, dit l'Arabe, *s'il a fait un hadj ; mais s'il en a fait deux, hâte-toi de déloger*. Et, en effet, l'expérience a

prouvé que la plupart de ces dévots personnages sont de fieffés fripons.

Au moyen de cette caravane, Damas est le centre d'une circulation très étendue. Elle communique avec l'Arménie, l'Anatolie, le Diarbékir et même la Perse ; elle envoie des caravanes au Caire ; elle reçoit des marchandises de Constantinople et de l'Europe par Saïde et Baïrout.

C'est dans le pachalik de Damas que l'on voit un monument trop remarquable pour que nous le passions sous silence. Nous voulons parler de Palmyre, cité si connue dans le troisième âge de Rome par le rôle brillant qu'elle joua dans les guerres des Parthes et des Romains, par la fortune d'Odenat et de Zénobie, par leur chute et par sa propre ruine sous l'empereur Aurélien. Depuis cette époque, son nom avait laissé un brillant souvenir dans l'histoire ; mais ce souvenir était enveloppé de notions vagues et confuses. Vers la fin du 17ᵉ siècle, des négociants anglais d'Alep, las d'entendre les Bédouins parler des ruines immenses qui se trouvaient dans le désert, résolurent d'éclaircir les récits qu'on leur en faisait. Une première tentative, en 1676, n'eut pas d'heureux succès : les Arabes les dépouillèrent complètement, et ils furent obligés de revenir sans avoir atteint leur but. Ils reprirent courage quelques années plus tard, et parvinrent enfin à voir les

monuments indiqués. Ils publièrent leur relation, accompagnée de dessins. Ces dessins représentaient une ville magnifique, située dans un lieu tout-à-fait écarté de la terre habitable. On fut d'abord incrédule : on était tenté de prendre leur récit pour un conte des *Mille et une nuits*. Mais d'autres voyageurs vinrent bientôt constater l'authenticité et l'exactitude des négociants anglais d'Alep ; et maintenant il n'y a plus lieu de douter que l'antiquité n'a rien laissé, ni dans la Grèce ni dans l'Italie, qui soit comparable à la magnificence des ruines de Palmyre.

Il a déjà été question, dans cette lettre, des Arabes-Bédouins. C'est un nom qui ne doit pas vous être étranger. Depuis la conquête d'Alger par la France, ce nom a passé dans toutes les bouches. Nous pouvons vous fournir quelques détails intéressants sur ces peuplades errantes; il y en a un grand nombre dans les déserts de la Syrie. La dénomination de *Bédouin*, d'après l'étymologie, signifie *homme du désert*. Ces arabes se vantent d'être la race la plus pure et la mieux conservée des peuples de l'Arabie; jamais, en effet, ils n'ont subi le joug de la conquête. Ces hommes sont condamnés à la vie nomade par la nature de leurs déserts. Pour se peindre ces déserts, que l'on se figure, sous un ciel toujours ardent et sans nuages, des plaines immenses et à perte de vue,

sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, sans montagnes. Presque toujours également nue, la terre n'offre que des plantes ligneuses clair semées, et des arbrisseaux épars, dont la solitude n'est que rarement troublée par des gazelles, des lièvres et des rats. Tel est presque tout le pays qui s'étend depuis Alep jusqu'à la mer d'Arabie, et depuis l'Egypte jusqu'au golfe Persique, dans un espace de six cents lieues de longueur sur trois cents de large. En général, les Bédouins sont petits, maigres et hâlés ; ils sont d'une sobriété rare : six ou sept dattes, trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé, suffisent à la journée d'un homme. Il se croit heureux s'il y joint quelques pincées de farine grossière ou une boulette de riz. Dans les temps de disette, le vulgaire, toujours affamé, ne dédaigne pas les plus vils aliments : les Bédouins mangent des sauterelles, des rats, des lézards et des serpents ; de là, leurs rapines dans les champs cultivés et leurs vols sur les grands chemins ; de là aussi leur constitution délicate, et leur corps petit et maigre, plutôt agile que vigoureux. Ils vivent divisées en tribus ; chaque tribu est sous les ordres d'un *cheik* ou *seigneur*. Ces peuples ont conservé, à peu de choses près, les mœurs des temps d'Abraham et des héros d'Homère.

Malgré les rapines que l'on peut leur reprocher,

il règne dans l'intérieur de leur société une bonne foi, un désintéressement, une générosité, qui feraient honneur aux hommes les plus civilisés.

Ainsi le droit d'asile est établi chez toutes les tribus. Un étranger, un ennemi même, a-t-il touché la tente du Bédouin, sa personne devient, pour ainsi dire, inviolable. Ce serait une lâcheté, une honte éternelle de satisfaire même une juste vengeance aux dépens de l'humanité. Le Bédouin a-t-il consenti de manger *le pain et le sel* avec son hôte, rien au monde ne peut le lui faire trahir. La puissance du sultan ne serait pas capable de retirer un réfugié d'une tribu, à moins de l'exterminer tout entière. Ce Bédouin, si avide hors de son camp, n'y a pas plutôt remis le pied, qu'il devient libéral et généreux. Quelque peu qu'il ait, il est toujours prêt à le partager; il a même la délicatesse de ne pas attendre qu'on le lui demande. S'il prend son repas, il affecte de s'asseoir à la porte de sa tente, afin d'inviter les passants; sa générosité est si vraie qu'il ne la regarde pas comme un mérite, mais comme un devoir. A voir la manière dont en usent les Arabes entre eux, on croirait qu'ils vivent en communauté de biens. Cependant, ils connaissent la propriété, mais chez eux elle n'est point accompagnée de cette dureté âpre et égoïste que lui ont

donnée les faux besoins du luxe chez les nations agricoles et industrielles.

Il règne, parmi les Bédouins, une sorte d'égalité, du moins sous le rapport de ce qu'ils possèdent. Tous les biens d'une famille consistent en un mobilier dont voici à peu près l'inventaire : quelques chameaux mâles et femelles, des chèvres, des poules, une jument et son harnais, une tente, une lance longue de treize pieds, un sabre recourbé, un fusil rouillé à pierre ou à rouet, une pipe, un moulin portatif, une marmite, un seau de cuir, une poêlette à griller le café, une natte, quelques vêtements, un manteau de laine noire, et enfin, pour tous bijoux et ornements, quelques anneaux de verre ou d'argent que la femme porte aux jambes et aux bras. Ceux qui possèdent toutes ces choses sont réputés riches. La jument est toutefois, pour eux, ce qu'il y a de plus précieux ; c'est leur plus grand moyen de fortune ; c'est avec la jument que le Bédouin va en course contre les tribus ennemies, ou en maraude, dans les campagnes ou sur les chemins. Ils préfèrent la jument au cheval, parce qu'elle ne hennit point, qu'elle a plus de docilité, et qu'elle a du lait qui, dans l'occasion, sert à désaltérer et à nourrir son maître.

Chacune des tribus de Bédouins compose un ou

plusieurs camps qui sont répartis sur le pays; une tribu qui empiète sur le terrain d'une autre tribu est censée violer la propriété. Aussi, si une tribu ou ses sujets entrent sur un terrain étranger, ils sont traités en voleurs, en ennemis, et la guerre éclate aussitôt. Leur manière de faire la guerre est extrêmement simple. Dès qu'une tribu a à se plaindre d'une autre tribu, on monte à cheval, on cherche l'ennemi ; on se rencontre, on parlemente. Souvent on termine le différend à l'amiable ; dans le cas contraire, on s'attaque par pelotons ou par cavaliers : on s'attaque ventre à terre, la lance baissée; quelquefois on la darde, malgré sa longueur, sur l'ennemi qui fuit. La victoire est presque toujours décidée dès le premier choc ; les vaincus prennent la fuite à toute bride sur la plaine rase du désert. La tribu qui a succombé lève le camp, s'éloigne à marches forcées, et va se réfugier chez ses alliés. Mais les meurtres, résultat infaillibles de ces sortes de guerres, donnent lieu à des haines qui perpétuent la dissension. Les Arabes reconnaissent une loi générale qui veut que le sang de tout homme tué soit vengé par celui de son meurtrier ; c'est ce qu'on appelle le *tar* ou *talion;* c'est le plus proche parent qui est investi de droit du soin de la vengeance. Son honneur même y est attaché devant tous ses compatriotes; s'il néglige de prendre son *talion*, il est à jamais

déshonoré. En conséquence, il épie l'occasion de se venger; si son ennemi tombe sous d'autres coups que les siens, il ne se tient point pour satisfait, et sa vengeance s'attaque au plus proche parent. Ces haines barbares et sanglantes se transmettent ainsi de père en fils, jusqu'à ce que l'une des races ennemies vienne à s'éteindre, à moins que les familles s'accordent en sacrifiant le coupable, ou *en rachetant le sang* pour un prix convenu, soit en argent, soit en troupeaux. Sans cela, point de paix, point de trève, point d'alliance entre elles, ni même quelquefois entre les tribus réciproques; *il y a du sang entre nous!* se dit-on dans toutes sortes d'affaires; et ce mot empêche de rien conclure.

Ces mœurs nous paraissent bien étranges, bien barbares, à nous autres Européens, qui avons été apprivoisés par la civilisation. Notre Europe n'a pourtant pas été toujours exempte de ces massacres de famille à famille. L'Italie, il y a quelques siècles, fournissait de nombreux et atroces exemples de ce genre. En Corse même, il n'est que trop fréquent, dit-on, de voir encore de nos jours des luttes à mort entre deux familles acharnées l'une contre l'autre. Ces pauvres Bédouins sont donc plus à plaindre qu'à blâmer, puisque les lumières de la foi leur manquent absolument, et que la législation même du pays concourt à entretenir cette barbarie de mœurs.

Nous avons pu voir ici plusieurs de ces cheiks ou chefs de tribus dont nous vous parlions tout à l'heure. Il ne faut pas croire que ce soient des princes et seigneurs comparables aux nôtres. On serait beaucoup plus près de la vérité en les comparant aux bons fermiers des pays de montagnes. Ils en ont la simplicité dans les vêtements comme dans la vie domestique. Un cheik selle et bride lui-même son cheval, lui donne l'orge et la paille hachée. Dans sa tente, c'est la femme qui fait le café, qui bat la pâte, qui fait cuire les viandes. Ses filles et ses parents lavent le linge, et vont, la cruche sur la tête et le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine. Ce sont toujours les mêmes mœurs qu'au temps d'Abraham ; car, dans l'Ancien-Testament, nous avons vu, s'il vous en souvient, la belle Rébecca aller avec ses jeunes compagnes puiser de l'eau hors de la ville. C'est aussi le même état que l'on trouve dépeint dans les poëmes d'Homère, où l'on voit la princesse Nausicaa aller, avec ses femmes, laver le linge du roi son père. Cela prouve bien positivement que les coutumes et usage d'Orient sont aussi durables que nos modes frivoles sont changeantes.

Il a été déjà question, dans cette lettre, du droit d'asile et de son inviolabilité chez les Arabes. Nous

allons vous citer plusieurs traits qui viendront à l'apui de ce que vous savez déjà.

Au temps des califs, lorsque Abd-Allah, *le verseur de sang*, eut égorgé tout ce qu'il put saisir des descendants d'Hommiah, l'un deux, nommé Ebrahim, fils de Soliman, eut le bonheur d'échapper au massacre, et se sauva à Koufa, où il entra déguisé. Ne connaissant personne à qui il pût se confier, il entra par hasard sous le portique d'une grande maison, et s'y assit. Peu après, le maître arrive, suivi de plusieurs valets, descend de cheval, et, voyant l'étranger, il lui demande qui il est. « Je suis un infortuné; répond Ebrahim, qui te demande l'asile.

— Dieu te protége! dit l'homme riche, entre et sois en paix. »

Ebrahim vécut plusieurs mois dans cette maison, sans que son hôte lui fît de questions. Mais lui-même, étonné de le voir tous les jours sortir et rentrer à la même heure, se hasarda un jour à lui en demander la raison: « J'ai appris, répondit l'homme riche, qu'un nommé Ebrahim, fils de Soliman, est caché dans cette ville; il a tué mon père, je veux prendre mon *talion*. »

A cette réponse, Ebrahim, en bon musulman, reconnut que Dieu l'avait envoyé là à dessein; il adora son décret, et, se résignant à la mort, il

s'écria : « Dieu a pris ta cause, homme offensé, ta victime est à tes pieds. »

L'homme riche, étonné, répondit: O étranger! je vois que l'adversité te pèse, et qu'ennuyé de la vie tu cherches un moyen de la perdre; mais ma main est liée pour le crime. Je ne te trompe pas, dit Ebrahim : ton père était un tel ; nous nous rencontrâmes en tel endroit, et l'affaire se passa de telle et telle manière. »

Alors un tremblement violent saisit l'homme riche; ses dents se choquèrent comme à un homme qui a le frisson de la fièvre; ses yeux étincelèrent de fureur et se remplirent de larmes. Il resta ainsi quelque temps le regard fixé contre terre; enfin levant la tête vers Ebrahim : « Demain, le sort, dit-il, te joindra à mon père; et Dieu aura pris mon *talion*. Mais moi, comment violer l'asile de ma maison?... Malheureux étranger, fuis de ma présence; tiens, voilà cent sequins; sors promptement et que je ne te revoie jamais. »

Voici une autre anecdote beaucoup moins ancienne, car elle passe pour être du siècle dernier. Elle a trait aux Druzes, autre peuple de la Syrie, et sera une nouvelle preuve du respect inviolable que gardent les Arabes pour l'engagement sacré du pain et du sel, que rien ne saurait leur faire enfreindre.

Un aga des janissaires, coupable rébellion, s'enfuit de Damas, et se retira chez les Druzes. Le pacha le sut, et le demanda à l'émir, sous peine de guerre. L'émir le réclama au cheik Talhouq, qui lui avait donné asile. Mais le cheik indigné répondit : « *Depuis quand a-t-on vu les Druzes livrer leurs hôtes? Dites à l'émir que, tant que Talhouq gardera sa barbe, il ne tombera pas un cheveu de la tête de son réfugié.* » L'émir menaça de l'enlever de force ; Talhouq arma sa famille ; mais l'émir, redoutant une émeute, prit une voie usitée comme juridique dans le pays : il déclara au cheik qu'il ferait couper cinquante mûriers par jour jusqu'à ce qu'il rendît l'aga. On coupa mille de ces arbres, et Talhouq resta inébranlable. A la fin, les autres cheiks indignés prirent fait et cause ; et le soulèvement allait devenir général, lorsque l'aga se reprochant d'occasionner tant de désordre, et en redoutant problablement l'issue, s'évada à l'insu même de Talhouq.

Cette bonne foi, cette fidélité à une parole donnée vous plairont, nous n'en doutons pas. Sous ce rapport, du moins, nos peuples d'Europe sont obligés de se reconnaître bien inférieurs à des tribus barbares. Chez nous, il y a certainement plus de délicatesse, mais c'est uniquement dans les formes. Une signature donnée, un acte consenti en présence

de témoins et d'un officier public, semblent n'être rien pour bien des gens; et, dans cette contrée déserte, un pauvre Arable qui donne l'hospitalité à un étranger se croit obligé, par sa conscience, à le préserver de toute espèce de maux.

Nous avons appris hier une petite aventure assez curieuse que nous croyons devoir vous communiquer comme parfaitement caractéristique.

L'un des plus célèbres pachas du Damas, appelé Abd-Allah-el-Satadji, homme d'un caractère ferme et prudent, administrait les contrées soumises à ses ordres avec modération et désintéressement. Dans le temps qu'il était en possession du pachalik de Bagdad, la vie simple et militaire qu'il continuait à mener ne lui faisant pas éprouver de grands besoins d'argent, il n'en amassait point. Mais les grands officiers du sérail de Constantinople, à qui cette modération ne rendait rien, trouvèrent mauvaise la gestion d'Abd-Allah, et n'attendirent qu'un prétexte pour le déplacer. Ils trouvèrent ce prétexte dans la retenue qu'Abd-Allah fit d'uue somme de cent mille livres provenant de la succession d'un marchand. A peine le pacha eut-il touché cette somme, que les grands-officiers du sérail en exigèrent le versement. En vain Abd-Allah représent-t-il qu'il en avait payé d'anciennes soldes de troupes, en vain demanda-t-il du délai, le visir ne l'en

harcela que plus vivement : et, sur un second refus, il dépêcha un eunuque noir, muni en secret d'un *kat-chérif* ou ordre formel, pour lui couper la tête. L'eunuque, arrivé aux environs de Bagdad, feignit d'être un malade qui voyageait pour sa santé : en cette qualité il fit saluer le pacha, et, par forme de politesse, il le pria de lui permettre de lui faire une visite.

Abd-Allah, qui connaissait l'esprit turc, trouva tant d'honnêteté fort peu naturelle, et soupçonna qu'elle pouvait bien avoir un but secret. Son trésorier, très attaché à sa personne et connaissant aussi les usages de la cour du sultan, le confirma dans ses soupçons. Pour acquérir des certitudes, il proposa au pacha de visiter le paquet de l'eunuque pendant qu'il viendrait le visiter. Abd-Alla approuva l'expédient. A l'heure indiquée, le trésorier se rend dans la tente de l'émissaire noir, et il y fait une perquisition si exacte, qu'il découvre le *kat-chérif* caché dans les revers d'une pelisse. Aussitôt il vole vers le pacha, le fait avertir de passer un instant dans une pièce voisine, et lui remet l'acte accusateur.

Abd-Allah, muni du fatal écrit, le cache dans son sein et rentre dans l'appartement : puis, reprenant d'un air tranquille la conversation de l'émissaire : « Plus j'y pense, dit-il, seigneur aga,

plus je m'étonne de votre voyage en ce pays. Bagdad est si loin de Stamboul (Constantinople), notre air est si peu vanté, que j'ai peine à croire que vous ne veniez ne nous demander que de la santé. — Il est vrai, reprit l'aga, que je suis aussi chargé de vous demander en passant quelque à compte des cent mille livres.—Passe encore, reprit le pacha; mais, tenez, ajouta-t-il d'un air décidé, avouez que vous venez aussi pour ma tête. Ecoutez: vous me connaissez de réputation; vous savez ce que vaut ma parole; je vous la donne : si vous me faites un aveu sincère, je vous relâcherai sans vous faire le moindre mal. »

Alors l'émissaire commença une longue défense, protesta qu'il venait sans *noires* intentions. *Par ma tête!* dit Abd-Allah, avouez-moi la vérité. (L'envoyé continue sa défense.) *Par votre tête!* (Il nia encore.) *Prenez-y garde!... Par celle du Sultan!* (L'autre persista encore.) Allons, dit Abd-Allah, c'en est fait, tu as prononcé ton arrêt! Et tirant de son sein le *kat-chérif: Reconnais-tu ce papier?* Voilà comme vous gouvernez là-bas : oui, vous êtes une troupe de scélérats qui vous jouez de la vie de quiconque vous déplaît, et qui vous livrez de la main à la main le sang des serviteurs du sultan. Il faut des têtes au visir : il en aura une. Qu'on la coupe à ce chien! et qu'on l'envoie à Constanti-

nople. » Sur-le-champ l'ordre d'Abd-Allah fut exécuté ; et la suite de l'aga, congédiée, partit avec sa tête. Après ce coup hardi, le pacha eût pu profiter de la faveur du pays pour lever l'étendard de la révolte ; il aima mieux aller chercher un asile chez les Kourdes. Ce fut là que vint le trouver l'amnistie du sultan et l'ordre de passer au pachalik de Damas.

C'était un homme d'une trempe peu commune que cet Abd-Allah. Il quitta le lieu de son exil, accompagné de cent hommes qui s'étaient attachés à sa fortune. En arrivant aux frontières de son gouvernement, il apprit qu'Asâd, ancien pacha de Damas, proscrit par suite d'une intrigue de cour, était campé dans un lieu voisin. Il en avait entendu parler comme du plus grand homme de la Syrie ; il désira le voir. Il se déguisa, et, suivi de six cavaliers, il se rendit à son camp, et demanda à lui parler. Il fut introduit, suivant l'usage de ces camps sans beaucoup de cérémonie. Après le salut, Asâd lui demande où il va et d'où il vient ; Abd-Allah répond qu'ils sont six à sept cavaliers kourdes qui cherchent du service ; qu'ils savent qu'Abd-Allah Satadji vient de Damas, et qu'ils vont le trouver ; mais qu'ayant appris en passant que lui Asâd était campé dans le voisinage, ils sont venus lui demander une ration. « Volontiers, dit Asâd ; mais

connaissez-vous Satadji? — Oui. — Quel homme est-ce? Aime-t-il l'argent? — Non. Satadji ne s'embarrasse ni d'argent, ni de pelisses, ni de châles, ni de perles, ni de femmes; il n'aime que les bonnes armes de fer, les bons chevaux et la guerre. Il chérit la justice, protège la veuve et l'orphelin, lit le Coran, vit de beurre et de laitage. — Est-il âgé? dit Asâd. — Moins qu'il ne paraît. La fatigue l'a prématuré; il est couvert de blessures; il a reçu un coup de sabre qui le fait boiter de la jambe gauche; un autre lui fait porter le cou sur l'épaule droite. Tenez, dit-il en se levant debout, depuis les pieds jusqu'à la tête c'est mon portrait. » A ce mot, Asâd pâlit et se crut perdu. Mais Abd-Allah, se rasseyant, lui dit: « *Frère*, rassure-toi! je ne suis pas un messager de l'antre des voleurs; je ne viens point pour te trahir; au contraire, si je puis t'être bon à quelque chose, emploie-moi; car nous sommes tous deux au même rang chez nos maîtres. Ils m'ont rappelé parce qu'ils veulent châtier les Bedouins; quand ils auront satisfait leur vengeance de ce côté, ils en reviendront à ma tête. *Dieu est grand! il en arrivera ce qu'il a décrété.* »

Après cette entrevue, Abd-Allah se rendit à Damas; il y fit renaître le bon ordre et mit un frein aux vexations des gens de guerre. Pendant

son administration, qui dura deux ans, le pays jouit de la plus parfaite tranquillité ; les habitants de Damas disent encore aujourd'hui que, sous son gouvernement, on dormait les portes ouvertes. Quant à lui, il ne put éviter le sort qu'il avait prévu ; après avoir échappé plus d'une fois à des assassins apostés, il fut empoisonné par son neveu. Il s'en aperçut avant de mourir, et ayant fait appeler celui qui lui donnait la mort : « Malheureux ! lui dit-il, les scélérats t'ont séduit ! tu m'as empoisonné pour profiter de ma dépouille. Je pourrais, avant de mourir, tromper ton espoir et punir ton ingratitude ; mais je connais les Turcs, ils se chargeront de ma vengeance. » En effet, à peine Satadji fut-il mort, qu'un capidji, ou messager du grand-seigneur, montra un ordre d'étrangler le neveu, ce qui fut exécuté.

Abd-Allah, à l'exemple du célèbre calife Haroun-al-Raschid, que nous connaissons par les *Mille et une Nuits*, se déguisait parfois en mendiant, afin de tout voir par ses yeux. Les traits de justice qui lui échappaient quelquefois sous ce déguisement avaient établi dans son gouvernement une circonspection salutaire. Les habitants du pays ont encore aujourd'hui du plaisir à en citer quelques-uns. Par exemple, on rapporte qu'étant à

Jérusalem, dans sa tournée, il avait défendu à ses soldats de rien prendre, ni de rien faire faire sans payer. Un jour qu'il rôdait déguisé en pauvre, tenant un petit plat de lentilles à la main, un soldat qui portait un fagot l'obligea de s'en charger; après quelque résistance, il le mit sur son dos, et commença à marcher devant le soldat, qui le pressait en jurant. Un autre soldat reconnut le pacha et fit signe à son camarade; celui-ci de fuir, et de s'échapper par les rues de traverse. Après quelques pas, Abd-Allah n'entendant plus son homme, se retourna, et, fâché d'avoir manqué son coup, il ne put s'empêcher de jeter son fagot à terre, en disant : « Le coquin ! il est si mauvais sujet, qu'il a emporté mon salaire et mon plat de lentilles. » Mais le soldat ne le porta pas loin ; car, peu de jours après, le pacha le surprit à voler dans un jardin les légumes d'une pauvre femme, qu'il maltraitait ; et, sur-le-champ, il lui fit couper la tête.

Voilà, chers bons amis, le résultat fidèle, non de nos courses, qui ont été rares, mais de nos entretiens avec des habitants de ce pays, ou avec des personnes qui y sont fixées depuis longtemps. D'abord nous avons cru faire une lettre extrêmement courte, vu le peu de choses que nous avions à dire de notre fonds ; mais les faits historiques et les anecdotes

l'ont beaucoup allongée, et, au lieu d'écrire deux ou trois heures, il nous a fallu prendre la plume pendant quatre jours consécutifs. Nous aimons à penser que les détails que nous vous donnons sur la Syrie et les Bédouins ne vous seront point indifférents. Nous avons le plus grand plaisir à vous écrire; ce motif peut excuser tout notre verbiage; nous en avons aussi beaucoup à vous lire, quoique vos lettres soient toujours trop courtes. Mais aucun de ces plaisirs ne vaut celui de vous voir et de vous embrasser; nous en jouirons bientôt, s'il plaît à Dieu.

Du reste, nos paquets sont tout prêts; et, au premier signal, *marche pour la France!* Adieu.



LETTRE XX.

GUSTAVE ET CÉCILE A GEORGE ET A LUCIE.

L'Égypte. — Description de la ville du Kaire, ses singularités. — Les Mamelouks : leur costume, leur armure. — Quelques réflexions sur les Pyramides.

Au pied des pyramides d'Égypte, le....

Chers bons amis, *l'homme propose et Dieu dispose*, comme dit fort sagement le proverbe, dont nous ne sentons que trop bien la justesse en ce mo

ment. Nous avons été cruellement déçus dans nos espérances de retour. Nos prévisions de départ ont été inopinément bouleversées par un ordre exprès qui nous a envoyés au cœur de l'Egypte. Ce contre-temps nous a douloureusement affectés, comme vous vous l'imaginez sans peine. Il nous était si doux de penser que nous allions plier définitivement bagage, et prendre la route la plus directe pour revenir les premiers à notre cher Paris ! Nous nous flattions même d'y arriver, et d'avoir le plaisir d'aller au-devant de vous, lorsque vous arriveriez. Déjà, dans nos folles idées, nous vous recevions dans nos bras, à la descente de la malle-poste. Jugez, chers bons amis, de la vivacité de nos transports en vous revoyant ! Eh bien ! rien de tout cela : toutes nos espérances, toutes nos joies sont ajournées. Vous êtes peut-être à Paris maintenant ; et nous, pauvres parisiens nomades, nous sommes, à cette heure, au pied des fameuses pyramides de Djizé, à quatre lieues du Kaire, capitale de l'Egypte.

Quelque chagrin que nous cause ce retard inattendu, comme il ne faut pas que vous en souffriez, chers bons amis, nous allons continuer à vous adresser notre journal d'observations : du moins, notre maudite excursion dans ce pays servira à quelque chose, puisqu'elle tournera au profit de notre petite communauté savante.

Commençons par vous faire faire connaissance avec la ville du Kaire, où nous faisons notre résidence. Elle fut fondé vers la fin du huitième siècle, par les califes Fatimites. Le nom sous lequel nous la connaissons, nous autres Européens, signifie, en arabe, *ville de la victoire ;* mais dans le pays, on ne la connaît que sous celui de *Masr*, qui n'a pas de sens connu, mais qui paraît être l'ancien nom oriental de la Basse-Égypte. Cette villé est située sur la rive orientale du Nil, à un quart de lieue de ce fleuve ; ce qui la prive d'un grand avantage pour le commerce. Les énvirons sont masqués par des collines poudreuses qui sont d'un effet désagréable. Dans l'intérieur, les rues sont étroites et tortueuses ; comme, selon la coutume de l'Orient, elle ne sont point pavées, la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens qui s'y pressent, élève une poussière incommode, ou bien, si quelques particuliers font arroser devant leurs portes, à la poussière succède la boue et des vapeurs nauséabondes.

Les maisons sont à deux ou trois étages terminés par une terrasse pavée ou glaisée ; elle ressemblent presque toutes à des prisons, parce qu'elles manquent de jour sur la rue. En général, l'intérieur de ces habitations est mal distribué ; cependant, nous avons visité plusieurs personnages riches chez

lesquels on trouve réunis quelques ornements et quelques commodités. Nous y avons surtout remarqué de vastes salles où l'eau jaillit dans des bassins de marbre. Le pavé, formé d'une marqueterie de marbre et de faïence colorée, est couvert de nattes, de matelas, et, par-dessus le tout, d'un riche tapis où l'on s'assied jambes croisées, comme chez les Turcs. Les murs, d'ailleurs nus, sont bigarrés de sentences tirées du Koran et d'arabesques en couleur. Il n'y a ni vitres ni chassis mobiles aux fenêtres, mais seulement un treillage à jour dont la façon est souvent un objet de luxe très dispendieux. Le jour vient des cours intérieures, d'où les sycomores renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin une ouverture au nord ou au sommet du plancher, procure un air frais, tandis que, par une contradition assez bizarre, on s'environne de vêtements et de meubles chauds, tels que les draps de laine et les fourrures. Par ces précautions, les riches prétendent se préserver des maladies; mais, comme nous avons déjà été à même de le remarquer, le peuple, avec sa chemise bleue et ses nattes dures, s'enrhume moins et se porte mieux. Tant il est vrai que, dans tout pays, ceux qui se douillettent le plus sont presque toujours plus maladifs que les autres.

La population du Kaire se compose en grande

partie de Maures, de Cophtes, de Grecs et de Turcs. On y compte 200,000 âmes. Cette ville fut prise par les Français, sous le commandement du général Bonaparte, en 1798 ; quatre ans après les Anglais la reprirent, et elle fut rendue aux Turcs en 1803. On voit au Kaire les greniers de Joseph ; il y a aussi le puits de Joseph, taillé dans le roc, à la profondeur de cent quatre-vingts pieds sur quarante de circonférence.

Au nombre des singularités qui nous ont frappés dans la ville du Kaire, nous citerons la quantité de chiens hideux qui vaguent dans les rues, et de milans qui planent sur les maisons en jetant des cris importuns et lugubres. Les Musulmans ne tuent ni les uns ni les autres, quoiqu'ils les réputent également immondes. Au contraire, les chiens sont ici, comme à Constantinople, l'objet d'une espèce de culte; on leur jette souvent les débris des tables, et les dévots font pour eux des fondations d'eau et de pain. Ces animaux ont d'ailleurs la ressource des voiries, qui, à la vérité, n'empêche pas qu'ils n'endurent quelque fois la faim et la soif; mais, ce qui est vraiment étonnant, c'est que ces privations ne sont jamais suivies de l'hydrophobie. Vous savez, chers bons amis, que la science donne ce nom à l'affreuse maladie que l'on appelle vulgairement la rage. *Hydrophobie* est composé de deux mots grecs,

dont l'un signifie *eau*, et l'autre *crainte, aversion*, Les hydrophobes ou enragés ont effectivement en horreur l'eau et tous les liquides. On connaît ici cette cruelle maladie que de nom ; mais la peste, qui sévit assez fréquemment dans ces climats, fait plus que compensation.

Notre chère Lucie, qui à tant d'affection pour les tourterelles, serait enchantée de venir faire un petit voyage au Kaire : elle y verrait un grand nombre de ces intéressants oiseaux. Ils sont aimés et respectés dans ce pays ; ils font leurs nids dans les maisons, et les enfants même n'y touchent pas.

Nous avons vu enfin de ces fameux Mamloucks dont on nous a si souvent parlé à propos de ceux qui faisaient partie de la célèbre garde impériale, du temps de Napoléon. C'est véritablement dans le corps de ces Mamloucks que consiste toute la force militaire de l'Egypte. Nous allons essayer de vous donner une idée de leur costume. D'abord, c'est une ample chemise de toile de coton claire et jaunâtre, par dessus laquelle on revêt une espèce de robe de chambre en toile des Indes, ou en étoffes legères de Damas ou d'Alep. Cette robe, appelée *antari*, tombe du cou aux chevilles, et croise sur le devant du corps jusque vers les hanches, où elle se fixe par deux cordons. Sur cette première enveloppe

en vient une seconde de la même forme, de la même ampleur, et dont les larges manches tombent également jusqu'au bout des doigts : celle-ci s'appelle *caftan ;* elle se fait ordinairement d'étoffes de soie plus riches que la première. Une longue ceinture serre ces deux vêtements à la taille, et partage le corps en deux parties. Par-dessus ces deux pièces en vient une troisième, que l'on appelle *djoubè ;* elle est de drap, sans doublure ; elle a la même forme générale, excepté quand les manches sont coupées au coude. Dans l'hiver, ce *djoubé* est quelquefois garni de fourrure, et devient pelisse. Enfin le Mamlouck met par-dessus ces trois vêtements une *béniche,* qui est le manteau ou habit de cérémonie. La coiffure est un cylindre jaune, garni en dehors d'un rouleau de mousseline artistement compassé. Les pieds du Mamlouck sont couverts d'une chaussure de cuir jaune qui remonte jusqu'aux talons, et d'une pantouffle sans quartier, toujours prête à rester en chemin. Mais la pièce la plus singulière de cet habillement est un espèce de pantalon dont l'ampleur est telle, que, dans sa hauteur, il arrive au menton, et que chacune de ses jambes pourrait recevoir le corps entier. Ce pantalon est ordinairement de drap de Vénise, qui, quoique aussi mœlleux que notre Elbeuf, est plus épais que la bure. Ainsi emmail-

lotés, on conçoit que les Mamloucks ne sont pas des piétons agiles. Mais ce que l'on conçoit difficilement, c'est qu'ils regardent leur vêtement comme très commode.

Quant à moi, Gustave, qui tiens en ce moment la plume pour vous entretenir, chers bons amis, je ne suis nullement de l'avis des Mamloucks au sujet de leur costume. Si je vous en parle d'une manière si détaillée, c'est que je sais très bien à quoi m'en tenir. J'ai eu la fantaisie de me déguiser en Mamlouck; et je vous assure que je faisais une singulière figure : je ne pouvais avancer ni reculer. Quand je me suis regardé dans une glace avec tout cet équipage étrange, j'ai trouvé que je ressemblais assez bien à un long sac d'où sortaient un cou et une tête couverte d'un turban.

Les Mamloucks sont presque toujours à cheval; leurs montures sont presque aussi chargés qu'eux. Le poids ordinaire d'une paire de leurs étriers est de neuf à dix livres, et souvent ils passent douze et treize. Du reste, malgré leurs jambes en crochets et les perpétuels mouvements de leurs corps, on ne peut nier qu'ils ne soient des cavaliers fermes et vigoureux, et qu'ils n'aient quelque chose de guerrier qui flatte même l'œil d'un étranger. En général il sont très bien armés : une carabine anglaise qui peut lancer à la fois dix à douze balles,

deux pistolets de ceinture, une masse d'armes à l'arçon de la selle et un sabre recourbé, d'une excellente trempe, telles sont les pièces de leur armure redoutable, armure dont ils se servent avec adresse, qui ne les quitte presque jamais, et dont le maniement fait le sujet de leur éducation et l'occupation de toute leur vie.

Mais n'oublions pas, chers bons amis, que nous sommes en ce moment même au pied de la plus grande des pyramides.

Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.

C'est là que l'homme du siècle, presque au début de sa prodigieuse carrière, disait avec enthousiasme, à une armée de héros français : « Soldats! quarante siècles vous contemplent ! »

Ces fameuses pyramides ont souvent été mesurées ; on n'est pourtant pas d'accord sur l'exactitude de leur dimension. Napoléon, dont le génie avait aussi voulu mesurer ces colosses, a redressé plusieurs erreurs à ce sujet.

En élevant les regards vers ce gigantesque monument d'une grandeur qui a disparu, on croirait voir autant de montagnes de pierres : on serait tenté de refuser de croire que ces pyramides aient été construites par des hommes. Des savants ont voulu voir dans ces masses merveilleuses des tem-

ples ou des observatoires. Mais si l'on pèse les témoigages des anciens et les circonstances des lieux, si l'on fait attention qu'auprès des pyramides il se trouve trente à quarante monuments offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, écarté de la terre cultivable, a la qualité requise des Egyptiens pour être un cimetière, et que près de là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. La curiosité et l'avarice ont poussé les hommes à faire l'ouverture de plusieurs de ces monuments; on y a retrouvé tout l'appareil funéraire des anciens Egyptiens : des arômates, des bandelettes, et des sarcophages.

Nous admirons sans doute tous ces monuments si vantés, nous les admirons avec curiosité ; mais préocupés comme nous le sommes par une idée fixe, tourmenté par une profonde *nostalgie*, nom que l'on donne à la maladie du pays, toutes nos pensées, tous nos vœux sont pour Paris. Cette contrée nous semble d'un aspect extrêmement monotone : toujours une plaine nue à perte de vue ; toujours un horizon plat et uniforme, des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées; puis, des déserts immenses et sablonneux, où le voyageur égaré risque de mourir de

soif et de fatigue. Tout cela nous paraît plus triste que séduisant. Qu'un Égyptien trouve que l'Égypte est le plus beau pays du monde, permis à lui : si vous étiez auprès de nous, nous serions peut-être de son avis. Mais qu'il nous sois permis aussi de trouver quelques attraits à notre ville de bruit, de vous y retrouver. Paris! Paris! tel sera notre seul cri, jusqu'au moment si désiré qui nous permettra de vous témoigner toute la vive et tendre amitié que nous vous portons. Adieu.

P. S. Chers bons amis, nos vœux vont donc être comblés! quel bonheur! l'ordre décisif de notre départ vient d'arriver à l'instant. Au revoir!

CONCLUSION.

Trois mois après le départ de la lettre qu'on vient de lire, les trois familles de nos petits correspondants étaient réunis à Paris. Pauline et Amédée, qui avaient visité le Midi de l'Europe, étaient rentrés les premiers dans leur patrie; George et Lucie, venant du Nord, les avaient rejoints peu de temps après. Quant à la famille de Gustave et Cécile, qui, pour revenir de l'Orient, avait à faire une

longue traversée, elle ne put arriver dans la capitale de la France qu'un grand mois plus tard.

Nos lecteurs n'auront pas de peine à se faire une idée des transports de joie de nos six petits amis, lors de leur première entrevue. Les témoignages réciproques d'amitié qu'ils se donnèrent, les questions multipliés qu'ils se firent mutuellement, absorbèrent les premiers instants. On a eu beau s'écrire régulièrement, après une assez longue absence, on a toujours une infinité de choses à se dire. Gustave avait beaucoup grandi ; il était presque jeune homme. Sa sœur Cécile s'était aussi développée. George avait très peu gagné sous le rapport de l'extérieur, mais il avait une sorte de gravité qui fait compensation. Sa sœur Lucie, avait encore l'air d'un enfant, par suite de l'étourderie qui lui était naturelle ; mais souvent elle étonnait par des réparties fines et pleines de sens. Amédée et Pauline, dont le teint avait un peu bruni sous le soleil d'Italie, avaient rapporté de leur voyage une santé robuste et des manières affables et prévenantes. Nos jeunes correspondants avaient à se féliciter les uns les autres de ces divers avantages. Il fallut aussi donner quelques minutes à la toilette, les petites surtout. Il y avait dans les ajustements de Lucie quelque chose du costume d'une dame polonaise ; ses compagnes lui en firent des compli-

ments. Cécile portait une coiffure grecque, arrangée avec beaucoup de goût ; cette coiffure fut le sujet de nouveaux éloges. La mise de Pauline offrait un échantillon de celle des dames siciliennes ; elle fut l'objet d'un examen curieux et attentif.

Cependant, après avoir épuisé le chapitre des éloges frivoles, la conversation prit un tour un peu plus sérieux. On parla de la correspondance ; on loua le zèle, l'exactitude et le talent que chacun y avait apportés. Un petit dialogue s'établit dans la petite société savante. Nous allons le mettre sous les yeux des lecteurs, parce qu'il offre une suite de réfléxions qui nous ont paru de quelque utilité.

GUSTAVE.

Il faut convenir, mes bons amis, qu'à part le chagrin que nous a causé notre séparation, nous avons retiré de grands avantages de nos courses dans les pays étrangers ! Les observations que l'on nous a fait faire, ou que nous avons faites nous-mêmes, n'ont pas peu contribué aux progrès de notre éducation.

GEORGE.

Les voyages sont utiles au corps et à l'esprit ; ils fortifient le premier en l'accoutumant à la fatigue, aux privations, au changement de climat ; et le second, en lui offrant de fréquentes occasions d'étudier les hommes.

CÉCILE.

Pour moi, je sais que les voyages sur terre et sur mer m'ont bien aguerrie. D'abord, j'étais une poltronne ; à présent je suis raisonnable. Mon frère peut affirmer que j'ai fait, sans sourciller, la traversée du retour.

PAULINE.

Il est certain que l'on finit par se familiariser avec le danger, et par n'y plus songer. Je n'étais pas très rassurée durant les premiers moments de notre séjour à Naples, à cause du voisinage du mont Vésuve, je ne dormais pas tranquille : je me réveillais en sursaut, croyant sentir une odeur de souffre et de fumée; je me levais même plusieurs fois pour regarder par la fenêtre, presque persuadée que le volcan faisait éruption. Peu à peu je me calmai; je fus la première à rire de mes terreurs paniques, et je finis par faire comme tout le monde qui m'entourait.

LUCIE.

Ma chère Pauline, j'en ai fait autant pour le froid ; il est très rigoureux en Russie lors de notre séjour dans cet empire ; je croyais presque que j'en mourrais. Cette température glaciale me semblait intolérable : quinze jours suffirent pour me prouver le contraire, et, depuis, c'était un grand

plaisir pour moi d'aller me promener en traîneau sur la neige ou sur la glace.

AMÉDÉE.

Outre l'avantage d'apprendre à nous habituer à des climats bien différents de celui de notre pays natal ; nous avons eu encore celui de nous conformer aux mœurs, aux usages, aux coutumes des diverses contrées que nous avons parcourues, et cela nous a mis à même de les étudier assez bien, car je crois qu'au moyen de notre petite association nous nous sommes procuré tous des notions exactes sur le nord et sur le midi de l'Europe, aussi bien que sur quelques points importants de l'Orient.

GUSTAVE.

Voilà le résultat des voyages faits dans un but d'instruction. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire est un objet plus digne de notre intelligence. Les Thalès, les Platon, les Pythagore et autres célèbres philosophes de l'antiquité, épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire et pour acquérir ces connaissances universelles qui ne sont pas celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui, étant de tous les temps et de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages.

GEORGE.

Nous pouvons aussi nous flatter d'avoir voyagé non-seulement en curieux qui veulent voir d'autres pays que le leur, mais encore en observateurs, car nous n'avons pas négligé l'étude des mœurs des peuples que nous avons visités.

AMÉDÉE.

La collection de nos lettres pourrait l'attester. On y verra que nous avons cherché à voir et à apprendre tout ce qu'il y avait de vraiment curieux, soit en géographie, soit en histoire naturelle, soit en gouvernement, soit en arts, soit en hommes. Encore quelques petits voyages faits avec ces vues studieuses, et notre éducation, je vous le promets, sera bien avancée.

PAULINE.

Amédée, il me semble que tu est presque pressé de repartir; attends donc que nous ayons eu le temps de reprendre haleine.

AMÉDÉE.

Je suis bien de ton avis, ma sœur; il faut se reposer un peu; et puis rien n'est si doux à respirer que l'air natal. Mais aussi l'homme ne doit pas se reposer trop longtemps; il doit travailler sans cesse à s'améliorer et à s'instruire. Hein! si nous étions restés à Paris, saurions-nous aujourd'hui parler l'italien comme notre propre langue?

GUSTAVE.

C'est comme nous ; notre voyage nous a procuré l'avantage de savoir parler le Grec moderne et le turc.

GEORGE.

Lucie et moi, nous ne serions pas embarrassés de nous faire comprendre soit en Allemagne, soit en Russie.

GUSTAVE.

De tout celà, mes chers amis, il faut conclure que nous n'avons pas perdu de temps dans nos voyages. Notre correspondance nous a été surtout très utile; elle a été pour nous une source de plaisir et d'instruction. Aussi je crois que nous ferons très bien de la continuer, si, comme cela est tout-à-fait probable, nos parents sont appelés de nouveau à exercer des fonctions sur des points éloignés les uns des autres. Je ne connais pas d'ailleurs de meilleur moyen pour tromper l'absence.

Cette proposition de Gustave fut adoptée à l'unanimité ; et, en attendant que l'on fût en position de commencer une nouvelle correspondance, on convint que l'on mettrait en ordre toutes les lettres qui composaient l'ancienne, et qu'on la relirait, à certains jours de réunion, afin de s'instruire encore en s'amusant à en discuter divers passages.

NOTE.

Nos jeunes lecteurs, ceux surtout pour qui ce livre ne sera pas dénué d'intérêt, pourront un jour s'assurer par eux-mêmes de l'exacte fidélité des récits de nos petits Correspondants. Afin de les guider dans cette instructive vérification, nous leur indiquerons ici quelques ouvrages que nous pourrions produire comme pièces à l'appui : 1° Pour l'Italie, les *Lettres* de Dupaty, un ouvrage récent de M. Valery, une relation publiée il y a quelques années par M. l'abbé de Ménerbes : 2° Pour les Etats du nord de l'Europe, *l'Allemagne,* par madame de Staël ; l'*Histoire de Pologne*, par Rulhières ; les *Mémoires* de M. le comte de Ségur : 3° Pour l'Orient, les *Lettres* de Busbec ; le *Voyage* de Volney en Egypte ; celui de Sonnini dans la même contrée ; celui de M. Michaud en Turquie ; enfin les notes savantes et curieuses qui accompagnent le *Voyage poétique* de M. P. Lebrun en Grèce. Voilà nos pièces justificatives ; elles sont à la disposition de tout le monde.

FIN.

Amiens. Typ. d'Alfred CARON.

TABLE.

Pages.

INTRODUCTION V

LETTRE PREMIÈRE. La fontaine de Vaucluse ; vers du poëme des *Jardins* à ce sujet. — Le port de Toulon. — Beau site de la ville de Nice ; production de son sol ; effet merveilleux de la salubrité de son climat. — La principauté de Monaco. — Magnificence de Gênes la-Superbe 1

LETTRE II. L'Alsace : Strasbourg, sa cathédrale, le tombeau du maréchal de Saxe. — Le pont de Kell. — Guttemberg, inventeur de l'imprimerie. 12

LETTRE III. Passage du Rhin. — L'Allemagne. — Caractère général de ses habitants, leurs mœurs, leurs usages. — La Saxe. — Dresde. — Exemple de la bonne foi des Allemands. — Weimar. — Le poëte Goëte. — Iéna ; grande victoire des Français sur les Prussiens. 17

LETTRE IV. Départ de Paris. — Passage à Lyon : le musée et l'église Saint-Jean de cette ville. — Vienne en Dauphiné. — La Provence. — Le fameux pont d'Avignon. — Marseille. — La maison du célèbre statuaire Pujet. — Détails de mœurs. 24

LETTRE V. Les églises de Gênes. — Lucques ; ses curiosités. — Pise ; la tour qui va tomber et qui ne tombe pas. — Le *Campo-Santo*. — Florence : ses grands hommes, ses galeries de tableaux, son cabinet d'histoire naturelle. — Le Baptistère — La maison de Michel-Ange. — Le palais Pitti. — Richesse du territoire florentin. 31

LETTRE VI. Berlin. — Le grand Frédéric. — Aspect général de la Prusse. — Le château de Potzdam. — Le meunier de Sans-Souci. — Célébrité des universités allemandes. . . 42

LETTRE VII. Navarin. — Voyage à Nauplie ; récit d'une tempête, naufrage. — Smyrne ; son site charmant, son com-

Pages.
merce, ses rues étroites et sales. — Territoire de la Grèce. — Costume des femmes grecques. — Les moustiques. — Autres détails sur Smyrne; peuples divers qui l'habitent. — Visites chez de riches Turcs. 65
LETTRE VIII. Sienne. — Le lac de Trasimène. — Rome; le Panthéon et le Colisée. — Le Forum. — Ruines antiques. Le Capitole. — Incendie. — Tableaux. 69
LETTRE IX. Autriche. — Vienne, la tour de Saint-Étienne; promenades du Prater. — Tableau de mœurs. — Éloge de la bonhomie des Autrichiens. 83
LETTRE X. Intérieur d'un harem turc.— Mœurs patriarchales de l'Orient. — Costumes des dames turques. — Le village des grenadiers.— Le pont des Caravanes. — L'auteur des *Méditationspoétiques*.—Jolies coiffures grecques.—Beauté des femmes de Smyrne. 94
LETTRE XI. Le Mélèse; recherches archéologiques à son sujet. — La ruedes roses à Smyrne. — Le fleuve sans eau. — Description de Smyrne ; elle est souvent en proie à la peste et aux incendies.— Tranquille insouciance des musulmans. — Cruauté des Turcs dans la dernière guerre contre la Grèce. 107
LETTRE XII. État du peuple à Rome. — Mœurs italiennes. — Culture des terres à Rome. — La fête des morts à la chapelle Sixtine. — La villa Borghèse. — Frascati. — Tivoli et la villa Adriana. 116
LETTRE XIII. La Pologne. — Aspect de ce pays. — Mœurs de la noblesse. — Éloge du courage des dames polonaises. — Hospitalité des châteaux de Pologne. — Origine de la population polonaise. — Cracovie, Wilna et Varsovie. . 129
LETTRE XIV. Détails sur Constantinople. — Respect des Musulmans pour les chiens. — Mosquées. — Peinture chez les Turcs. — La peste et les incendies à Constantinople. — Abolition des janissaires par le sultan Mahmoud. —

Pages.
Beauté des cimetières turcs.—Le jeu de l'arc du grand Seigneur. — Promenades de Constantinople. — L'Istamboul-Cadissi. — Bains turcs. — Suppliciés. 140
Lettre xv. Rome. — La voie Appienne. — La Solfatara. — Les Cascatelles — Beauté des femmes romaines. — L'Eglise Saint-Pierre. — Le tombeau du Tasse. — Les Catacombes. — Fêtes de Noël à Rome. 168
Lettre xvi. Etablissements de charité chez les Turcs. — Hôpitaux — Détails sur quelques préjugés des Musulmans. 181
Lettre xvii. Moscou avant l'incendie de 1812. — La ville de Kiow, ancienne capitale de la Russie. — Histoire de l'idole Péroun. — Le Borysthène. — Les steppes de Russie. — La Crimée ou ancienne Tauride. — Smolensk. — Une héroïne polonaise. 189
Lettre xviii. La princesse Lubomirska et l'ours furieux. — Saint-Pétesbourg. — Mœurs russes. — En quoi consiste le servage en Russie. — Le bon seigneur et les serfs reconnaissants. — Anecdote russe. 203
Lettre xix. Naples. — Le mont Pausilippe et le tombeau de Virgile. — La grotte du Chien ; expérience. — Portici, Herculanum et Pompéia. — Les ruines de Pestum. — Le Vésuve ; récit de la mort de Pline le naturaliste. — Mœurs napolitaines. — Mot profond et caractéristique. 216
Lettre xx. Syrie. — Pachalik de Damas. — Caravane de la Mecque. — Ruines de Palmyre. — Arabes Bédouins ; leurs mœurs. — Anecdote arabe. 233
Lettre xxi. L'Égypte. — Description de la ville du Kaire ; ses singularités. — Les Mamlouks ; leur costume, leur armure. — Quelques réflexions sur les Pyramides. . . . 256
Conclusion. 266

FIN DE LA TABLE.

